

2889m
(4)

BULLETINS

DE LA

CLASSE DES BEAUX-ARTS

*des Sciences, des Lettres et des
Beaux-Arts*
ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE *Classe des Beaux-Arts*

BULLETINS

DE LA

CLASSE DES BEAUX-ARTS

1921



BRUXELLES

MAURICE LAMERTIN

LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue Coudenberg, 58-62

MARCEL HAYEZ

IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE

Rue de Louvain, 112

1921



AS
242
B3413
1921-22

609361
27.5.55

Séance du Jeudi 6 janvier 1921.

M. JULES BRUNFAUT, directeur de la Classe, président de l'Académie;

Sont présents : MM. G. Hulin de Loo, *vice-directeur* ; G. De Groot, J. Winders, Émile Mathieu, Léon Frédéric, J. De Vriendt, L. Solvay, Émile Claus, Fernand Khnopff, A. Baertsoen, Paul Bergmans, Adolphe Max, Ernest Verlant, K. Mestdagh, J. Jongen, *membres* ; A. Verhaeren, Aug. De Boeck, R. van Bastelaer, *correspondants*, et le secrétaire perpétuel.

Absences motivées : MM. Ch. Hermans, L. Le Nain, *membres* ; E. Wambach, O. Van Rysselberghe, *correspondants*.

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre des Sciences et des Arts annonce qu'il a transmis à M. le Ministre de la Justice et au Conservateur en chef du Musée royal des Beaux-Arts la proposition de la Classe des beaux-arts relative à l'*Assomption*, de J.-B. de Champaigne, et il communique le rapport qu'il a reçu, à ce propos, du fonctionnaire précité.

Le même Ministre fait parvenir une ampliation de l'arrêté royal nommant M. G. Cesàro président de l'Académie pour l'année 1921.

HOMMAGE D'OUVRAGE.

Le retable de Gand des frères Van Eyck, par Edgard Coosemans. — Remerciements.

M. le Directeur rend compte d'un entretien avec M. le Premier Ministre, au sujet des prérogatives revendiquées par l'Académie. Il consulte la Classe, à la demande de M. le Premier Ministre, sur l'emplacement du monument à élever aux morts de la guerre. La Classe décide de ne statuer sur ce point qu'après un supplément d'information.

ÉLECTIONS.

Sont élus dans la section d'architecture :

1° Membre titulaire (sous réserve d'approbation royale), en remplacement d'Albert Dumont, décédé : M. O. Van Rysselberghe, correspondant.

2° Associé, en remplacement de L. Pascal, décédé : M. Cordonnier, membre de l'Institut de France.

M. Victor Rousseau est élu Directeur pour l'année 1922.

M. le Directeur sortant cède le fauteuil à M. Hulin de Loo. Celui-ci exprime à M. Brunfaut les remerciements de la Classe pour la distinction avec laquelle il a dirigé ses travaux en 1920.

RAPPORTS.

De MM. Winders et Van Rysselberghe, sur un Mémoire reçu en réponse à la quatrième question du Concours annuel pour 1920 : *Écrire l'histoire de l'Architecture civile en Belgique*, les

restaurations exceptées, au XIX^e siècle. La Classe prendra une décision lorsqu'elle aura connaissance du rapport du troisième commissaire.

Il est donné connaissance à la Classe du rapport annuel de la Caisse centrale des Artistes.

Le programme de Concours pour 1925 sera définitivement adopté à la séance de février.

Sur la proposition de M. Khnopff, la Classe décide de s'associer éventuellement, par une communication, à la séance au cours de laquelle la Classe des lettres célébrera le sixième centenaire de la mort de Dante.

Séance du jeudi 3 février 1921.

M. G. HULIN DE LOO, directeur de la Classe.

Sont présents : MM. Victor Rousseau, *vice-directeur* ; G. De Groot, Ém. Mathieu, Léon Frédéric, J. De Vriendt, Lucien Solvay, Jules Brunfaut, Égide Rombaux, Émile Claus, Sylvain Dupuis, Fernand Khnopff, Léon Du Bois, Victor Horta, Paul Bergmans, Adolphe Max, Ernest Verlant, J. Jongen, *membres* ; A. Verhaeren, A. De Boeck, R. van Bastelaer, *correspondants*, et le secrétaire perpétuel.

Absences motivées : MM. Mellery, K. Mestdaghe, O. Van Rysselberghe, *membres*, et E. Wambach, *correspondant*.

M. le Directeur félicite M. Victor Rousseau, élu Directeur pour 1922, et l'invite à prendre place au Bureau.

CORRESPONDANCE.

M. le Premier Ministre annonce que pour l'emplacement du Monument national aux Morts de la guerre, le choix du Gouvernement se porterait de préférence sur la place du Palais de la Nation.

M. le Conservateur en chef du Palais de Justice fait parvenir les dessins de Poelaert, dont communication lui avait été demandée.

M. Rousseau, absent à la dernière séance, remercie la Classe de l'avoir élu Directeur pour 1922.

M. le Ministre des Sciences et des Arts transmet la copie de l'arrêté royal du 19 janvier, approuvant l'élection, en qualité de membre titulaire, de M. O. Van Rysselberghe.

M. Cordonnier, membre de l'Institut, remercie de son élection en qualité d'associé de l'Académie.

HOMMAGES D'OUVRAGES.

Avènement du Roi Albert, offert par le Gouvernement.

The Tagore Family, par J.-W. Furrel, offert par la famille de feu le Radja Sir Sourindro Mohun Tagore, associé de la Classe.

Traité d'Architecture dans son application aux monuments de Bruxelles, par G. Des Marez, avec une note bibliographique (qui paraîtra dans le *Bulletin* de mars) par M. Brunfaut.

Un quart de siècle de vie artistique en Belgique, vol. III, par H. Hymans. — Remerciements.

RAPPORTS.

Rapports de MM. Winders, Horta et Van Rysselberghe sur le mémoire : *Histoire de l'Architecture en Belgique au XIX^e siècle*, reçu en réponse à la quatrième question de Concours pour 1915. Conformément aux conclusions des rapporteurs, la Classe décide de ne pas décerner le Prix et de maintenir la question au programme du Concours pour 1925.

BIOGRAPHIES POUR L'ANNUAIRE DE 1922.

MM. Mathieu, Du Bois, Dupuis et Brunfaut promettent d'achever en temps voulu les biographies dont ils sont chargés. M. Solvay, qui accepte d'écrire la biographie de H. Hymans, ne pourra l'achever cette année.

PROGRAMME DU CONCOURS ANNUEL POUR 1925.

I. — Histoire et critique.

Conditions réglementaires relatives aux questions littéraires.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage; ils n'y inscriront qu'une devise, qu'ils reproduiront sur un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Il leur est défendu de faire usage d'un pseudonyme. Faute de satisfaire à ces formalités, le prix ne sera pas accordé.

Les ouvrages remis après le temps prescrit et ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, sont exclus du concours.

L'Académie demande la plus grande exactitude dans les citations : elle exige, à cet effet, que les concurrents indiquent les éditions et les pages des ouvrages mentionnés dans les travaux présentés à son jugement.

Les planches inédites seules sont admises.

L'Académie se réserve le droit de publier les travaux couronnés.

Elle rappelle aux concurrents que les manuscrits des mémoires soumis à son jugement restent déposés dans ses archives comme

étant devenus sa propriété. Toutefois, les auteurs peuvent en faire prendre copie à leurs frais, en s'adressant, à cet effet, au Secrétaire perpétuel.

Délai pour la remise des travaux, au Palais des Académies, rue Ducale, 1, à Bruxelles : **31 mai 1925.**

PREMIÈRE QUESTION.

Quel est l'état actuel de nos connaissances, relativement à l'évolution de la peinture flamande, depuis l'infiltration de l'influence giottesque jusqu'à l'apparition du retable de l'« Adoration de l'Agneau mystique » ?

Prix : 2,000 francs.

DEUXIÈME QUESTION.

Ecrire l'histoire de l'architecture civile en Belgique, les restaurations exceptées, au XIX^e siècle.

Prix : 1,500 francs.

TROISIÈME QUESTION.

Faire, à l'aide des sources authentiques, l'histoire de la peinture au XVIII^e siècle, dans les provinces formant la Belgique actuelle.

Prix : 1,000 francs.

QUATRIÈME QUESTION.

Déterminer, à l'aide de constructions existantes, de documents graphiques et autres, les caractères de l'architecture privée dans les centres urbains de la Belgique au XVI^e et au XVII^e siècle. Indiquer les différences et les rapports caractéristiques de ville à ville, en citant, autant que possible, les constructeurs.

Prix : 1,500 francs.

CINQUIÈME QUESTION.

Faire l'histoire, au point de vue artistique, de la sigillographie dans les anciens comtés de Flandre et de Hainaut ou dans le duché de Brabant.

Prix : 1,000 francs.

SIXIÈME QUESTION.

Faire l'histoire du théâtre musical en Belgique, depuis les origines jusqu'en 1848. On se placera spécialement au point de vue de l'étude du répertoire des principales scènes. On notera l'époque exacte de l'introduction des grandes œuvres étrangères, l'accueil que le public belge leur a réservé et, éventuellement, leur influence sur les productions nationales. Pour ces dernières, on s'attachera à en analyser et à en préciser la signification, tant dans l'histoire de la musique en Belgique que dans l'histoire de la musique en général.

Prix : 2,000 francs.

II. — Art pratique.

Conditions relatives aux concours d'art pratique.

Les envois devront être faits, franc de port, à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie, au Palais des Académies, avant le **1^{er} octobre 1925.**

Les concurrents sont tenus de joindre à leur œuvre un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse; il est défendu de faire usage d'un pseudonyme. Le billet cacheté sera revêtu d'une devise ou d'une marque distinctive qui sera répétée sur le projet même. Faute de satisfaire à ces formalités, le prix ne sera pas accordé.

L'Académie n'accepte que des travaux complètement terminés.

Les auteurs des projets couronnés sont tenus d'en donner une reproduction photographique pour être conservée dans les archives de l'Académie avec les autres pièces du Concours.

Un délai de trois mois est accordé aux auteurs des projets pour en réclamer la restitution, à leurs frais. Passé ce délai, l'Académie ne se rend plus responsable de ces projets.

PREMIÈRE QUESTION.

On demande le projet, au tiers, d'un vitrail consacré à l'aviation (6 m. de haut sur 3 m. de large.).

Prix : 4,000 francs.

DEUXIÈME QUESTION.

On demande une médaille (face et revers) symbolisant la défense du territoire.

Prix : 4,500 francs.

PROGRAMMA VAN DEN PRIJSKAMP VOOR 1925.

I. — Geschiedenis en Critiek.

Reglementaire voorwaarden aangaande de letterkundige vragen

De schrijvers zullen hun naam op hun werk niet zetten; zij zullen er slechts een motto op schrijven, dat zij op een gesloten briefje zullen herhalen, met hun naam en adres er in. Het is hun verboden een schuilnaam te gebruiken. Wordt aan deze formaliteiten niet voldaan, dan zal de prijs niet toegekend worden.

Werken, die na den bepaalden termijn ingeleverd werden of waarvan de schrijvers zich, op welke wijze ook, hebben doen kennen, zullen uit den prijskamp gesloten worden.

De Academie verlangt de grootste stiptheid in de aanhalingen; zij eischt daarom dat de mededingers de uitgaven en de blad-zijden van de werken zouden opgeven die zij in hun verhandelingen aanhalen.

Alleen onuitgegeven platen zullen worden aangenomen.

De Academie behoudt zich het recht voor om de bekroonde werken uit te geven.

Zij herinnert aan de mededingers dat de handschriften der aan haar oordeel onderworpen verhandelingen, in haar archief als haar eigendom neergelegd blijven. De schrijvers mogen er, op hun kosten, een afschrift van nemen, zich daartoe tot den Bestendigen Secretaris wendende.

Termijn voor het inleveren der werken op het Paleis der Academiën, Hertogstraat, 1, Brussel : **31^e Mei 1925.**

EERSTE VRAAG.

Welke is de tegenwoordige toestand onzer kennis van de ontwikkeling der Vlaamsche schilderkunst sedert het doordringen van den invloed van Giotto tot aan het ontstaan van het altaarstuk van de « Aanbidding van het Lam Gods » ?

Prijs : 2,000 frank.

TWEEDE VRAAG.

De Geschiedenis schrijven van de burgerlijke bouwkunst in België in de XIX^e eeuw, de herstellingen daargelaten.

Prijs : 1,500 frank.

DERDE VRAAG.

Door middel van de echte bronnen de geschiedenis opmaken van de schilderkunst in de XVIII^e eeuw, in de provincies die het huidige België uitmaken.

Prijs : 1,000 frank.

VIERDE VRAAG.

Door middel van bestaande bouwwerken, van graphische en ander oorkonden, de aard bepalen van de private bouwkunst in de stedelijke middens in België in de XVI^e en XVII^e eeuw. De kenschetsende verschillen en overeenkomsten van stad tot stad aanduiden, met, zoo mogelijk, opgave van de bouwers.

Prijs : 4,500 frank.

VIJFDE VRAAG.

Uit een kunstoogpunt, de geschiedenis opmaken van de zegelkunde in de oude graafschappen Vlaanderen en Henegouwen of in het hertogdom Brabant.

Prijs : 1,000 frank.

ZESDE VRAAG.

De geschiedenis opmaken van het muzikaal tooneel in België, van zijn ontstaan tot in 1848. Men plaatse zich vooral op het standpunt van de studie van het repertorium van de voornaamste schouwburgen. Men geve het juiste tijdstip van de invoering der groote vreemde werken, het onthaal dat hun van wege het Belgisch publiek te beurt viel en, bij gelegenheid, hun invloed op de nationale kunstvoortbrengselen. Voor deze laatste trachte men hun beteekenis te ontleiden en te bepalen zoowel in de geschiedenis van de toonkunst in België als in de geschiedenis van de toonkunst in het algemeen.

Prijs : 2,000 frank.

II. — Practische Kunst.

Voorwaarden aangaande de prijskampen in praktische kunst.

De bezendingen moeten aan den heer Bestendigen Secretaris der Academie, in het Paleis der Academiën, vrachtvrij gericht worden vóór den **1ⁿ October 1925**.

De mededingers moeten bij hun werk een gesloten briefje

voegen met hun naam en adres er in; het is verboden een schuilnaam te gebruiken. Het gesloten briefje zal een motto of herkenningsteeken dragen, dat op het ontwerp zelf zal herhaald worden. Wordt aan deze formaliteiten niet voldaan, dan zal de prijs niet toegekend worden.

De Academie neemt slechts geheel afgemaakte werken aan. De makers der bekroonde ontwerpen moeten er een photographisch aftreksel van geven om in het archief der Academie met de andere stukken van den prijsskamp bewaard te worden.

Er wordt aan de makers der ontwerpen drie maanden tijd gegund om, op hun kosten, ze terug te vragen. Nadien houdt zich de Academie voor die ontwerpen niet meer verantwoordelijk.

EERSTE VRAAG.

Men vraagt het model van een glasraam ter eere van de luchtscheepvaart.

Prijs : 1,000 frank.

TWEDE VRAAG.

Men vraagt een penning (voor- en keerzijde), de verdediging van het grondgebied zinnebeeldig voorstellende.

Prijs : 1,500 frank.

150^e ANNIVERSAIRE DE L'ACADÉMIE.

La Classe décide d'adjoindre M. Rousseau, Directeur pour 1922, aux deux délégués qui la représentent au sein de la Commission du 150^e anniversaire.

SIXIÈME CENTENAIRE DE LA MORT DE DANTE.

La Classe des lettres lui consacrant une séance de l'été prochain, la Classe des beaux-arts décide d'offrir d'y participer par des lectures de MM. Khnopff et Jongen.

EMPLACEMENT DU MONUMENT NATIONAL AUX MORTS DE LA GUERRE.

La Classe estime que l'emplacement de la place du Palais de la Nation ne convient pas. Elle nomme MM. Max, Brunfaut, De Groot, Rousseau et Khnopff, membres d'une Commission qui lui fera rapport au sujet de l'emplacement le plus convenable pour ce monument.

Séance du jeudi 3 mars 1921.

M. G. HULIN DE LOO, directeur de la Classe.

Sont présents : MM. Victor Rousseau, *vice-directeur* ; G. De Groot, J. Winders, Émile Mathieu, Léon Frédéric, Lucien Solvay, Jules Brunfaut, Égide Rombaux, Sylvain Dupuis, Fernand Khnopff, Léon Du Bois, A. Baertsoen, Victor Horta, Paul Bergmans, Adolphe Max, Ernest Verlant, K. Mestdaghe, J. Jongen. *membres* ; Alf. Verhaeren, A. De Boeck, R. van Bastelaer, *correspondants*, et le Secrétaire perpétuel.

M. le Directeur notifie à la Classe le décès de M. X. Mellery, membre titulaire de la Section de peinture. Il rappelle le souvenir du défunt et remercie M. Verlant d'avoir pris la parole, au nom de l'Académie, aux funérailles du confrère décédé. Le discours de M. Verlant est publié ci-après.

CORRESPONDANCE.

M. l'Échevin des Beaux-Arts de Tournai demande à l'Académie d'appuyer les revendications de la Ville de Tournai au sujet de tableaux qui lui appartiennent et qui sont déposés au Musée de Bruxelles : l'*Adoration des Mages*, par Rubens, et *Saint Martin exorcisant un possédé*, par Jordaens. L'emplacement et les conditions en vue desquels ces tableaux ont été exécutés n'existant plus aujourd'hui, l'Académie ne peut appuyer les revendications de la Ville de Tournai.

— M. le Sénateur Vinck communique le texte des observations qu'il a présentées au Sénat au sujet d'un Arc de triomphe à élever place Poelaert.

HOMMAGE D'OUVRAGE.

L'Art au XVII^e et au XIX^e siècle dans les Pays-Bas. Notes sur des Primitifs, par H. Hymans.

— Remerciements.

ÉLECTIONS.

Sont élus :

En remplacement de M. Mellery, décédé, membre de la Commission des « Prix de Rome » : M. Claus.

Membre de la Commission des portraits des membres décédés : M. Khnopff.

Membre de la Commission des Bustes : M. Rombaux.

L'ASSOMPTION DE J.-B. DE CHAMPAIGNE.

La Classe est avisée par le Comité du « Vieux-Bruxelles » de ce que la Chapelle de la Vierge a été déponillée en 1882 de trois autres tableaux, paysages de Jacques d'Artois, Achtschelliner et van Heil.

La Classe estime qu'il n'y a pas lieu pour le moment de s'occuper de ces tableaux. Et, d'autre part, le Conseil de fabrique de l'église Sainte-Gudule examinant actuellement la question, la Classe surseoit provisoirement à toute décision. Elle décide néanmoins qu'une Commission, formée de MM. Horta, Brunfaut et van Bastelaer fera une enquête générale au sujet des tableaux figurant dans les Musées et pour lesquels les conditions primitives d'emplacement existent encore aujourd'hui.

MONUMENT NATIONAL AUX MORTS DE LA GUERRE.

A la suite de la lecture du rapport de la Commission nommée pour examiner les emplacements proposés, la Classe confirme son avis que la proposition de choisir la place du Palais de la Nation doit être écartée.

A la suite d'un échange de vues auquel prennent part MM. De Groot, Rousseau, Horta, Brunfaut et Winders, la Classe rejette également l'idée de consacrer à la mémoire des Morts de la Guerre un ancien projet d'Arc de triomphe de Poelaert.

Enfin, avant d'arrêter son choix définitif, la Classe décide d'attendre que soient résolus la question de la jonction Nord-Midi et le tracé des voies nouvelles dans le quartier bouleversé par cette jonction projetée.

MOTION DE M. SOLVAY.

M. Solvay propose que les membres de la Classe des beaux-arts et, éventuellement, ceux des autres Classes soient priés d'écrire et de déposer sous pli cacheté quelques notes sommaires sur leur famille, leurs débuts dans la carrière artistique ou scientifique, et les événements particuliers qu'ils jugent de nature à éclairer leurs successeurs et à faciliter la tâche du confrère qui sera chargé un jour d'écrire leur biographie.

La Classe se déclare favorable à cette proposition et décide d'en faire part aux deux autres Classes.

Discours prononcé par M. Ernest Verlant aux funérailles de M. Xavier Mellery.

Xavier Mellery a vécu une longue vie, pleine de travaux, d'œuvres et d'aspirations.

Personne ne fut plus appliqué à l'Art, qu'il aimait par-dessus tout et qui était l'unique objet de ses préoccupations et

de ses entretiens. Il avait l'âme haute et candide; il avait foi dans un idéal qu'il sentait se réaliser lentement en lui, et cette foi dura jusqu'à la fin. Les yeux qui viennent de se fermer regardaient en avant et non en arrière, obstinément.

Apportant ici, en l'absence du ministre des beaux-arts et du directeur de la Classe des beaux-arts de l'Académie de Belgique, un hommage respectueux et un témoignage, je ne me lamenterai pas sur l'homme qui a vécu une telle vie, une belle vie, et qui fut honoré, non seulement par les succès, les éloges, les attestations de ses pairs, du public et du Pouvoir, mais par sa conscience intime et sa gloire intérieure.

Ce fut sa part de joie, le bonheur secret de son orgueil mélancolique. Elle se mêlait souvent d'inquiétude, quand il devenait la proie trop complaisante d'un démon théoricien qui l'emportait au delà des limites de ses possibilités et des suggestions de son instinct. De tels scrupules le paralysèrent et l'empêchèrent finalement de réaliser une entreprise de décoration monumentale dont l'occasion lui fut offerte, il y a plus d'un quart de siècle, après des déconvenues qui n'avaient pas amorti son enthousiasme. Le résultat eût-il été à la mesure de l'effort et de l'ambition? Nul ne le sait.

Mais les œuvres achevées suffirent à lui assurer une place élevée, une place à part dans l'histoire de notre école. Rien ne se perdait de son talent de dessinateur et de peintre, lorsqu'il le mettait à exprimer affectueusement les formes qui l'entouraient dans le cercle de son existence modeste et cachée. Mellery demeurera un intimiste incomparable, l'évocat de l'âme des choses, comme il aimait à dire, le maître de la vie pensive, de la solitude, du silence. Il créa ainsi une beauté domestique, grave, familière et auguste à la fois.

Patient, lent, acharné, il s'attache volontiers aux choses immobiles, et lorsque le sujet exige un mouvement, à cette permanence dans les choses mouvantes qu'est le rythme. S'il fait danser les Heures, on dirait que le Temps s'est arrêté et que

les gestes demeurent suspendus, comme pour nous permettre de contempler à loisir leur beauté robuste, placide et concentrée.

Réaliste, il se plut cependant à styliser, à allégoriser, à enfermer des figures, même empruntées à la vie commune, dans l'absolu d'un fond d'or. On le classera difficilement dans un genre, même dans une de ces tendances qui traversent toute une époque et orientent presque tous les artistes d'une même génération vers le même signe zodiacal qui semble commander leur destin.

Il présente cette singularité, qu'à mesure que la peinture devenait plus claire, la sienne, qui fut claire, ou du moins grise jadis, s'assombrissait et s'enténébrait.

Au Musée de Bruxelles, riche en œuvres de Mellery, on voit, par exemple, un intérieur de Saint-Marc de Venise assez déroutant. Là où se jouent l'or et la pourpre violette dans la lumière, Mellery a imposé à toutes choses le deuil d'un voile noir, et l'on dirait qu'il veut éloigner, éteindre les choses vivantes et laisser deviner seulement le coloris, chose profane sans doute, et qui pourrait déchirer ce silence qu'il aime religieusement.

Faut-il croire à quelque affectation ? A une volonté de réagir ? Est-ce une transposition intentionnelle avec une arrière-pensée de cette synthèse dont le souci tracassait l'artiste ? Il a adopté le même système dans son propre portrait, comme s'il voulait d'avance solenniser son visage ardent et tourmenté, que la mort à présent immerge dans la nuit.

Xavier Mellery fut placé très haut par toute une génération d'artistes et d'intellectuels. On peut croire que sa figure s'est occultée et que les jeunes d'aujourd'hui se sont détournés d'elle. Mais ses dons naturels, sa solide science classique, sa personnalité indubitable ramèneront sans doute vers lui l'attention de l'avenir, qui fera les distinctions nécessaires et retiendra de lui ce qui jadis nous émut le plus profondément.

CONCOURS ANNUEL DE 1915 PROROGÉ.

Histoire et critique.

QUATRIÈME QUESTION :

*Ecrire l'histoire de l'architecture civile en Belgique,
les restaurations exceptées, au XIX^e siècle.*

Rapport de M. J. Winders, premier commissaire.

Un seul mémoire — en réponse à la question précitée — a été envoyé à la Classe : c'est celui nous présenté sous la devise : *Je lay emprins, bien en aveigne.*

Nous avons lu et relu, avec grand intérêt, ce mémoire soumis à notre appréciation, apparemment écrit — nous semble-t-il — par un *architecte*, auquel il y a lieu de reconnaître la possession d'une plume facile, non dépourvue de coloration et de distinction.

Ce travail contient, en effet, des pages assez réussies, où l'élégance de la forme le dispute à une réelle justesse d'appréciation.

Dès lors, il est profondément regrettable que l'auteur du *Mémoire*, au travail duquel nous reconnaissons volontiers certains mérites, n'ait pas mieux compris le sens du programme. Tout d'abord, faisons remarquer — l'auteur le reconnaît lui-même — que le *Mémoire* est en quelque sorte une prise en revue des plus belles étoiles qui ont brillé, non pas dans le firmament de l'architecture *belge*, comme, en raison de la question, on pouvait

s'y attendre, mais circonscrite pour ainsi dire uniquement à celles qui se sont manifestées en notre *capitale*. Incontestablement, nous pouvons le reconnaître avec fierté, Bruxelles fut dans le cours du siècle passé un centre très important d'un mouvement national en architecture; mais *Bruxelles* constitue-t-elle *toute la Belgique*?... Évidemment non! Et voilà donc déjà, au point de vue de la question posée, un défaut primordial à mettre à charge de l'ouvrage tel qu'il nous est présenté. Et, disons-le tout de suite : sans vouloir, étant Anversois, y mettre le moindre esprit d'amour du clocher, et ne nous laissant guider par d'autres sentiments que celui de concourir à l'expression d'un jugement correct et impartial, que notamment *Anvers*, peu de temps après 1830, vit éclore, grâce surtout à son Académie des Beaux-Arts, alors dans une floraison qui ne tarda pas à lui conférer une célébrité mondiale, une École d'architecture dont un méritant architecte de l'époque, nous nommerons Berckmans, peut être considéré comme ayant été le chef. De cette École sont sortis les frères Pierre-Paul Stoop et Jacques Stoop; ce dernier, architecte communal et professeur d'architecture à l'Académie d'Anvers, périt d'une façon tragique, victime de son dévouement, dans l'effroyable incendie de l'Entrepôt Saint-Félix, à Anvers; ensuite, Joseph Schadde, qui appartint à notre Compagnie; Pierre Dens, un autre architecte communal anversoïse, auteur du Théâtre national flamand, édifice conçu en style Renaissance flamande, pour ne parler que de celle de ses œuvres que nous estimons comme la plus réussie; enfin, plusieurs autres architectes encore d'un certain renom. C'est ainsi que, nous reportant à l'École anversoïse d'architecture de 1830, l'auteur du *Mémoire* laisse également en pleine obscurité l'architecte Bourla, cet architecte de grand talent (l'une des rues avoisinant la Banque Nationale d'Anvers porte son nom) et qui fut l'auteur du Théâtre royal d'Anvers, à nos yeux un pur chef-d'œuvre d'exquise simplicité et de noble caractère, dans le goût du classique italien.

Pas davantage, l'écrivain ne s'occupe des renommés architectes Louis et François Baeckelmans : si l'indifférence gardée au sujet de ce dernier, pour lequel cependant feu notre très éminent confrère et collègue Henri Beyaert avait, en toute justice, la plus grande admiration, nous semble déjà inexplicable, le silence en ce qui concerne Louis Baeckelmans est plus incompréhensible encore. En effet, Frans Baeckelmans, professeur d'architecture à l'Institut supérieur des Beaux-Arts d'Anvers, membre effectif de la Commission royale des Monuments, et qui lui-même, peu de temps avant sa mort, survenue assez brusquement en 1896, fut par notre compagnie porté premier candidat à la place vacante, délaissée par Joseph Schadde, — n'était-il pas l'architecte de l'église Saint-Jean, à Borgerhout lez-Anvers, œuvre si impressionnante dans sa grande et sévère simplicité? — N'était-ce pas Frans Baeckelmans qui continua et acheva la construction du Palais de Justice d'Anvers, l'œuvre conçue par son frère Louis? — N'était-t-il pas non plus l'auteur des plans savamment étudiés du grand nouvel hôpital de Stuivenberg-Anvers? — et de beaucoup d'autres constructions parmi lesquelles des hôtels particuliers remarquables par leur caractère d'art et leurs agencements pratiques? Et quant à Louis Baeckelmans, l'un de nos anciens Prix de Rome les plus méritants, si l'on considère l'époque — 1858 — où son beau talent s'affirma, — cet éducateur artistique d'élite qui, professeur d'architecture comparée, succédant — en notre Académie royale des Beaux-Arts — à François Durllet, encore un remarquable architecte anversois, forma des élèves tels que Ernest Dieltiens, autre Grand Prix de Rome, — 1871, — cet architecte à l'esprit chercheur et au sentiment si particulièrement original dont nous avons récemment déploré la perte; Eugène Dieltiens, frère du précédent, lui aussi Grand Prix de Rome — 1884 — en architecture; François Van Riel et Jules Bilmeyer, les talentueux architectes de l'admirable église du Collège Notre-Dame à Anvers; Émile Thielens, le méritant architecte de notre Société royale de

Zoologie, dont maintes constructions — et dont notamment son palais des fêtes — portent l'empreinte d'un talent particulièrement délicat; — les frères Van Genck, architectes hollandais bien connus; l'architecte F. Stuyck d'Anvers, etc., etc. Oui, cet architecte de tout premier ordre n'était-il pas l'auteur du projet couronné au grand concours qui fut organisé pour la construction du fameux Palais de Justice de Bruxelles? — N'était-il pas aussi l'auteur de la très belle église Saint-Amand, au quartier Stuyvenberg-Anvers et d'autres édifices religieux dont les noms des localités échappent à notre mémoire? N'était-il pas encore, à la suite d'un concours public très disputé, l'auteur des plans du Palais de Justice d'Anvers, œuvre qui n'est pas exempte de critique, nous le voulons bien, mais au sujet de laquelle il s'agit de tenir compte de l'époque de sa production? N'était-il pas enfin l'architecte de quantité de très beaux hôtels particuliers, dans l'ordonnance desquels perçait son culte pour l'architecture grecque, qui avait fait l'objet de ses études de prédilection au cours de ses années de voyage comme pensionnaire du Gouvernement? Nous, qui avons connu cet architecte absolument éminent, nous, qui nous honorons de l'avoir eu comme professeur et qui lui restons profondément reconnaissant des principes d'art qu'il nous inculqua, nous déplorons amèrement l'oubli inconcevable dans lequel l'auteur du « mémoire » a laissé un artiste pareil, lequel, s'il n'avait été enlevé à la fleur de l'âge, alors qu'il était dans tout l'épanouissement de son admirable talent, serait — à tout présumer — nous le croyons bien — devenu l'un des plus grands, si ce n'est peut-être le plus grand architecte du pays.

Nous avons non moins à regretter l'oubli d'autres architectes des plus distingués d'Anvers, parmi lesquels nous citerons encore Jean Stordiau, l'auteur de l'admirable hôtel Moretus-Plantin, un palais! ainsi que de l'hôtel Edmond Huybrechts, tous deux dans le quartier du Parc, et de nombreuses autres constructions des mieux conçues; de Liévin Van Opstal, qui dota Anvers de

quantité de constructions privées très réussies ; d'autres architectes encore, Hompus père, Jean Dero, Eug. Gife, etc.

L'auteur du *Mémoire* ne s'est pas inquiété davantage du mouvement architectural qui se manifesta en belle mesure en Flandre Occidentale et notamment à Bruges, où se signalèrent les frères Naert, dont l'un, I.-J.-D., fut Grand Prix de Rome, en 1866 ; il ne dit mot non plus de notre regretté confrère l'architecte de la Censerie, ancien Grand Prix de Rome, — 1862, — directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Bruges, le professeur dont l'enseignement bien compris produisit des architectes de talent tels que Charles de Wulf, ancien Grand Prix de Rome, en 1887, auteur de plusieurs édifices de beau caractère à Ostende, etc. ; l'architecte provincial Buyck, etc.

L'auteur du *Mémoire* ignorerait-il que de la Censerie fut l'auteur du bâtiment de la gare d'Anvers, ensuite de la grande et belle église paroissiale d'Ostende et encore des bâtiments de l'école normale de Bruges, cette construction si bien conçue dans le sentiment de l'ancienne architecture locale, laquelle — au XV^e siècle — se manifesta dans toute sa brillante originalité dans l'incomparable pittoresque cité flamande ?

Pas plus que de Bruges, l'auteur du *Mémoire* n'a cure de Gand, où se signalèrent Adolphe Pauli, Van Assche, l'architecte-député Arthur Verhaeghe, Cloquet, etc. ; pas davantage non plus de Liège, où nous avons connu Demany, Louis Boonen, l'architecte communal, auteur de l'édifice qui abrite le Conservatoire royal, Soubre, Umé, Dujardin, Castermans, etc. ; pas davantage encore de Verviers, où l'architecte Thirion est loin d'être un inconnu, etc., etc. Nous avons cependant à tenir compte que l'auteur du *Mémoire* avait à éviter un écueil dangereux : celui de s'occuper d'architectes — et non des moindres — encore en vie au moment de l'organisation du concours. Nous citerons notamment d'abord notre bien regretté Émile Janlet, cet artiste aussi grand que modeste et dont nous ne saurions remémorer l'œuvre si important qu'il a laissé sans

éprouver, en raison des affectueux rapports qui nous unissaient depuis un demi-siècle, une légitime émotion ; ensuite, Léonard Blomme, notre très distingué confrère anversois dont la carrière fut assurément très belle comme architecte et comme professeur ; et puis Alexis van Mechelen, l'architecte communal anversois, auteur du Théâtre lyrique flamand, somptueux édifice en style Louis XVI, dont l'élégante colonnade flanquée de deux puissants pylones est venue s'aligner le long de l'avenue de France ; auteur également de plusieurs constructions privées conçues, les unes dans le goût italien, les autres en Renaissance flamande, mais toutes, quel que soit le style auquel elles appartiennent, empreintes d'un sentiment architectonique des plus élevé comme des plus délicat, d'une science constructive judicieuse et logique, d'une mise en œuvre des matériaux, notamment celle du fer, savamment combinée et s'alliant ingénieusement, agréablement, à l'harmonie générale. Enfin, terminons par la citation si particulièrement sympathique de notre regretté collègue Albert Dumont-Hebbelijneck, l'artiste aussi talentueux que modeste, cet architecte qui s'affirma dès ses premières années de pratique par une solide érudition artistique et auquel la commune de Saint-Gilles doit son bel Hôtel de Ville, l'œuvre capitale de notre excellent et éminent confrère.

Il est vrai que l'auteur du *Mémoire* s'excuse de certaines lacunes en disant : « Nous ne pouvons, en toute conscience, et sans parti pris, commenter l'œuvre d'un auteur avant que cette œuvre ne soit immédiatement révolue. »

Nous sommes, quant à cette déclaration, en parfaite communion d'idées avec l'écrivain ; mais est-il nécessaire de le répéter ? En dehors des architectes encore en vie, auxquels il fait allusion, que de noms oubliés ! Que d'œuvres marquantes passées sous silence !

Étant donné que l'ouvrage, présenté à l'Académie ne répond pas nettement, ni suffisamment à la question posée, en ce sens que son auteur s'est par trop localisé dans le choix des édifices

et des architectes qu'il passe en revue, il était, peut-être bien, superflu d'être entré dans le cœur du sujet, en signalant — comme nous venons de le faire — plusieurs lacunes dont l'importance saute aux yeux; et si nous en avons agi comme nous venons de le faire, c'est bien dans la pensée que nos remarques pourraient éventuellement présenter quelque intérêt pour l'auteur, au cas où celui-ci voudrait compléter son travail; mais nous ne saurions terminer l'exposé de nos présentes appréciations sans y ajouter une dernière observation : l'ouvrage, quels que soient certains de ses mérites, pêche en général par un défaut autre encore que celui dont nous venons de nous occuper : ainsi, une *Histoire de l'Architecture* ne doit pas se résumer en un aperçu, chronologique en quelque sorte, des architectes les plus éminents de l'époque, athlètes de l'art, dont la puissance terrassa, ou tout au moins jeta dans l'ombre des talents plus modestes; les astres qui ont brillé d'un éclat incomparable étaient entourés, nous l'avons déjà démontré, de satellites nombreux qu'il convient de ne pas oublier. Mais, au surplus, abstraction faite de pareilles lacunes, on ne peut reconnaître à l'ouvrage les conditions requises au point de vue *Histoire*, celle-ci réclamant, bien entendu, d'autres développements que ceux dans lesquels est entré l'auteur du *Mémoire* tels que déjà ceux se rapportant à la recherche des sources auxquelles telle ou telle École puisa ses principes, l'étude des évolutions subies, des raisons ou des circonstances qui les ont fait naître; enfin, des influences intervenues et de la manifestation de leurs résultats.

A ce sujet, en ce qui concerne notre architecture nationale, que de pages intéressantes n'y avait-il pas à écrire? Notre « auteur » s'en est peu soucié, alors que cependant à considérer dans leur ensemble les évolutions qui se sont succédées, nous constatons tout d'abord — aux lendemains réconfortants de 1830 — les aspirations si particulièrement enthousiastes des premiers grands architectes de notre nation régénérée, vers

l'art italien ; ... apparemment ceux-ci étaient ainsi guidés par les exemples des coryphées les plus illustres de l' « École française d'Architecture », tels déjà à l'époque du Premier Empire, les Boulée, les Antoine, les de Gisors, les de la Gardette, les Chalgrin, les Blouet, les Hittorff. Et plus tard, combien grande ne fut pas l'influence sur nos architectes belges, l'art des fameux maîtres français Percier, Fontaine, Visconti, auxquels enseignements nous devons de posséder un Roelandt et un Poelaert, lesquels ne furent certes pas les moins méritants de leurs élèves. Ensuite, à une époque un peu plus rapprochée encore, que de beaux rayons partis de la terre de France, ne sont-ils venus nous éclairer sur l'art classique des Baltard, des Lesueur, des Félix Duban, pour nous dévoiler encore dans toutes leurs originales splendeurs, l'architecture plus personnelle des Labrousse, des Duc, des Paul Sédille, des Charles Garnier ! Enfin et jusque dans ces derniers temps, n'avons-nous pas vu des apôtres du modernisme français et qui ont nom Chedanne, Guilbert, Guimard, Plumet, introduire chez-nous leurs doctrines ? ... parfaites, admirables, pour d'aucuns ! ... étranges, bizarres, pour d'autres !

Il nous semble que dans une *Histoire de l'Architecture en Belgique* on pouvait s'attendre à voir évoquer pareilles filiations et influences : la constatation de celles-ci eût été d'autant plus intéressante qu'il est à remarquer qu'alors que l'architecture française, notamment celle des XVIII^e et XIX^e siècles, s'est manifestée chez nous partout, dans nos grandes villes comme dans nos villages les plus reculés des Flandres, même que dans ces derniers il n'est nullement rare de rencontrer des motifs architectoniques ou décoratifs, quelquefois ravissants, des époques Louis XV, Louis XVI, Empire, etc., notre art architectural est resté pour ainsi dire insensible à tout autre contact étranger, bien entendu exception faite pour la Grèce et l'Italie, ces deux pays privilégiés au sol béni par le souffle de l'idéal et appartenant — par excellence — l'un comme l'autre, à cette terre classique et éternelle des arts !

En résumé, et pour les diverses raisons que nous venons d'invoquer, nous sommes d'avis que, tout en appréciant en certaine mesure les mérites du travail qui nous a été soumis, nous ne saurions cependant — en raison de son caractère *incompris* autant *qu'incomplet* — donner un avis favorable quant à son couronnement.

Conséquemment nous avons l'honneur de proposer à la Classe de remettre la question très intéressante assurément et non moins très utile au point de vue de la documentation de l'*Histoire de l'Architecture en Belgique* — à un prochain concours; l'auteur du *Mémoire* conservera ainsi la faculté de pouvoir représenter son travail, *revu et complété*, dans le sens strict de la question posée.

Rapport de M. V. Horta, deuxième commissaire.

L'auteur, par son mémoire, n'a pas entendu écrire une histoire complète de l'architecture au XIX^e siècle en Belgique.

Son œuvre, dit-il, « n'a point d'autre prétention que de joindre ses modestes commentaires à ceux de ses compatriotes qui auront l'audace d'affronter ce travail de géant, sous le poids duquel il se sent écrasé ».

Si la sincérité et la modestie sont des vertus, l'auteur les possède, et nous devons lui savoir gré de nous mettre ainsi à l'aise pour nous rallier à l'opinion qu'il exprime quant à la manière dont son étude doit être comprise.

Étude d'ailleurs intéressante à des points de vue divers. Exposé enthousiaste d'œuvres que l'auteur a vues éclore, qu'il a continué à aimer sans défaillance et qu'il s'indigne de ne pas voir mieux comprises ou sentir plus admirées.

Mais, disons-le avec regret pour le résultat de notre concours :

Résumé d'histoire insuffisant qui néglige nos artistes des provinces au bénéfice, pour ainsi dire exclusif, d'un groupe d'ar-

chitectes bruxellois dont la renommée était accomplie à la fin du siècle dernier.

L'auteur nous présente ceux-ci par ordre chronologique ; il commente leurs œuvres en ce qu'elles ont de mieux pour l'amateur ; parfois soulève une critique d'une touche légère, comme en un temps de pose, mais aussitôt ce point d'arrêt subit il réaccorde nerveusement sa lyre dont il aime à faire vibrer jusqu'à la frénésie la chanterelle des louanges.

Loin de nous l'idée de lui faire de cela un grief : l'enthousiasme révèle toujours une certaine grandeur d'âme et notre époque n'est que trop prédisposée à le refroidir pour l'architecture. Mais la question posée par l'Académie se rapporte à l'histoire et non à la psychologie, et l'histoire de l'architecture surtout n'est pas dans la seule beauté du caractère de celui qui l'écrit : elle est dans la science, dans la pondération, dans l'analyse, voire dans la synthèse qu'expriment les œuvres elles-mêmes. Ces qualités maîtresses, sans être absentes dans l'œuvre qu'on nous soumet, ne sont point assez mises en évidence.

Notre Académie ne peut, à notre avis, considérer le mémoire qui nous est soumis sous la devise : « Je lay emprins, bien en aveigne », comme une réponse suffisante et digne de mériter le prix attribué à la quatrième question du concours de 1915.

Rapport de M. O. Van Rysselberghe, troisième commissaire.

Le mémoire avec billet cacheté portant comme suscription : « Je lay emprins, bien en aveigne », m'a été transmis par M. Horta, le 13 courant.

Au point de vue littéraire ce mémoire est très médiocre, et il n'est guère intéressant au point de vue de l'histoire de l'architecture civile en Belgique au XIX^e siècle.

A le considérer au point de vue des appréciations émises quant au mérite respectif des divers architectes mentionnés, j'estime que la plupart en sont justes.

Mais, étant nouveau venu à l'Académie, j'avoue ne pas savoir la valeur qu'on y a coutume d'exiger d'une étude soumise au concours pour qu'elle puisse mériter le prix attribué à celui-ci et dès lors, ne pouvoir juger s'il y a lieu d'accorder le prix au mémoire susdit, lequel me paraît cependant digne d'une récompense.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Beltrami (Lucca), Bramante e Leonardo praticarono l'arte del bulino? Un incisore sconosciuto : Bernardo Prevadari. Milan, 1917; gr. in-8°, extr. (pp. 1-8, pl.).

— Leonardo e i disfattisti suoi. Leonardo architetto. Milan, 1919; in-8° (214 p., pl.).

— Documenti e memorie riguardanti la vita e le opere di Leonardo da Vinci in ordine cronologico. Milan, 1919; in-8° (221 p.).

— « Madonna Cecilia » di Leonardo da Vinci. Milan, 1919; in-4° (37. p.).

— Le vicende dei manoscritti di Leonardo e l'attesa edizione nazionale. Milan, 1919; extr. in-8° (pp. 1-18, pl.).

— La « Destra Mano » di Leonardo da Vinci e le lacune nella edizione del codice Atlantico. Milan, 1919; gr. in-8° (52 p.).

— Il cartone di Raffaello Sanzio per la scuola d'Atene in Vaticano. Milan, 1920; gr. in-8° (62 p., pl.).

— La ricostituzione del monumento sepolcrale per il maresciallo trivulzio, in Milano, di Leonardo da Vinci. Milan, 1920; in-8° (7 p., pl.).

— La « Vigna » di Leonardo, Milan, 1920; in-4° (46 p. pl.).

— La edizione nazionale vinciana e l'istituto cermenati 1902-1920. Milan, 1920; in-4° (83 p.).

Des Marez (G.). Traité d'Architecture dans son application aux monuments de Bruxelles. Bruxelles, 1921; in-8° (300 p., pl.).

du Teil (le baron Joseph). Un amateur d'art au XV^e siècle (Guillaume Fillastre, évêque de Tournai, abbé de Saint-Bertin, chancelier de la Toison d'Or. L'introduction de l'art français à Dunkerque et à Saint-Omer. Paris, 1920 (xviii p. + 108 p., pl.).

Fink (Paul). Briefe von Maler J.-G. Weidenmann aus Italien. Winterthur, 1921 ; in-8° (80 p., 1 portr.).

Hymans (Henri). Un quart de siècle de vie artistique en Belgique. Vingt-six années de correspondance à la *Gazette des Beaux-Arts* de Paris. 1886-1912. Volume III, n° 3, gr. in-8° (1048 p., pl.).

Séance du jeudi 7 avril 1921.

M. G. HULIN DE LOO, directeur de la Classe.

Sont présents : MM. G. De Groot, J. Winders, E. Mathieu, Léon Frédéric, J. De Vriendt, L. Solvay, Jules Brunfaut, E. Rombaux, S. Dupuis, F. Khnopff, Léon Du Bois, A. Baertsoen, Victor Horta, Paul Bergmans, Ernest Verlant, K. Mestdagh, J. Jongen, *membres*; Émile Wambach, Alfred Verhaeren, R. van Bastelaer, *correspondants*, et le Secrétaire perpétuel.

Absences motivées : MM. V. Rousseau, vice-directeur; Émile Claus, membre, et Aug. De Boeck, correspondant.

M. le Directeur exprime les regrets de la Classe à l'annonce du décès de MM. P.-J. Cuypers et J.-P. Laurens, associés respectivement des Sections d'architecture et de peinture. Il félicite M. J. Brunfaut, promu Commandeur de l'Ordre de la Couronne.

CORRESPONDANCE.

M. L. Maeterlinck adresse une lettre imprimée, en réponse aux rapports de MM. Hulin et Verlant sur son Mémoire : *Hubert van Eyck, ses prédécesseurs et ses continuateurs*.

M. J. Jongen annonce qu'il ne pourra participer, par une lecture, à la célébration du 600^e anniversaire de la mort de Dante.

M. G. Van Doorslaer soumet à la Classe un Mémoire intitulé : *Philippe de Monte*. — Renvoi à MM. Bergmans et Solvay.

Les Académies royales de Serbie, Roumanie, Yougoslave de Zagreb, des Beaux-Arts de Paris, de San Luca à Rome et des Beaux-Arts de Copenhague font savoir qu'elles sont disposées à adhérer à l'Union académique internationale des Beaux-Arts projetée. L'Académie royale de Londres déclare rester, à ce sujet, dans l'expectative. — Sur la proposition de M. le Directeur, la Classe décide de remettre à 1922 la réunion de l'Assemblée constitutive de cette Union, en continuant les démarches auprès de diverses Académies étrangères.

HOMMAGES D'OUVRAGES.

Répertoire des peintures datées, tome I, par Isabella Errera, présenté par M. F. Khnopff, avec une note bibliographique.

Autour du retable de l'« Agneau mystique », par L. Maeterlinck.

— Remerciements.

COMMUNICATION DE LA COMMISSION DU 150^e ANNIVERSAIRE.

La Commission a décidé de demander à chaque Classe de prier son Directeur pour 1922 de prendre la parole à la séance commémorative et d'y exposer les travaux de la Classe depuis 1872 (1^{er} centenaire) ou un sujet s'y rattachant.

— La Classe priera M. V. Rousseau de donner satisfaction à cette demande.

L'« ASSOMPTION » DE J.-B. DE CHAMPAIGNE.

M. Brunfaut annonce que le Conseil de fabrique de l'église Sainte-Gudule s'est rallié à la proposition de réinstaller éventuellement ce tableau à son emplacement primitif et que la Commission royale des Monuments et des Sites a émis un avis identique. — Quant aux trois tableaux, signalés par le Comité

du Vieux-Bruxelles comme ayant figuré jadis dans la même église, ils sont toujours en possession de la Fabrique de l'église.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

J'ai l'honneur de présenter à la Classe, au nom de M^{me} Isabella Errera, le premier volume de son *Répertoire des peintures datées*.

L'auteur s'est imposé la tâche de classer les peintures datées de toutes les écoles, depuis 1085 jusqu'en 1875, c'est-à-dire 40,700 numéros environ.

« La date résulte soit de l'œuvre elle-même, si elle y est inscrite, soit de documents probants, soit de références contrôlées à l'aide de travaux des auteurs les plus réputés, des catalogues de ventes, des musées, etc.

» Le plan adopté est le suivant : les matières sont réparties en colonnes donnant la date de l'œuvre dans l'ordre chronologique, le pays d'origine du peintre, le nom de celui-ci, le sujet de la peinture, l'endroit où elle se trouve actuellement, les sources de toutes les indications précédentes.

» L'ouvrage formera deux forts volumes in-4° raisin d'environ 450 pages chacun. »

*
* * *

M^{me} Isabella Errera a fait paraître déjà, en 1901, chez Falk, à Bruxelles, un *Catalogue d'étoffes anciennes*.

En 1905, chez Goossens et Lamertin, à Bruxelles, *Collection de broderies anciennes*.

En 1907, chez Goossens et Lamertin, à Bruxelles, *Catalogue d'étoffes anciennes et modernes*.

En 1913, chez Hachette et C^{ie}, à Paris, *Dictionnaire-Répertoire des peintres, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*.

En 1916, chez Goossens, à Bruxelles, *Collection d'anciennes étoffes égyptiennes*.

De plus, M^{me} Isabella Errera a ouvert, en 1918, rue Royale, 62, à Bruxelles, une bibliothèque d'art et d'art appliqué.

« Tout ce qui se rattache à l'art plastique, décoratif ou appliqué y trouve sa place, et l'artiste comme l'artisan peuvent y puiser des données aussi intéressantes que précieuses sur le sujet qui les attire spécialement. »

J'ai l'honneur de proposer à la Classe d'adresser à M^{me} Isabella Errera ses remerciements et ses félicitations.

FERNAND KHNOFF.

Assemblée générale du mardi 3 mai 1921.

Prennent place au bureau : MM. G. Cesàro, président de l'Académie, directeur de la Classe des sciences ; A. Rolin, directeur de la Classe des lettres ; Hulin de Loo, directeur de la Classe des beaux-arts, et le Secrétaire perpétuel.

Sont présents :

CLASSE DES SCIENCES. — MM. J. Deruyts, J. Neuberg, A. Gravis, A. Lameere, F. Swarts, Jean Massart, A. Demoulin, A. Rutot, A. de Hemptinne, Victor Willem, Paul Stroobant, Ch. Julin, G. Lecointe, E. Marchal, Pierre Nolf, *membres* ; A. Brachet, *correspondant*, G.-A. Boulenger, *associé*.

CLASSE DES LETTRES ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — MM. Paul Thomas, J. Leclercq, H. Pirenne, Jules Lameere, Maurice Vauthier, J. Vercoullie, G. De Greef, J.-P. Waltzing, Eugène Hubert, Maurice De Wulf, Ernest Mahaim, R. P. Delehayé, dom Ursmer Berlière, G. Cornil, Léon Dupriez, G. Des Marez, *membres* ; Léon Leclère, J. Cuvelier, G. Doutrepoint, Jean Capart, *correspondants*.

CLASSE DES BEAUX-ARTS. — MM. G. De Groot, J. Winders, E. Mathieu, L. Frédéric, J. De Vriendt, Lucien Solvay, Jules Brunfaut, S. Dupuis, F. Khnopff, Paul Bergmans, Ernest Verlant, K. Mestdagh, *membres* ; Émile Wambach, R. van Bastelaer, *correspondants*.

Absences motivées : MM. Fredericq, Bordet, van Aubel et Dony, de la Classe des sciences ; van Biervliet, de la Classe des lettres.

Le procès-verbal de l'Assemblée plénière du 5 juin 1920 est lu et approuvé.

PRÉROGATIVES DE L'ACADÉMIE.

Il est donné lecture de la lettre de M. le Premier Ministre, faisant connaître le sentiment du Gouvernement.

L'Académie décide qu'il sera donné réponse à cette lettre et nomme une Commission chargée, avec le Bureau, de la rédiger.

150° ANNIVERSAIRE DE L'ACADÉMIE.

Il est fait rapport à l'Académie sur l'exécution des décisions prises en 1920 et sur les nouvelles propositions faites par la Commission du 150° anniversaire. Celles-ci sont adoptées.

BIOGRAPHIE NATIONALE.

M. Paul Bergmans, secrétaire de la Commission de la Biographie nationale, donne lecture de son rapport, publié ci-après, sur l'année 1920-1921.

**Rapport sur les travaux de la Commission de la
Biographie nationale pendant l'année 1920-1921,
par Paul Bergmans, secrétaire de la Commission
et membre de la Classe des beaux-arts.**

MESSIEURS,

Depuis mon dernier rapport, deux modifications se sont produites au sein de la Commission : dans sa séance du 3 juillet 1920, la Classe des sciences a délégué M. Ch. Julin en remplacement de M. Gilkinet, démissionnaire ; d'autre part, dans sa séance du 11 octobre 1920, la Classe des lettres a désigné M. Georges Cornil en remplacement de feu M. Paul Fredericq.

Trois collaborateurs ont été enlevés par la mort : notre confrère M. Ernest Nys, le juriste éminent qui ne nous avait donné qu'une petite notice sur le jurisconsulte Arnould de Reyger, mais nous avait promis une collaboration plus étendue ; M. Gustave Caullet ⁽¹⁾, qui avait spécialement étudié les archives de Courtrai et y avait recueilli des notes intéressantes pour l'histoire artistique ; M. Joseph Defrecheux ⁽²⁾, bibliothécaire honoraire de l'Université de Liège, qui a écrit de nombreux et consciencieux articles sur des écrivains liégeois. Je tiens à rendre à leur mémoire un juste tribut de regrets et de reconnaissance.

L'exercice écoulé a été marqué par l'apparition du deuxième

(1) Il a fourni à notre dictionnaire les deux notices suivantes déjà imprimées : Roger le Fèvre (Smet) et Henri Schorrenbergh, et en avait rédigé plusieurs autres pour la suite de la lettre S.

(2) Voici la liste de ses cinquante-deux articles : F.-J.-A. Peclers ; H.-L.-J. Peclers ; Pierre-Jos. Peurette ; Jac.-Jos. Pinsar ; Ph. de Quercu ; G.-J.-E. Ramoux ; Nicolas-Antoine-Joseph Remacle ; Jean-Baptiste Renard ; Jean-Georges-Lucien Renard ; François-Joseph Rennoir ; Jacques-Joseph-Richard Renoz ; Pierre Renson ; Pierre-Joseph Ritzen ; Charles-Bonaventure Roberti ; Frédéric-Jean-François Roberti-Lintermans ; Achille-Jean-François Rodembourg ; Toussaint-Joseph Romsée ; L.-F.-O.-A. Rongé ; L.-J.-B.-E. Rongé ; C. de Rouillon ; J.-P. Rousseaux ; Florent de Saint-Gilles ; Henri d'Aumerie, en religion Saint-Ignace ; Mathieu de Saint-Jean ; Louis-Pierre-Martin de Saint-Martin ; Hubert-Joseph de Saint-Nicolas ; Louis-Alexandre Callet Saint-Paul de Sinçay ; Laurent de Saint-Roch ; Martin de Saint-Servais ;

fascicule du tome XXII de notre publication, contenant la suite de la lettre S, de Siger de Gand à Smyter, soit 162 notices. Parmi les principaux personnages figurant dans cette série, je mentionnerai, dans l'ordre alphabétique : Simon de Tournai, professeur à l'Université de Paris dans le dernier quart du XII^e siècle ; Simon de Vermandois, le dernier des évêques qui cumulèrent les deux sièges de Tournai et de Noyon ; Pierre Simon, deuxième évêque d'Ypres ; Adolphe Siret, l'auteur du *Dictionnaire des Peintres*, qui fut secrétaire de la Commission de la Biographie nationale de 1882 à 1888 ; l'historien et diplomate Jean Sleidan, un des précurseurs du droit public moderne ; les sculpteurs Slodts, d'origine anversoise, mais établis à Paris et qui occupent une place importante dans l'histoire artistique de l'époque de Louis XIV ; le célèbre géomètre liégeois René-François de Sluse ; le sculpteur Claus ou Nicolas Sluter, « ymagier » et valet de chambre du duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, qu'on ne pouvait omettre dans notre répertoire, quoiqu'il ne soit pas né sur le territoire actuel de la Belgique, puisqu'il est le plus glorieux des artistes flamands attirés en Bourgogne, et que son éducation artistique s'était vraisemblablement faite en Brabant ; l'historien gantois Joseph-Jean De Smet ; les peintres malinois Smeyers, artistes estimables du XVIII^e siècle ; le député et ministre des finances Jean-Baptiste Smits ; le statisticien et dramaturge Matthieu-Édouard Smits, personnalité intéressante de notre histoire littéraire dans la première moitié du XIX^e siècle.

La suite de la lettre S est en composition, quoique le manu-

Placide de Sainte-Thérèse ; Jean-Joseph-Alexis Salmon ; Jean-Baptiste-Augustin vanden Sande ; Théodoric de Sarto ; Dieudonné-Hubert Sarton ; Martin-Joseph-Frédéric Schiffers ; Jean-Pierre-Auguste Schlim ; Pierre-Joseph-Hubert Schmitz ; Jean de Schoonhoven ; Jean Schott ; Martin Schoubben ; Alexandre Seghers ; Olivier-Ferdinand-Joseph Serulier ; Mathieu Serwier ; Guillaume-Hyacinthe-Joseph de Simoni ; Jean-Martin-Grégoire Simonis ; Charles-Nicolas Simonon ; Pascal Simonon ; Ambroise-Simon Simons-Pirnea ; Édouard Slaughter ; Jean-Gautier de Sluse ; Eugène-Oscar Smits ; Jean-Joseph Smits.

scrit présente encore quelques lacunes. Je dois renouveler de façon pressante l'appel que j'ai déjà adressé à nos collaborateurs l'an dernier. Plusieurs d'entre eux semblent ne pas se rendre compte des exigences impérieuses de l'impression d'un dictionnaire alphabétique : ils ne livrent pas leurs travaux dans les délais indiqués et nous occasionnent ainsi trop souvent de préjudiciables retards, en immobilisant la mise en pages et, par conséquent, en entravant l'avancement du recueil. Un peu d'empressement de la part des auteurs qui nous sont encore redevables d'articles peut seul nous mettre à même de distribuer au début de l'année prochaine un nouveau fascicule. Il serait hautement désirable aussi que nos collaborateurs s'occupent de rédiger les notices dont ils sont chargés dans la lettre T.

La liste provisoire de la lettre V a été imprimée et distribuée au mois de septembre dernier. Elle forme un volume in-4° de 121 pages, contenant l'indication de plus de 2,000 noms, y compris les renvois. Tous évidemment ne seront pas maintenus dans la *Biographie nationale*.

La rédaction de cette liste a présenté de grandes difficultés, à cause du manque de fixité des règles suivies pour le classement alphabétique des noms composés.

Au début de la publication, la Commission avait adopté certains principes dont la pratique a fait reconnaître les inconvénients. Aussi a-t-il été décidé qu'à partir du tome XIII (lettre M), on suivrait les règles suivantes déjà appliquées partiellement dans les tomes X, XI et XII (lettres I-L) :

1. Les noms précédés des particules *d'*, *de*, *van*, *vande*, *van den*, *van der*, sont classés au mot qui suit cette particule.

2. Toutes les autres particules : *del*, *dela*, *dele*, *delle*, *des*, *du*, *la*, *le*, *les*, *'t*, *ter*, *uyter*, *ver*, etc., sont considérées comme faisant corps avec le mot qui les suit et ne peuvent en être séparées.

Il résulte de l'adoption tardive des règles précédentes que la liste V présente, à première vue, un caractère assez incohérent ; il a fallu, en effet, y inscrire les noms précédés d'une particule

actuellement éliée, pour autant qu'ils se rapportent à des volumes parus avant la mise en pratique de l'élimination. Les tables alphabétiques jointes aux volumes imprimés remédieront à cet inconvénient. Mais déjà il est apparu à la Commission qu'il sera nécessaire de reprendre dans la lettre V tous les noms commençant par la particule *van* ou ses dérivés, en indiquant, le cas échéant, le renvoi au volume où la biographie a paru.

L'attribution des notices de cette immense liste a été, on le comprend, un travail considérable. Le sous-Comité est parvenu à le terminer en six séances seulement, grâce au zèle intensif dont ses membres ont bien voulu témoigner, et qui leur a fait plus d'une fois dépasser la durée habituelle des séances de commission. Deux mille quarante-six notices ont été réparties ainsi entre cent quinze auteurs. Plusieurs de ceux-ci sont des forces nouvelles, auxquelles nous avons eu recours pour grossir les rangs des collaborateurs, pour tâcher aussi de confier le plus possible les biographies aux spécialistes les plus compétents.

La Commission croit pouvoir compter sur leur concours dévoué, mais elle tient aussi à demander aux membres de l'Académie de prendre part, en plus grand nombre, à l'élaboration de son entreprise à la fois scientifique et patriotique.

LISTE DES TRAVAUX

publiés

par l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique
de mai 1920 à mai 1921.

BULLETINS.

Classe des Sciences.

1920, n^{os} 4 à 12; 1921, n^{os} 1 à 4.

Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques.

1920, n^{os} 4 à 12; 1921, n^{os} 1 à 4.

Classe des Beaux-Arts.

1920, n^{os} 4 à 12; 1921, n^{os} 1 à 4.

ANNUAIRE.

L'*Annuaire* pour 1921 comporte 64 + 388 pages, comprenant, outre les renseignements ordinaires, les notices biographiques des personnages suivants :

Baron de Limnander van Nieuwenhove (avec portrait), par Paul Bergmans;

Charles Piot (avec portrait), par J. Cuvelier;

Le chevalier Edmond Marchal (avec portrait), par Lucien Solvay;

Charles Potvin (avec portrait), par Maurice Wilmotte;

Jan Blockx (avec portrait), par Lucien Solvay.

MÉMOIRES.

Classe des Sciences.

COLLECTION IN-8°, 2^e SÉRIE.

Tome IV.

- FASC. 2. *Contribution à l'étude des Calcites belges* (50 p., 24 fig.), par H. BUTTGENBACH.
- FASC. 3. *Recherches sur les variations numériques des chromosomes dans la série végétale* (108 p., 4 pl.), par ÉMILE MARCHAL.
- FASC. 4. *Note sur la Spermiogenèse et la double Spermatogenèse des Lépidoptères* (28 p., 2 pl.), par L. VERLAINE.
- FASC. 5. *Contribution à l'étude des minéraux du Vésuve et du Monte-Somma* (182 p., 35 fig.), par G. CESÀRO.
- FASC. 6. *Esquisse d'une monographie des couches quaternaires visibles dans l'exploitation de la Société des Carrières du Hainaut, à Soignies* (78 p., 60 fig.), par A. RUTOT.
- FASC. 7. *Étude sur la reviviscence des végétaux* (90 p., 2 fig., 6 pl.), par JEANNE TERBY.
- FASC. 8. *Congruences de cubiques gauches* (200 p.), par MODESTE STUYVAERT.

Tome V.

- Les variations et leur hérédité chez les Mollusques* (826 p., 287 fig.), par PAUL PELSENEER.

Tome VI.

- FASC. 1. *Contribution expérimentale à l'étude des foudres électriques*, par O. DONY-HÉNAULT (37 p., 14 fig.).
- FASC. 2. *Sur la mesure de mobilité des ions par la méthode du condensateur plan*, par S. PIENKOWSKI (48 p., 14 fig.).
- FASC. 3. *Notes sur le genre « Chloraea » Lindley*, par L. HAUMAN (31 p., 5 fig., 1 carte).

Liste des travaux publiés par l'Académie.

FASC. 4. *Recherches anatomiques et physiologiques sur les racines respiratoires*, par MARIA ERNOULD (52 p., 24 fig.).

FASC. 5. *Description des éléments des sulfures, chlorures, etc. du sol belge*, par H. BUTTGEBACH (70 p., 39 fig.).

COLLECTION IN-4°.

Tome IV.

FASC. 5. *Observations au sujet du tracé de la carte géologique de la région sud-ouest du massif de Stavelot* (15 p., 8 fig.), par L. DE DORLODOT.

FASC. 6. *La tectonique du Brabant et des régions voisines* (95 p., 22 fig., 1 carte), par FOURMARIER.

Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques.

COLLECTION IN-8°, 2^e SÉRIE.

Tome XI.

FASC. 1. *Recherches sur le Traité d'Isis et d'Osiris de Plutarque* (131 p.), par LÉON PARMENTIER.

FASC. 2. *Bio-Bibliographie de Gemma Frisius, fondateur de l'École belge de Géographie, de son fils Corneille et de ses neveux les Arsenius* (418 p., 3 fig., 8 pl.), par FERN. VAN ORTROY.

FASC. 3. *Les Fraternités monastiques et leur rôle juridique* (28 p.), par dom URSMER BERLIÈRE, O. S. B.

FASC. 4. *La Lorraine belge* (218 p., 3 fig., 5 pl.), par LOUIS VERHULST.

Tome XII.

Nikolaus Lenaus Lyrik, ihre Geschichte, Chronologie und Textkritik (xvi-815 p.), par H. BISCHOFF.

Tome XIII.

- FASC. 1. *La vie et les voyages d'un ouvrier foulon du pays de Verviers au XVIII^e siècle*, d'après un manuscrit inédit (59 p.), par H. CARTON DE WIART.
- FASC. 2. *Le Condroz. La population agricole au XIX^e siècle* (209 p., 1 carte), par ROBERT ULENS.
- FASC. 3. *Het Hageland*, par ÉMILE VLIEBERGH (486 p., 1 carte).
- FASC. 4. *La Poésie de la Nuit et des Tombeaux en Europe au XVIII^e siècle* (177 p.), par P. VAN TIEGHEM.

Tome XV.

- FASC. 1. *Les sources du livre « De l'Allemagne », de M^{me} de Staël* (313 p.), par HENRI GLÆSENER.

COLLECTION IN-4°, 2^e SÉRIE

Tome VII.

- FASC. 2. *Notes et documents sur l'Histoire du Protestantisme dans le duché de Luxembourg au XVIII^e siècle* (111 p.), par EUGÈNE HUBERT.
- FASC. 3. *Les préliminaires de la Révolution brabançonne. Un complot politique à Bruxelles (octobre 1789)* (70 p.), par EUGÈNE HUBERT.

Tome VIII.

- Étude historique et critique sur la Dette publique en Belgique* (453 pages, 18 tableaux), par EDM. NICOLAÏ.
-

Classe des Beaux-Arts.

COLLECTION IN-4°.

Tome I.

- FASC. 1. *Un essai de reconstitution plastique des races humaines primitives* (172 p., 241 fig., 32 pl.), par A. RUTOT.

FASC. 2. *Les origines de la parure aux temps paléolithiques* (170 p., 160 fig.), par G. VAN WETTER.

COLLECTION IN-8°.

Tome I.

FASC. 1. *Pourrait-on retrouver les ruines de la capitale des Atlantes?* (37 p., 3 fig.), par A. RUTOT.

FASC. 2. *Quatorze lettres inédites du compositeur Philippe de Monte* (30 p., 1 fig.), par PAUL BERGMANS.

FASC. 3. *Histoire de la création et du développement du Drame Musical particulièrement en Italie, depuis l'« Euridice » de Peri jusqu'à l'« Orfeo » de Gluck* (391 p., 11 fig.), par LUDOVIC BLAREAU.

TRAVAUX SOUS PRESSE.

Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques.

Tome XIII.

FASC. 5. *Deux « Typica Byzantins » de l'époque des Paléologues*, par le P. H. DELEHAYE.

COLLECTION IN-8°.

Tome XIV.

Le régime juridique et économique du commerce de l'argent au moyen âge, par GEORGES BIGWOOD.

Tome XV.

FASC. 2. *Grammatik der Areler Mundart*, par ALFRED BERTRANG.

COLLECTION IN-4°.

Tome VII.

FASC. 4. *Correspondance de Maximilien de Chestret, agent diplomatique du Prince-Évêque de Liège, à Paris et à La Haye (1785 1794)*, par EUGÈNE HUBERT.

TRAVAUX A IMPRIMER.

Classe des Sciences.

Étude microchimique du Bulbe d'ail; par MARIE BRAECKE.

Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques.

Histoire du Paganisme dans l'Empire d'Orient depuis le règne de Théodose le Grand jusqu'à l'invasion arabe, par A. KUGENER. (Prix Gantrelle.)

Zuster Hadewijk, par le R. P. VAN MIERLO, JR., S. J. (Mémoire couronné.)

Chronologie des Archontes athéniens, par PAUL GRAINDOR. (Prix Gantrelle.)

Les relations commerciales de la Belgique et de l'Espagne, par JOSEPH LEFÈVRE. (Mémoire couronné.)

Un capitaliste du XIV^e siècle, par J. CUVELIER.

Séance du mercredi 4 mai 1921.

M. G. HULIN DE Loo, directeur de la Classe.

Sont présents : MM. G. De Groot, J. Winders, Émile Mathieu, Léon Frédéric, J. De Vriendt, Lucien Solvay, Jules Brunfaut, Émile Claus, Sylvain Dupuis, Fernand Khnopff, Léon Du Bois, Paul Bergmans, Ernest Verlant, K. Mestdagh, *membres*; Alfred Verhaeren, *correspondant*, et le Secrétaire perpétuel.

Absences motivées : M. J. Jongen, membre; E. Wambach et R. van Bastelaer, correspondants.

M. le Directeur félicite M. J. Winders, promu Commandeur de l'Ordre de Léopold; MM. F. Courtens et Ch. Hermans, promus Grands-Officiers de l'Ordre de la Couronne.

La Classe exprime ses félicitations à son Directeur, M. Hulin de Loo, promu Commandeur de l'Ordre de la Couronne; MM. Brunfaut et Khnopff, élus correspondants de l'Académie des Beaux-Arts de Paris; M. Vinçotte, créé baron.

CORRESPONDANCE.

L'Académie royale des Beaux-Arts de Stockholm fait connaître qu'elle reste dans l'expectative en ce qui concerne son adhésion à l'Union académique internationale des Beaux-Arts en projet.

M. le Ministre des Sciences et des Arts prie la Classe de désigner trois de ses membres qui la représenteront dans le jury du prochain concours de composition musicale.

COMITÉ SECRET.

Il est donné communication des candidatures présentées aux places vacantes.

La Classe décide, à l'exemple de la Classe des lettres, de communiquer à la presse un compte rendu de chaque séance, avec un bref résumé — en une dizaine de lignes — de chaque lecture. Ce résumé sera fait par l'auteur lui-même et remis au cours de la séance, en même temps que le manuscrit de la lecture.

RAPPORTS.

MM. Rombaux et Lagae sont désignés pour examiner le rapport adressé par M. A. Dupon, lauréat du Grand Concours de sculpture de 1912.

Rapport de MM. Bergmans et Solvay sur un travail de M. G. Van Doorslaer, intitulé « Philippe de Monte ». Conformément aux conclusions des rapporteurs, la Classe en décide l'impression dans les Mémoires in-8°.

Rapport de M. Paul Bergmans, premier commissaire.

J'ai lu avec attention et, je le dirai immédiatement, avec un vif intérêt le mémoire volumineux consacré au compositeur Philippe de Monte par M. le docteur Van Doorslaer. Depuis longtemps, M. Van Doorslaer consacre les loisirs que lui laissent ses occupations professionnelles à l'exploration de l'histoire artistique de Malines, sa ville natale, et, en particulier, de son histoire musicale. Il a déjà publié toute une série de travaux qui ont été favorablement accueillis par les spécialistes. Son attention se porta aussi, comme il est naturel, sur le plus

grand musicien malinois, Philippe de Monte, le contemporain et l'émule de Roland de Lassus. Mais la carrière du maître se passa principalement à l'étranger, et les archives locales ne contenaient pas de renseignements sur lui, malgré l'étude minutieuse que fit M. Van Doorslaer. Il fallut la guerre pour mettre le chercheur à même de poursuivre ses investigations et de recueillir une ample moisson de documents. Les événements l'obligèrent, en effet, de prendre la route de l'exil et de se fixer à Londres. C'est là qu'il put profiter des immenses richesses bibliographiques du British Museum, dépouiller les catalogues de toutes les grandes bibliothèques spéciales et étudier un grand nombre d'œuvres de Monte. Rentré en Belgique, il poursuivit inlassablement ses recherches, et il nous en offre aujourd'hui le fruit.

M. Van Doorslaer dégage d'abord la personnalité de Philippe de Monte d'après les témoignages de ses contemporains, d'après ce qui nous est resté de sa correspondance et d'après ses portraits, notamment une belle médaille de Conrad Bloc en 1584 et une bonne gravure de Raphaël de Sadeler, dix ans plus tard. Puis il retrace toute sa biographie depuis sa naissance en 1521 à Malines, et non à Mons, comme d'aucuns l'ont prétendu par erreur, jusqu'à sa mort en 1603, à Prague.

D'intéressants détails nouveaux nous sont donnés sur son séjour en Italie pendant sa jeunesse, notamment à Naples, où il fut précepteur musical de la famille Pinelli, puis à Rome. Au bout d'une quinzaine d'années il revint dans sa patrie, et on le trouve à Anvers en 1554. C'est là que Philippe II l'enrôle dans la chapelle royale qu'il emmena en Angleterre lors de son mariage avec Marie Tudor. Après un court séjour à Londres, de Monte revint sur le continent et quitta le service royal; il refusa l'offre qu'on lui fit de diriger la chapelle ducal de Bavière et retourna en Italie, où il mena une existence indépendante et vagabonde, déployant une grande activité comme virtuose (il avait une voix de basse superbe), comme professeur

et comme compositeur. On le trouve à Florence, à Naples, à Venise, à Rome. C'est dans la ville éternelle que vint le trouver, en 1567, le messager de l'empereur Maximilien II, chargé de lui offrir la direction de sa chapelle musicale, vacante par la mort d'un autre Belge, Jacques Vaet. Après quelques pourparlers, notre musicien prit possession de son poste le 1^{er} mai 1568. Il l'occupa pendant trente-cinq ans sous Maximilien II et sous son successeur Rodolphe II, tantôt à Vienne, tantôt à Prague, et M. Van Doorslaer nous fournit sur l'histoire de la chapelle pendant cette longue période quantité d'indications précieuses qui ne jettent pas seulement un jour nouveau sur cette phase de la biographie de Philippe de Monte, mais nous éclairent aussi sur le fonctionnement d'un des principaux organismes musicaux de la Renaissance.

La deuxième partie du Mémoire est consacrée aux œuvres de Philippe de Monte, qui atteignent le nombre de trente-huit messes, trois cent dix-huit morceaux de musique religieuse et onze cent nonante et une compositions profanes, soit plus de quinze cents numéros. M. Van Doorslaer en donne une appréciation basée en partie sur les œuvres qu'il a pu étudier lui-même, en partie sur des témoignages de hautes autorités musicologiques. Puis il en dresse la bibliographie complète avec le soin le plus minutieux. Enfin, des annexes contiennent les éléments essentiels de la documentation.

Vous pouvez vous rendre compte, par cette brève analyse, de l'importance du travail de M. Van Doorslaer. Il suffit de le comparer avec les notices précédemment consacrées au musicien malinois, pour apprécier l'importance et la valeur de sa documentation, à la fois neuve pour la plus grande partie, riche et sûre. M. Van Doorslaer a su la mettre en œuvre avec méthode, et son Mémoire se présente à nous comme un travail bien ordonné et clairement présenté.

J'estime qu'il est tout à fait digne d'être accueilli dans nos publications, et je vous propose d'en voter l'insertion dans les *Mémoires* in-8° de la Classe des beaux-arts.

L'auteur demande de pouvoir ajouter à son travail quatre planches : la reproduction du portrait gravé par De Sadeler, celle de la médaille de Bloc, le fac-similé d'une série de signatures et la reproduction d'une lettre autographe. J'estime que la médaille est de trop petite dimension pour occuper une planche spéciale ; on pourrait la donner comme figure dans le texte. Les signatures peuvent être clichées au trait et être également intercalées dans le corps de l'ouvrage ; leur reproduction permet de renoncer à celle de la lettre. L'illustration hors texte se réduirait ainsi à une seule planche : le portrait de Philippe de Monte, qu'il importe évidemment de donner en tête du Mémoire.

Il serait désirable, si vous vous ralliez à mes propositions, que l'impression pût être entreprise immédiatement. En publiant le Mémoire en cette année 1921, nous commémorerions dignement le 400^e anniversaire de la naissance d'une de nos gloires musicales.

PAUL BERGMANS.

Rapport de M. Lucien Solvay, second commissaire.

Il serait inopportun d'ajouter quelque chose au rapport de M. Bergmans sur le très important travail de M. Van Doorslaer, qui s'y trouve résumé et apprécié avec d'autant plus de compétence que M. Bergmans a fait lui-même du compositeur Philippe de Monte une étude spéciale. Je me rallie entièrement à ses conclusions.

LUCIEN SOLVAY.

— Adopté.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Errera (Isabella). Répertoire des peintures datées. Bruxelles, 1920 ; in-4° (451 p.).

Hymans (Henri). L'art au XVII^e et au XIX^e siècle dans les Pays-Bas. Notes sur les primitifs. Volume IV. Bruxelles, 1921 ; in-8° (450 p., planches).

Maeterlinck (Louis). Autour du retable de « L'Agneau mystique ». Paris, 1921 ; extr. (pp. 108-118, grav.).

Séance du jeudi 2 juin 1921

M. G. HULIN DE LOO, directeur de la Classe.

Sont présents : MM. Victor Rousseau, *vice-directeur* ; G. De Groot, J. Winders, Ém. Mathieu, Léon Frédéric, J. De Vriendt, Lucien Solvay, Émile Claus, S. Dupuis, F. Khnopff, Léon Du Bois, A. Baertsoen, Victor Horta, Paul Bergmans, K. Mestdagh, O. Van Rysselberghe, *membres*, et le Secrétaire perpétuel.

Absences motivées : MM. Jules Brunfaut, membre, et Aug. De Boeck, correspondant.

CORRESPONDANCE.

L'Académie royale écossaise exprime ses regrets de ne pouvoir participer à l'Union académique internationale projetée.

HOMMAGES D'OUVRAGES.

Les caractères de civilité de Robert Granjon et les Imprimeurs flamands, par M. Sabbe et M. Audin.

Denys Puesch et son œuvre, par Henry Jaudon.

François Duquesnoy (1594-1643), sa Vie et ses Œuvres, par Ém. Dony, avec une note bibliographique par M. P. Bergmans.

— Remerciements.

COMITÉ SECRET.

La Classe prend connaissance des titres des candidats aux places vacantes et arrête définitivement la liste de ceux-ci. Elle décide que désormais, dès la séance de présentation, les parrains indiqueront à la Classe un certain nombre d'œuvres de chaque candidat.

PRÉROGATIVES DE L'ACADÉMIE.

Il est donné communication à la Classe du projet de réponse à donner à la lettre de M. le Premier Ministre, relative à cet objet.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

ÉM. DONY. — *François Duquesnoy (1594-1643), sa Vie et ses Œuvres*. Rome, Institut historique belge, 1920; in-8°, 41 (+ 3) pages.

M. Émile Dony, préfet de l'Athénée royal de Tournai, est un historien favorablement connu par divers travaux d'érudition. Il s'intéresse aussi à l'histoire de l'art et a notamment publié une traduction française de la monographie consacrée par R. Hedicke à Jacques Du Brœucq, le grand sculpteur montois. Ayant fait un séjour de deux mois à l'Institut historique belge de Rome, en avril-mai 1914, il se consacra spécialement pendant ce temps à élucider la biographie d'un autre maître de notre école de sculpture, François Duquesnoy. Le résultat de ses investigations vient de paraître dans le deuxième volume du recueil publié par l'Institut sous le titre de *Rome et Belgique*, et l'auteur m'a chargé de présenter à la Classe un tirage à part de sa notice.

Je le fais volontiers, car l'étude de M. Dony est établie avec un soin minutieux. Quoique les difficultés du moment n'aient pas permis qu'elle fût accompagnée des illustrations nécessaires, elle constitue une contribution très utile à l'étude de la vie et des œuvres d'un grand artiste belge ainsi que de celles de son père, Jérôme, et de son frère, également appelé Jérôme.

Elle énumère d'abord, d'une façon critique et à peu près complète, les travaux dont Duquesnoy a été l'objet. A côté du *Mémoire sur les Sculpteurs et Architectes des Pays-Bas*, de Ph. Baert, publié par le baron de Reiffenberg dans le *Compte rendu de la Commission royale d'histoire*, en 1848-1849, il aurait fallu citer aussi l'*Éloge historique de François Duquesnoy*, du même Baert (Bruxelles, Bibl. roy., ms. v. H. 844), publié également par le baron de Reiffenberg, mais dans une collection peu consultée, l'*Annuaire de la Bibliothèque royale* de 1848. Dans cette partie bibliographique, M. Dony aurait dû ne pas se borner à mentionner en passant le *Lexikon* de Thieme-Becker, car les articles consacrés aux trois Duquesnoy, dans le dixième volume (1914) de ce répertoire, par M. Georg Sobotka, sont très importants et constituent la première notice critique sur ces artistes. Il est assez surprenant aussi que M. Dony ne cite pas, dans sa note 1 de la page 38, le volume de M. Henri Rousseau sur *La Sculpture aux XVII^e et XVIII^e siècles* (Bruxelles, 1911).

M. Dony trace ensuite de la carrière de Duquesnoy un tableau clair et exact, où il apporte des renseignements nouveaux sur certains points de cette carrière et sur l'élaboration de plusieurs ouvrages du sculpteur. Particulièrement intéressants sont les documents relatifs à la commande et au paiement de la *Sainte Suzanne* de la petite église de Santa Maria di Loreto, qui était jadis celle de la puissante sodalité des boulangers romains. Grâce aux textes d'archives découverts et publiés par M. Dony, aucune hésitation ne peut plus subsister quant à la date de cette statue : Vraisemblablement commandée en 1628 par la sodalité des boulangers à l'occasion de grands travaux de décoration

de leur église, elle fut placée à Santa Maria di Loreto le 2 avril 1633.

Ce qui peut paraître discutable dans l'opuscule, ce sont certaines appréciations artistiques.

Je ne puis examiner si, comme M. Dony le prétend (p. 29), la *Sainte Suzanne* ne s'inspire pas de l'*Uranie* du Capitole, et si le rapprochement, classique depuis Bellori, ne continue pas à s'imposer. Mais à propos du *Saint André* de la Basilique de Saint-Pierre, M. Dony écrit (p. 33) : « Le *Saint André* de François Duquesnoy est émouvant, sans emphase, malgré le motif imposé. » Or, en regardant la photographie de la statue, on ne peut cependant ne pas être frappé par son caractère plus dramatique, plus théâtral même, que pathétique : ce visage suppliant levé vers le ciel, ce torse fortement bombé, l'ensemble de l'attitude qui constitue une véritable « pose », tout trahit la recherche de l'effet et, par conséquent, une certaine emphase, sans que Duquesnoy tombe évidemment dans les excès de quelques disciples du Bernin.

Dans un des derniers fascicules de son *Histoire de l'Art*, après avoir parlé du *Longin* du Bernin, qui fait partie du groupe décoratif auquel appartient le *Saint André* de François Duquesnoy, M. André Michel écrit ce qui suit (t. VI, p. 137) : « Le *Saint André* de Duquesnoy soutient sans faiblir la comparaison avec son redoutable voisin ; comme lui, il se démène et semble prêt à essayer sur les quadruples bras de sa croix des exercices de rétablissement. »

Je dois aussi émettre des réserves au sujet de ce que M. Dony dit du célèbre monument funéraire de l'évêque Triest dans la cathédrale Saint-Bavon à Gand. Remarquons tout d'abord qu'il aurait fallu indiquer certaines sources récentes à propos de ce monument : la notice de L. Van Biesbroeck dans l'*Inventaire archéologique de Gand* (fiches 214-215, 1901) et la reproduction dans l'album du chanoine G. Van den Gheyn : *La Cathédrale Saint-Bavon à Gand* (Gand, s. d. [1902]). Les données

du chevalier Marchal, dont M. Dony regrette de n'avoir pu contrôler la véracité, sont empruntées à la lettre écrite le 27 juin 1766 par H. Eydama à P.-J. Mariette et publiée dans l'*Abécédario* de celui-ci, tome II (t. IV des *Archives de l'Art français*, Paris, 1853-1854, pp. 139-142). Dans sa biographie de Duquesnoy (*Annales de la Société royale des Beaux-Arts et de Littérature de Gand*, t. XIII, 1873-1877), E. De Busscher ne donne qu'une copie tronquée de ce précieux document.

Voici comment s'exprime M. Dony (pp. 35-36) :

« Aucun historien d'art n'accorde à Fr. Duquesnoy la part équitable qui lui revient dans le *Mausolée d'Antoine Triest*. Le plus souvent on en fait honneur à Jérôme seul. Il suffit de faire la description sommaire de cet ouvrage pour être fixé sur l'erreur qui a persisté jusqu'à nous : l'évêque, en habits de parade, est à demi couché sur un sarcophage, dirigeant ses regards vers le Christ, qui lui montre la croix ; en face du Sauveur, la Vierge ; « deux génies tenant une clepsydre et un » flambeau renversé ; deux petits anges en bas-relief, sur la » face de devant, entourent l'épithaphe, gravée dans un cartel ; » les génies couronnant le monument soutiennent les armoiries » du défunt ». Le plan, dans les détails comme dans l'ensemble, apparaît comme une réplique des mausolées *Vrijburg* et *Van den Eynde* ; les *putti* sont la copie servile des *fanciulli* de ces deux œuvres de Fr. Duquesnoy ; la *Vierge* est une *Sainte Suzanne* qui n'a fait que perdre à la répétition ; le *Christ* est une copie de *Jésus avec la Croix* de Michel-Ange. Dût la renommée artistique de Jérôme le fils en souffrir aux yeux de ses admirateurs, nous ne pouvions pas laisser de dire à cette place ce qu'il faut penser de la genèse du mausolée de l'évêque Triest. *Cuique sum !* »

Comment M. Dony peut-il dire que le plan du monument Triest, « dans l'ensemble », est une « réplique » des monuments *Vrijburg* et *Van den Eynde* à Rome ? Ceux-ci se composent exclusivement d'enfants ou d'anges soulevant ou tenant

une draperie. A Saint-Bavon, il s'agit au contraire d'une vaste composition, dont les éléments principaux sont trois grandes figures, deux debout (la *Vierge* et le *Christ*) et une couchée (le *Prélat*) ; les anges du couronnement et du soubassement ne sont que des détails.

Mais il y a plus : J'ai eu l'occasion de comparer à Saint-Bavon même la photographie du monument Vrijburg avec les anges du monument Triest ; j'y vois une parenté évidente, non une copie servile. De même, il me paraît exagéré de dire que la *Vierge* « est une *Sainte Suzanne* qui n'a fait que perdre à la répétition » ; il n'y pas « répétition », mais seulement imitation. Quant au *Christ*, ce n'est pas une simple copie du *Jésus avec la Croix* de Michel-Ange, à Santa Maria sopra Minerva, mais ce qu'on peut appeler une « copie libre », avec d'importantes modifications, dans la tête et le bras gauche entre autres.

Les archives de la cathédrale Saint-Bavon ne contiennent malheureusement pas, à ce que m'assure le chanoine G. Van den Gheyn, de documents relatifs à la commande de l'ouvrage à François Duquesnoy en 1642 et à l'exécution éventuelle de certaines parties par celui-ci avant sa mort, survenue le 12 juillet 1643, mort qui fit confier alors la commande à Jérôme Duquesnoy ; celui-ci l'acheva seulement en 1654, dans les circonstances lamentables que l'on sait.

François n'a guère eu le temps de s'occuper d'une commande qu'il a reçue au moment où son ami Nicolas Poussin l'avait fait appeler à Paris par Louis XIII, et où il tomba gravement malade, si gravement que lorsqu'il put enfin se mettre en route en juin 1643, il atteignit péniblement Livourne, où il mourut.

Nous avons, il est vrai, les curieux détails donnés dans la lettre d'Eydama à Mariette :

« M. Triest avoit envoyé son portrait à cet artiste célèbre, en 1642, en le priant d'exécuter ce monument, dont il vouloit décorer sa cathédrale, ainsi qu'il avoit déjà fait par la *Conversion de Saint-Bavon*, que Rubens avoit peinte à sa sollicitation et à

ses frais. La satisfaction d'obliger un compatriote et la générosité avec laquelle Triest récompensait les talents déterminèrent bientôt le Quesnoy à entreprendre cet ouvrage. Mais la proposition de passer en France, que M. de Chantelou lui fit de la part de M. Desnoyers, et la lettre qu'il reçut enfin de M. Desnoyers même, qui lui annonçait la pension que le Roi lui accordait et les prérogatives honorables dont il vouloit qu'il jouît dans son royaume, déterminèrent cet excellent homme à suivre la fortune qui lui tendoit les bras pour la première fois. Le portrait de M. Triest et le plan de son tombeau furent donc renvoyés en Flandres. Mais ils étoient accompagnés de deux petits enfants destinés à orner ce tombeau, s'il venoit à être exécuté par un autre sculpteur. Triest eut beaucoup moins de chagrin de recevoir ce plan qu'il ne ressentit de joie en apprenant l'heureuse destinée d'un homme que sa vertu et ses talents n'avoient pu garantir ni de l'oppression de ses concurrents, ni de la situation la plus triste, ni de l'injustice de ceux qui, par état, doivent protéger le mérite et encourager les arts. Il écrivit mille félicitations au Quesnoy et accompagna sa lettre de cent pistoles d'Espagne, pour les deux enfants qu'il avoit reçus.

» Après la mort de François Quesnoy, Jérôme, qui étoit pour lors en Italie, retourna à Bruxelles, et Triest lui proposa d'exécuter son tombeau, ce qu'il accepta. Mais comme il étoit aussi débauché que son illustre frère étoit sobre et vertueux, et que d'ailleurs il étoit accablé par une infinité d'ouvrages moins considérables que le tombeau de l'évêque, et qui, par conséquent, lui apportoit plus tôt de l'argent, l'exécution de ce tombeau traîna en longueur et ne fut fini qu'en 1654. »

Je suis assez porté à admettre que le récit si détaillé d'Eydama est exact dans le fond, donc que François ne s'étoit pas occupé spécialement de l'ouvrage et qu'il avait même renoncé à la commande, en renvoyant à l'évêque son portrait. Par égard toutefois pour le grand mécène qu'étoit ce prélat, il avait joint à sa lettre deux *putti*, qui sont *peut-être* les deux petits anges flanquant le soubassement.

Je crois aussi que Jérôme, élève à Rome de son frère, et qui s'était approprié tout son avoir avant de rentrer en Belgique en 1644, ne s'est fait aucun scrupule de puiser largement dans les œuvres de François pour réaliser le monument.

Comment cependant lui contester la paternité de la statue de Triest?

Dans l'*Inventaire archéologique de Gand*, L. Van Biesbroeck l'a fait en se basant sur un argument exclusivement esthétique : « sa largeur d'exécution et la vérité énergique des traits sont d'un grand maître », argument qui n'est pas exempt d'une certaine pétition de principes, puisqu'il repose sur l'affirmation gratuite que Jérôme Duquesnoy n'est pas un « grand » maître comme son frère François.

Mais cette « vérité énergique », comment l'expliquer autrement que par une étude attentive du modèle, qui, ne l'oublions pas, vivait encore quand le monument fut achevé? M. Paul Vitry remarque fort justement, dans son étude sur la *Sculpture dans les Pays-Bas au XVII^e siècle* (ANDRÉ MICHEL, *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 278), que la statue de Triest est un « admirable portrait sur nature qui rappelle la manière des meilleurs artistes du XVI^e siècle, et même le réalisme minutieux et expressif des gothiques du XV^e ».

Dans la lettre d'Eydama à Mariette, on lit encore, à propos du procès et de la condamnation à mort de Jérôme Duquesnoy : « Comme Jérôme Quesnoy attendoit que le tombeau fût assemblé pour donner les derniers traits de ressemblance à la tête de l'évêque, cette tête est demeurée sans avoir reçu ce qu'on appelle le dernier fini ; les environs du nez, des yeux sont durs et raboteux. Il est étonnant que quelque sculpteur n'y ait point mis la dernière main du vivant de M. Triest. »

En somme l'histoire du tombeau de l'évêque Triest reste à faire. M. Dony est bien préparé à l'entreprendre, et s'il arrive à en pénétrer le mystère, il aura rendu un nouveau service à l'histoire de la sculpture belge.

PAUL BERGMANS.

Séance du jeudi 7 juillet 1921.

M. G. HULIN DE LOO, directeur.

Sont présents : MM. V. Rousseau, *vice-directeur* ; G. De Groot, J. Winders, Ch. Hermans, Émile Mathieu, Léon Frédéric, Lucien Solvay, Jules Brunfaut, Égide Rombaux, Émile Claus, Sylvain Dupuis, Fernand Khnopff, A. Baertsoen, Victor Horta, Paul Bergmans, Adolphe Max, Ernest Verlant, K. Mestdaghe, O. Van Rysselberghe, *membres* ; Aug. De Boeck, *correspondant*, et le Secrétaire perpétuel.

Absences motivées : MM. Le Nain et J. Jongen, *membres* ; E. Wambach et Verhaeren, *correspondants*.

M. le Directeur exprime les regrets de la Classe à l'annonce du décès de Martin Nyrop, associé de la Section d'Architecture.

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre des Sciences et des Arts fait parvenir une copie du procès-verbal du jugement du Grand Concours d'Architecture de 1921. Le résultat de ce concours sera proclamé lors de la séance publique de la Classe.

M. le Ministre des Sciences et des Arts demande l'avis de l'Académie sur une proposition de la légation d'Allemagne, offrant la reprise des relations d'échange de publications qui existait avant la guerre. — La Classe décide de porter la question à l'ordre du jour du mois d'août.

RAPPORTS.

Les membres de la Commission-des Bustes qui ont examiné le buste de Thonissen, par M. Braecke, ont émis un avis favorable. — La Classe confirme.

COMITÉ SECRET. — ÉLECTIONS.

Sont élus, dans la Section de Peinture, membre titulaire : M. Delvin; associé : M. H. Martin. Dans la Section d'Architecture, correspondant : M. P. Jaspar; associé : M. Victor Laloux. Dans la Section des Sciences et des Lettres dans leurs rapports avec les Beaux-Arts, associé : J. Fuller-Maitland.

MOTION.

M. Brunfaut signale l'opportunité de reviser le règlement des Grands Concours dits « de Rome », conformément aux propositions de l'Académie (séance du 7 octobre 1920). Il propose qu'un rappel soit adressé au Gouvernement, afin que les Concours de 1922 puissent avoir lieu sous le régime d'un règlement nouveau. — La Classe adopte cette proposition.

Séance du vendredi 5 août 1921.

M. G. HULIN DE LOO, directeur.

Sont présents : MM. G. De Groot, Lucien Solvay, F. Khnopff, Paul Bergmans, Adolphe Max, Ernest Verlant, J. Delvin, *membres* ; Aug. De Boeck, R. van Bastelaer, Paul Jaspar, *correspondants*, et le Secrétaire perpétuel.

Absences motivées : MM. Frédéric, V. Rousseau, J. Brunfaut, E. Mathieu, Émile Claus, *membres* ; Wambach et Jongen, *correspondants*.

M. le Directeur souhaite la bienvenue à MM. Delvin et Jaspar, respectivement élus membre titulaire et correspondant ; il félicite M. Horta, nommé membre de la Commission des Monuments et des Sites et M. De Vriendt, nommé Commandeur de l'Ordre de Saint-Sava de Servie.

CORRESPONDANCE.

MM. Delvin, Jaspar, H. Martin, Laloux et Fuller-Maitland remercient l'Académie de les avoir élus respectivement membre titulaire, correspondant et associés.

M. Edw. Holland Blasfield signale que l'« Academy of design » (New-York) serait plus qualifiée que l'« American Academy of Arts and Letters » pour faire partie d'une Union académique internationale des Beaux-Arts.

M. le Ministre des Sciences et des Arts fait parvenir une copie de l'arrêté royal nommant le jury du Grand Concours de composition musicale de 1921.

HOMMAGE D'OUVRAGE.

Adresse A Maître Victor Horta, architecte, par le Cercle d'Art « les Figuristes ».

Demande d'échange de publications avec les Institutions allemandes. La Classe se déclare défavorable à la reprise actuelle des relations d'échange et vote l'ordre du jour suivant :

« La Classe est d'avis qu'il y aura lieu de reprendre l'échange des publications sur le même pied qu'avant la guerre, lorsque la paix conclue sera réellement exécutée. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Dony (Em.). François Duquesnoy (1494-1643). Sa vie et ses œuvres. Rome, 1920 ; extr. in-8°, pp. 1-34.

Ferraris (Adolfo). La classificazione dei colori e delle tinte. Alexandrie, 1921 ; in-8°, 119 p.

Jaudon (Henry). Denys Puech et son œuvre. Rodez, 1908 ; in-4°, 262 p., grav., portrait.

Séance du jeudi 13 octobre 1921.

M. G. HULIN DE LOO, directeur.

Sont présents : MM. V. Rousseau, *vice-directeur* ; G. De Groot, J. Winders, Émile Mathieu, Léon Frédéric, Lucien Solvay, Jules Brunfaut, Émile Claus, Sylvain Dupuis, Fernand Khnopff, Léon Du Bois, A. Baertsoen, Paul Bergmans, Adolphe Max, Ernest Verlant, K. Mestdagh, J. Jongen, O. Van Rysselberghe, J. Delvin, *membres* ; R. van Bastelaer, Aug. De Boeck, *correspondants*, et le Secrétaire perpétuel.

Absences motivées : MM. J. De Vriendt, membre ; E. Wambach, correspondant.

M. le Directeur félicite MM. Brunfaut, élu membre honoraire de l'Académie de Brera, à Milan, et J. Winders, qui siège à l'Académie depuis vingt-cinq ans. (*Applaudissements.*)

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre des Sciences et des Arts adresse une copie de l'arrêté royal approuvant l'élection de M. J. Delvin en qualité de membre titulaire.

Le même Ministre écrit que dans le nouveau règlement des « Prix de Rome » il s'est inspiré des indications de l'Académie et qu'il n'entre pas dans ses intentions de se passer du concours que la Classe des beaux-arts pourrait lui apporter.

Le même Ministre fait parvenir le deuxième rapport de

M. Alf. Courtens, lauréat du concours Godecharle pour la sculpture, en 1914. — Renvoi à MM. Rousseau et Rombaux.

M. Mathieu adresse la biographie d'Ad. Samuel pour l'*Annuaire* de l'Académie. — Remerciements.

TRAVAUX A L'EXAMEN.

M. E. Coosemans présente les mémoires suivants :

1° *Qu'est-ce que l'Art?*

2° *Quelle est la part de collaboration qu'il convient d'attribuer à chacun des deux frères van Eyck, Hubert et Jean, dans le retable de l'« Agneau mystique » de l'église Saint-Bavon, à Gand?*

3° *Étude sur l'évolution du paysage peint pour lui-même, du XVII^e siècle à nos jours, en Italie, en France, en Hollande, en Angleterre et en Belgique, d'après les tableaux conservés dans les endroits publics à Bruxelles.*

4° *Étude sur l'évolution de la polychromie monumentale en Europe.*

La Classe désigne pour examiner respectivement ces quatre travaux : 1° M. van Bastelaer; 2° M. Hulin de Loo; 3° M. Claus; 4° M. Solvay.

M. Auda adresse un mémoire intitulé : *Saint Étienne, évêque de Liège, et son œuvre musical.* — Renvoi à MM. Bergmans et Dupuis

Séance du jeudi 3 novembre 1921.

M. G. HULIN DE LOO, directeur.

Sont présents : MM. G. De Groot, J. Winders, Émile Mathieu, Léon Frédéric, L. Solvay, Jules Brunfaut, A. Baertsoen, Paul Bergmans, Adolphe Max, Ernest Verlant, K. Mestdagh, O. Van Rysselberghe, J. Delvin, *membres*; R. van Bastelaer, *correspondant*, et le Secrétaire perpétuel.

Absences motivées : MM. Claus, Khnopff, V. Rousseau, *membres*; Van Zype, Wambach et De Boeck, *correspondants*.

HOMMAGE D'OUVRAGE.

The Renaissance of roman Architecture, Part I, Italy, par sir Thomas Graham Jackson.

— Remerciements.

COMITÉ SECRET.

La Classe prend connaissance des candidatures présentées par les Sections, ainsi que des œuvres principales des candidats.

RAPPORTS.

1° De M. L. Solvay, sur un travail de M. E. Coosemans, intitulé : *Sur l'évolution de la polychromie monumentale en*

Europe. — Conformément aux conclusions du rapporteur, la Classe en vote le renvoi à l'auteur.

2° De M. R. van Bastelaer, sur un travail de M. E. Coosemans, intitulé : *Qu'est-ce que l'Art?* — Conformément aux conclusions du rapporteur, le renvoi à l'auteur est décidé.

PROGRAMME DE CONCOURS POUR 1924.

La Classe arrête un certain nombre de questions et décide de terminer la rédaction du programme complet à la prochaine séance.

PORTRAITS POUR L'ANNUAIRE.

Après avoir pris connaissance d'une communication de la Commission spéciale des portraits, la Classe décide de refuser l'un des portraits qui lui sont soumis.

Après une discussion à laquelle ont pris part MM. Verlant, Baertsoen, Frédéric, Mathieu, Bergmans et le Directeur, la Classe vote et décide de soumettre à l'approbation des autres Classes la résolution suivante :

« Les portraits des membres décédés seront exécutés en héliogravure, d'après une œuvre d'art jugée satisfaisante, ou, à son défaut, d'après un bon portrait photographique. »

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE.

La Classe décide qu'elle aura lieu le jeudi 8 décembre, à 2 heures.

Séance du jeudi 1^{er} décembre 1921.

M. G. HULIN DE LOO, directeur.

Sont présents : G. De Groot, J. Winders, Ém. Mathieu, Léon Frédéric, Victor Rousseau, Lucien Solvay, Jules Brunfaut, Émile Claus, Sylvain Dupuis, Léon Du Bois, A. Baertsoen, Victor Horta, Paul Bergmans, Adolphe Max, E. Verlant, K. Mestdagh, O. Van Rysselberghe, *membres*; Alf. Verhaeren, *correspondant*, et le Secrétaire perpétuel.

Absences motivées : MM. Jongen, membre, et Jaspar, *correspondant*.

M. le Directeur, notifiant à la Classe le décès de M. F. Khnopff, membre titulaire de la Section de peinture, et rappelant la carrière artistique et académique du défunt, prononce le discours suivant :

La Classe vient de faire une perte irréparable en la personne d'un de nos confrères les plus éminents et les plus dévoués à l'Académie. Fernand Khnopff, vous vous en souviendrez tous, fut le principal organisateur de notre exposition rétrospective. A diverses reprises, il nous lut d'intéressantes communications et participa avec zèle et compétence à tous les travaux de l'Aca-

démie. Sa mort inattendue et prématurée laisse un grand vide dans notre compagnie.

Fernand Khnopff est, dans l'art belge, une figure bien personnelle. Il semble qu'il n'ait pas eu besoin de tâtonner pour trouver sa voie. Il s'est manifesté à une époque où pourtant le courant dominant allait vers le morceau d'exécution savoureuse, parfois brutale, en pleine atmosphère naturaliste et, particulièrement chez nous, fort peu chargée d'intellectualité.

L'art de Khnopff, au contraire, tout en nuances subtiles, est essentiellement d'ordre cérébral : toute sa vie il nous a peint des âmes closes en des visages énigmatiques, œuvres toujours de goût raffiné et de sensibilité psychique plutôt que sensorielle. Même le paysage prenait sous son pinceau je ne sais quoi d'intime et de spiritualisé : rappelez-vous ses vues d'Ardenne et ses canaux de Bruges. Les choses inanimées participaient au mystère rêveur ; à elles aussi il donnait des physionomies expressives.

Il apparaît dans la peinture belge comme Van Lerberghe et Maeterlinck dans une littérature où, avec Lemonnier et son groupe, s'épanouissait grassement le naturalisme de Zola.

Je pense qu'il faut y voir la même réaction, le même choc en retour. C'est ordinairement dans les milieux les plus matériels que des âmes sensibles, meurtries par l'ambiance, se réfugient en elles-mêmes et s'exaltent en s'y repliant.

Khnopff était d'ailleurs poète lui aussi et musicien, esprit infiniment délicat et cultivé, comme ces préraphaélites anglais auxquels il s'apparentait, et comme Gustave Moreau.

Issu d'une famille aristocratique, il était essentiellement gentilhomme dans son art comme dans ses manières et il avait su ordonner le décor de sa vie avec cette sûreté de goût qui est une habitude de race et qui permet de côtoyer l'étrangeté sans donner prise au soupçon de cabotinage. La maison qu'il s'était bâtie était elle-même une œuvre d'art expressive de son moi.

Mais s'il vivait enfermé en lui-même comme en une chasse de

marbre, il était pourtant loin d'être un misanthrope et consentait volontiers à ce que sa personnalité extérieure fût très répandue dans la société élégante, qui l'accueillait avec sympathie, et dans le monde du théâtre, qu'il fréquentait assidûment. Partout où il passait il se plaisait à semer des mots artistement ciselés, qui se colportaient ensuite.

Quand on écrira l'histoire de l'art belge de notre temps, il est sûr d'y garder une place, un peu à l'écart, mais distinguée. Sans lui, il manquerait quelque chose à notre physionomie nationale, qu'on est trop tenté de ne voir que sous des couleurs jordaenesques. A toute époque la Belgique a eu des hommes de contemplation intérieure : n'est-ce pas chez nous qu'est né Ruysbroeck ?

A côté du grand fleuve de vie débordante qui traverse notre histoire, il y eut toujours un petit filet de rêve qui murmure dans le recueillement.

Et il est bon que dans notre maison, comme dans celle du Seigneur, il y ait plusieurs habitations.

M. le Directeur félicite M. E. Rombaux, nommé professeur à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers, et M. F. Courtens, créé baron.

CORRESPONDANCE.

Par une lettre du Palais, S. M. le Roi fait exprimer ses regrets de ne pouvoir assister à la séance publique de la Classe.

M. A. Besnard, associé de l'Académie, adresse à la Classe l'expression de ses condoléances, à l'occasion de la mort de M. F. Khnopff.

M. le Ministre de l'Industrie et du Travail annonce qu'il assistera à la séance publique de la Classe ; MM. les Ministres

des Affaires étrangères et de la Défense nationale et M. le Ministre des Pays-Bas expriment leurs regrets de ne pouvoir s'y rendre.

M. P. Bergmans fait parvenir le texte de la biographie de feu Ad. Siret. — Remerciements.

COMITÉ SECRET.

La Classe examine les titres des candidats proposés pour les places vacantes. Elle inscrit des candidats nouveaux.

RAPPORTS.

Il est donné lecture des rapports de MM. Rombaux et Rousseau sur le deuxième compte rendu de M. A. Courtens, lauréat du Prix Godecharle en 1914. — Renvoi à M. le Ministre des Sciences et des Arts.

PROGRAMME DU CONCOURS ANNUEL POUR 1924.

I. — Histoire et Critique.

Conditions réglementaires relatives aux questions littéraires.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage; ils n'y inscriront qu'une devise, qu'ils reproduiront sur un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Il leur est défendu de faire usage d'un pseudonyme. Faute de satisfaire à ces formalités, le prix ne sera pas accordé.

Les ouvrages remis après le temps prescrit et ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, sont exclus du concours.

L'Académie demande la plus grande exactitude dans les citations : elle exige, à cet effet, que les concurrents indiquent les

éditions et les pages des ouvrages mentionnés dans les travaux présentés à son jugement.

Les planches inédites, seules, sont admises.

L'Académie se réserve le droit de publier les travaux couronnés.

Elle rappelle aux concurrents que les manuscrits des mémoires soumis à son jugement restent déposés dans ses archives comme étant devenus sa propriété. Toutefois, les auteurs peuvent en faire prendre copie à leurs frais, en s'adressant, à cet effet, au Secrétaire perpétuel.

Délai pour la remise des travaux, au Palais des Académies, rue Ducale, 1, à Bruxelles : **31 mai 1924.**

PREMIÈRE QUESTION.

Apporter une contribution originale à l'histoire d'une école de miniaturistes (par exemple l'école ganto-brugeoise). — Prix : 2,000 francs.

DEUXIÈME QUESTION.

Faire l'histoire de la sculpture belge au XVIII^e siècle. — Prix : 2,000 francs.

TROISIÈME QUESTION.

On demande une étude analytique des œuvres de Guillaume Dufay, l'auteur s'attachant spécialement à déterminer leur importance dans l'évolution de la musique au XV^e siècle. — Prix : 1,500 francs.

QUATRIÈME QUESTION.

Étudier l'évolution de l'architecture vers les formes nouvelles depuis 1860. — Prix : 1,500 francs.

II. — Art pratique.

Conditions relatives aux concours d'art pratique.

Les envois devront être faits, franc de port, à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie, au Palais des Académies, avant le **1^{er} octobre 1924.**

Les concurrents sont tenus de joindre à leur œuvre un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse; il est défendu de faire usage d'un pseudonyme. Le billet cacheté sera revêtu d'une devise ou d'une marque distinctive qui sera répétée sur le projet même. Faute de satisfaire à ces formalités, le prix ne sera pas accordé.

L'Académie n'accepte que des travaux complètement terminés.

Les auteurs des projets couronnés sont tenus d'en donner une reproduction photographique, pour être conservée dans les archives de l'Académie avec les autres pièces du concours.

Un délai de trois mois est accordé aux auteurs des projets pour en réclamer la restitution, à leurs frais. Passé ce délai, l'Académie ne se rend plus responsable de ces projets.

PREMIÈRE QUESTION.

On demande un panneau décoratif ayant comme élément principal la figure humaine. — Prix : 1,500 francs.

DEUXIÈME QUESTION.

On demande une gravure sur bois originale, comportant la figure humaine. — Prix : 1,000 francs.

PROGRAMMA VAN DEN JAARLIJKSCHEN WEDSTRIJD VOOR 1924.

I. — Geschiedenis en Critiek.

Reglementaire voorwaarden aangaande de letterkundige vragen.

De schrijvers zullen hun naam op hun werk niet zetten; zij zullen er slechts een motto op schrijven, dat zij op een gesloten briefje zullen herhalen, met hun naam en adres er in. Het is hun verboden een schuilnaam te gebruiken. Wordt aan deze formaliteiten niet voldaan, dan zal de prijs niet toegekend worden.

Werken, die na den bepaalden termijn ingeleverd werden of waarvan de schrijvers zich, op welke wijze ook, hebben doen kennen, zullen uit den prijskamp gesloten worden.

De Academie verlangt de grootste stiptheid in de aanhalingen; zij eischt daarom dat de mededingers de uitgaven en de bladzijden van de werken zouden opgeven die zij in hun verhandelingen aanhalen.

Alleen onuitgegeven platen zullen worden aangenomen.

De Academie behoudt zich het recht voor om de bekroonde werken uit te geven.

Zij herinnert aan de mededingers dat de handschriften der aan haar oordeel onderworpen verhandelingen, in haar archief als haar eigendom neergelegd blijven. De schrijvers mogen er, op hun kosten, een afschrift van nemen, zich daartoe tot den Bestendigen Secretaris wendende.

Termijn voor het inleveren der werken op het Paleis der Academiën, Hertogstraat, 1, Brussel : **31ⁿ mei 1924.**

EERSTE VRAAG.

Een oorspronkelijke bijdrage leveren tot de geschiedenis van een miniaturistenschool (bij voorbeeld : de Gentsch-Brugsche school). — Prijs : 2,000 frank.

TWEEDE. VRAAG.

De geschiedenis opmaken van de Belgische beeldhouwkunst in de XVIII^e eeuw. — Prijs : 2,000 frank.

DERDE VRAAG.

Men vraagt een ontledende studie van de werken van Guillaume Dufay, waarbij de steller vooral zal trachten hun belang te bepalen in de ontwikkeling van de muziek gedurende de XV^e eeuw. — Prijs : 1,500 frank.

VIERDE VRAAG.

De ontwikkeling bestudeeren van de bouwkunst tot nieuwe vormen sedert 1860. — Prijs : 1,500 frank.

II. — Toegepaste kunst.

Voorwaarden aangaande de prijskampen in toegepaste kunst.

De bezendingen moeten aan den heer Bestendigen Secretaris der Academie, in het Paleis der Academiën, vrachtvrij gericht worden vóór den **1ⁿ October 1924.**

De mededingers moeten bij hun werk een gesloten briefje voegen met hun naam en adres er in; het is verboden een schuilnaam te gebruiken. Het gesloten briefje zal een motto of herkenningsteeken dragen, dat op het ontwerp zelf zal herhaald worden. Wordt aan deze formaliteiten niet voldaan, dan zal de prijs niet toegekend worden.

De Academie neemt slechts geheel afgemaakte werken aan.

De makers der bekroonde ontwerpen moeten er een photographisch aftreksel van geven om in het archief der Academie met de andere stukken van den prijskamp bewaard te worden.

Er wordt aan de makers der ontwerpen drie maanden tijd gegund om ze terug te vragen. Nadien houdt zich de Academie voor die ontwerpen niet meer verantwoordelijk.

EERSTE VRAAG.

Men vraagt een versieringspaneel met als hoofdbestanddeel de menschelijke gedaante. — Prijs : 1,500 francs.

TWEEDE VRAAG.

Men vraagt een oorspronkelijke houtsnede waarin de voorstelling van de menschelijke gedaante. — Prijs : 1,000 frank.

TRAVAIL A L'EXAMEN.

M. G. Jorissenne soumet à l'examen de la Classe un travail manuscrit : *Jordaens technicien, ses disciples officiels et les initiés.* — Renvoi à M. Hulin de Loo.

Séance publique du jeudi 8 décembre 1921.

Prennent place au bureau :

MM. G. HULIN DE LOO, directeur de la Classe; Victor Rousseau, vice-directeur; M. le comte Henry Carton de Wiart, Premier Ministre, et le Secrétaire perpétuel.

Sont présents :

CLASSE DES SCIENCES. — MM. Léon Fredericq, Ch.-J. de la Vallée Poussin, A. Demoulin, P. Stroobant, *membres*; G.-A. Boulenger, *associé*.

CLASSE DES LETTRES ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — MM. le comte Goblet d'Alviella, Jules Leclercq, J. Waltzing, L. Parmentier, *membres*; H. Vanderlinden, *correspondant*.

CLASSE DES BEAUX-ARTS. — MM. J. Winders, Ém. Mathieu, Léon Frédéric, L. Solvay, Jules Brunfaut, Sylvain Dupuis, Léon Du Bois, Paul Bergmans, Adolphe Max, E. Verlant, K. Mestdagh, Jos. Jongen, *membres*; Émile Wambach, Alf. Verhaeren, Aug. De Boeck, *correspondants*.

De quelques causes de laideur dans la ville moderne.

Discours par M. GEORGES HULIN DE LOO, Directeur de la Classe.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Beaucoup de quartiers de villes construits au XIX^e siècle sont laids, laids d'un genre de laideur qu'on ne rencontre pas dans les vieilles villes. Pour quelles causes en est-il ainsi? J'ai entrepris d'en rechercher avec vous quelques-unes aujourd'hui : hélas ! dans la plupart des cas, je devrai me borner au diagnostic du mal, sans prétendre indiquer des remèdes efficaces.

Le choix de mon sujet ne me fournira pas l'occasion de parler de ce qu'il y a de *beau* dans la ville moderne. N'en donnant qu'une vue partielle, j'aurai l'air d'être partial ; et ne traitant que de laideurs *modernes*, je paraîtrai étroitement « *passéiste* ».

D'ailleurs la question est si vaste et présente tant de faces, que je devrai me résigner à ne l'éclairer que sous deux ou trois angles arbitrairement choisis.

Le titre pouvait facilement m'entraîner à soulever tout le problème de l'architecture et même avec lui le problème social, et jusqu'au problème philosophique et religieux, car la cathédrale gothique, comme le temple grec, est l'expression d'une organisation sociale harmonieuse et d'un idéal commun. Elle n'a pu être produite qu'à un de ces rares moments où il semble que les efforts de l'humanité aient atteint une sorte d'équilibre et d'unité

Je ne chercherai pas pourquoi le XIX^e siècle n'a point, comme les époques précédentes, produit « un style » architec-

tural à lui, mais seulement quelles sont les causes de laideur qui lui sont propres.

La première à laquelle je m'arrêterai est le *divorce entre l'esthétique et l'utilité* : désormais la beauté n'est plus conçue que comme un luxe, applicable à un petit nombre de choses et en vue d'une minorité de gens, non comme un besoin en toutes choses et pour tout le monde.

Jadis l'ouvrier (maçon, menuisier, forgeron, potier) sortait d'un sérieux apprentissage, et, pour devenir maître en son métier, devait se prouver capable d'exécuter une œuvre qui fût non seulement de bon ouvrage, mais encore de bel ouvrage.

Ainsi le moyen âge, comme l'antiquité, mettait de la beauté dans les plus humbles choses : sonnette, fer à gaufres, clef, ancre de muraille, etc. Encore au XVIII^e siècle on relève dans la moindre maison de village quelque souci de beauté : elle aura un toit à pente brisée à la Mansard, sagement incurvé, un encadrement de porte, un seuil, de courbe gracieuse.

Au XIX^e siècle, il y a deux classes d'objets : d'une part, le petit nombre de ceux qui sont soumis à la loi de beauté : les œuvres d'art proprement dites, telles que tableaux et statues, le bibelot, le mobilier de salon, le monument ; — d'autre part, le grand nombre des choses qui n'existent qu'en vue de l'utilité (ustensiles et machines ; salles et meubles d'école, de bureau, de cuisine ; maisons de rapport et cités ouvrières ; ateliers et usines).

L'incompatibilité entre la beauté et l'utilité paraît telle qu'il semble que l'Art, pour être haut et pur, ne puisse s'appliquer qu'à des choses en soi parfaitement inutiles : le rectangle de toile sur lequel s'évertue le peintre ; l'argile dont le sculpteur fera une statue qui, transmuée en marbre ou en bronze, sera colloquée sur quelque place publique. Hâtons-nous de le proclamer : le XIX^e siècle vit naître des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture.

Il vit naître, d'autre part, des combles de laideur, des abîmes de désolation esthétique, des déserts de platitude banale envahissant des villes entières.

De même qu'il y eut deux classes de choses, il y eut aussi deux classes d'hommes : ici les artistes, — là les techniciens, et ces derniers, de l'ouvrier à l'ingénieur, désormais au point de vue esthétique, tout à fait incultes.

Forcément pourtant il restait des points de contact : l'art de l'architecture, par exemple, ne peut à tous égards se détacher de la construction utilitaire. On fit ce que l'on put : voyez comme dans la maison bourgeoise du milieu du XIX^e siècle on sépare bien les deux éléments : les proportions de la façade et ses ouvertures diffèrent peu ou point de celles du bâtiment simplement lucratif; mais l'architecte pourra y appliquer des « ornements », pourvu que ceux-ci soient inutiles et s'arrêtent à la corniche. Le toit, les cheminées, les tuyaux de descente des eaux, etc., étant objets d'utilité, ou bien ils seront dissimulés, ou bien il sera convenu qu'ils échappent aux regards qui ne doivent pas s'élever plus haut que la gouttière.

Par la nature des choses, l'édifice est une œuvre collective. Au moyen âge l'architecte, lui-même tailleur de pierres et maître maçon, ne créait son œuvre que dans les traits généraux. (Il eût été incapable d'en faire des plans rigoureusement exacts : l'exactitude dans le dessin est le produit de progrès scientifiques modernes). Il ne créait donc qu'une sorte de scénario que ses collaborateurs précisaient au cours de l'exécution de l'œuvre. Ceux-ci étaient, par conséquent, de véritables interprètes artistiques, ayant leur part d'initiative, de goût personnel et d'invention.

C'est pourquoi, participant à l'émotion créatrice, ils incorporent à la matière le frisson de leur joie, et c'est pourquoi aussi leurs œuvres, infiniment variées, nous apparaissent d'expression imprévue, suggestives et comme vivantes.

Si quelqu'un, de ses mains, façonne une chose, il n'y laisse pas seulement l'empreinte de ses doigts, mais aussi celle de son âme. Ce qui est né de l'émotion est capable de la faire renaître. Ce qui a été mis au monde dans l'ennui ou l'indifférence engendrera l'ennui.

De nos jours l'architecte a cessé d'être lui-même maçon : ses mains ne hantent plus que le papier. Il doit tout y prévoir, car le plan sera exécuté *servilement*. L'ouvrier a cessé d'être un interprète pour devenir un simple instrument, bon s'il travaille avec exactitude. Intellectuellement il est devenu esclave. Son activité *machinale* produit des choses figées et mortes.

Entre son travail et celui de jadis, il y a la même différence qualitative qu'entre l'exécution d'une œuvre musicale par de véritables artistes et celle d'un orchestron ou d'un piano mécanique.

Et ce que je dis ici de l'architecture vaut pour le meuble, l'argenterie, la verrerie, la ferronnerie, le tissu, la broderie, pour tout.

Dès lors l'ouvrier, réduit à un travail automatique, pourra être remplacé par la machine, et nous aurons toute cette abondante et lamentable fabrication de pseudo-objets d'art en séries innombrables : nous aurons le bibelot à la machine, le tapis à la machine, la broderie à la machine, la dentelle à la machine, le bijou à la machine, etc., etc.

L'artiste n'est plus ouvrier ; l'ouvrier qui réalise le plan n'est plus artiste. Ils sont séparés par une barrière intellectuelle dont le signe tangible est la *feuille de papier*.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Une des causes des laideurs modernes est le papier avec ce qui s'y rattache.

Ceci n'est pas un paradoxe :

La belle ferronnerie de jadis était imaginée par un homme qui lui-même forgeait, connaissait le fer, sa structure, ses ressources et ses incompatibilités. C'était la matière même qui suggérait la forme. — Au XIX^e siècle, à côté de l'architecte-dessinateur, nous avons le dessinateur pour ferronneries, pour dentelles, pour meubles, pour orfèvreries, pour tapis, etc. Ne commu-

niant qu'avec le papier, il connaît mal la matière à laquelle s'appliquera son dessin. De là, tant de formes qui font violence aux matériaux : laideurs ! laideurs !

Même dans l'art proprement dit le vice s'insinue, et nous verrons tel sculpteur, qui n'est plus praticien, modeler une statue et se demander par après s'il la fera exécuter en pierre ou en bronze. — Sachez par là que c'est une mauvaise statue, bonne tout au plus pour le plâtre, le staff ou le ciment amorphes, car la belle statue de pierre doit être un *bloc de pierre anthropomorphe*, non un homme pétrifié, fortuitement stylite.

Nous venons de rencontrer une des grandes causes de laideur : la *conception abstraite*, d'une part, et l'*exécution machinale*, de l'autre : le divorce entre la conception et l'exécution.

Jusqu'ici nous avons supposé, dans le haut, une intention de beauté.

Mais, en grande majorité, les constructions contemporaines sont l'œuvre, non d'architectes-artistes, mais bien de simples constructeurs ; sont-elles difficiles, importantes, elles auront été confiées à un *ingénieur*.

Dans la hiérarchie des techniciens, l'ingénieur occupe le sommet. Il est un des héros du XIX^e siècle : c'est l'ingénieur surtout qui marque le monde de son empreinte. Et voici la tragédie de ce temps : à aucune époque on ne s'est tant préoccupé, on n'a tant parlé d'esthétique ; cependant que les réalisateurs des grands travaux, ceux qui transforment le plus profondément l'aspect d'un pays, ces hommes-là sont étrangers à tout souci de beauté.

Aux yeux de l'ingénieur du XIX^e siècle, il n'y a dans le monde que les problèmes économiques et techniques qui méritent considération. Il leur subordonnera tout.

La terre ne lui apparaîtra désormais que comme un champ d'obstacles à vaincre et il domptera brutalement le paysage.

Pour lui, le terrain idéal c'est l'aire plate, nue et homogène, le plus possible semblable à la feuille de papier qui, devant lui, la représente, aire sur laquelle il puisse à l'aise tracer ses géométries. Aussi vit-on nos ingénieurs acharnés à abattre les arbres, niveler les éminences, combler les étangs et rectifier ou vouter les cours d'eau indispensables. Pour l'ingénieur, la rue de la ville, c'est un *caniveau à drainer la foule humaine* : il possède des formules pour le construire. Gare à l'édifice, au site, à la ville même que pourront rencontrer ses tracés. Au nom de sacro-saints « besoins techniques » il trouvera plaisir et gloire à passer au travers.

Certes l'utilité a ses droits qui sont respectables, mais souvent, avec un peu d'ingéniosité, un peu de goût surtout, on pourrait concilier ses intérêts avec ceux de la beauté. L'ingénieur n'en a cure : il est *le grand enlaidisseur*.

« Cherchez la femme », dit-on, au lendemain d'un crime. — Quand un crime se perpète contre la beauté de la Patrie, il n'est pas besoin de *chercher* : tout de suite la main est visible, comme à Anseremme, par exemple.

Récemment nous avons appris avec joie que, grâce à des interventions particulières, la cascade de Coo vient d'être sauvée. — Sauvée de quoi? — De l'ingénieur!

La pittoresque vallée de l'Ourthe supérieure est menacée. — Menacée par qui? — Par l'ingénieur!

Même les pauvres fagnes désolées de la Baraque Michel ne sont pas à l'abri de ses entreprises.

Quant à nos villes?... *Regardez, en sortant d'ici, pas bien loin...*

Hélas! nos belles vieilles cités ont beaucoup souffert en ces dernières années. Quand elle ne les a pas anéanties, la guerre y a fait de grandes, d'horribles trouées. Là, c'est l'ennemi qui a lâché la bride à sa fureur dévastatrice : « Wir haben gut geschossen ! »

Des quartiers entiers de Louvain ont été méchamment

détruits par l'incendie, et là où s'élevaient des blocs de maisons au cœur de la cité, on voit de grands espaces bouleversés et vides... tout comme à Bruxelles.

Là-bas, la guerre a passé comme une épidémie de destructions : la guerre est passée. — Ici, on a affaire à un mal endémique et tenace. On peut se demander avec quelque inquiétude laquelle des deux plaies béantes sera la première à se cicatriser ; car là-bas tout le monde est d'accord pour vouloir la guérir, tandis qu'ici, malgré les protestations indignées du bon sens et du bon goût, je ne sais si la volonté de guérir est suffisamment ferme.

Il est difficile, n'est-ce pas, à un gouvernement électif de résister à la séduction d'un énorme, d'un plantureux gaspillage ! — L'affaire n'est-elle pas engagée ? Tant de joueurs, avant nous, ont perdu des fortunes pour ne pas lâcher leurs premières mises. Qu'importent d'ailleurs les conséquences, pourvu que le bureau puisse réaliser son plan !

Dire pourtant que c'est la beauté de Bruxelles qui est en jeu !

Voyez-vous, saisissez-vous déjà du doigt quelques causes de laideur dans la ville moderne ?

Ce mal est-il sans remède ?

Les progrès scientifiques de la technique ont imposé à l'ingénieur sa spécialisation extrême ; ses études sont particulièrement absorbantes : on ne peut y ajouter un autre enseignement. En sortant de l'Université, il sait beaucoup, mais aux aspects les plus profondément humains de la civilisation, il n'a jamais été initié. C'est là pour lui un livre fermé : lettre morte. Comme l'ouvrier, l'ingénieur du XIX^e siècle est à vrai dire *un barbare*. C'est un barbare savant et, partant, très redoutable.

Fort de la valeur qu'il se connaît, souvent il méprise ce qu'il ne parvient pas à sentir. Certes, si la nature l'a doué de goûts esthétiques innés, il pourra, individuellement, les cultiver, et je sais plus d'un ingénieur qui est vraiment artiste, mais rien

dans sa préparation officielle ne l'y poussait. On lui a tout enseigné relativement à certaines classes de constructions, tout, sauf ce qui pourrait les rendre harmonieuses et belles. Ses plans et ses calculs ne tiennent pas compte du coefficient beauté.

Gardons-nous pourtant de désespérer : notons même aujourd'hui une tendance plus favorable. Le mépris du Beau semble avoir dépassé son apogée. Déjà, il n'apparaît plus comme un devoir pour l'homme « sérieux ». Tels travaux d'ingénieurs, certains ponts, par exemple, surtout en France, montrent une belle recherche de lignes.

Il est donc permis de croire que l'ingénieur tend à s'humaniser. Sa déviation professionnelle n'est d'ailleurs qu'une des formes du courant matérialiste qui traverse notre époque et qui à l'heure présente menace d'emporter la civilisation tout entière.

Les considérations qui précèdent se rattachent à la source de laideur déjà nommée : divorce entre l'esthétique et l'utilité, entre l'art et la technique.

Nous en avons signalé les conséquences, même pour l'édifice dans lequel la beauté a été recherchée, et, d'autre part, le pullulement des constructions dépourvues de toute vergogne esthétique.

Mais la beauté d'une ville ne dépend pas seulement de la beauté propre de ses édifices. Elle peut être belle ou laide par *son site naturel* et par la manière dont elle en a tiré parti; elle peut l'être aussi par les rapports des constructions entre elles, par *le tracé de ses rues et de ses places*. Et ceci va nous amener à mettre en relief de nouvelles causes de laideur. D'avance je vous nomme la principale : c'est notre machine administrative : c'est LE BUREAU, et nous allons y retrouver le rôle néfaste du papier, de la paperasse et de ses accessoires, avec leurs compagnons inséparables : le travail machinal et l'esprit de formule.

A la beauté naturelle du site, l'homme n'a pas de mérite : Rio de Janeiro, Naples ont leurs baies admirables; Stockholm, Genève, Hambourg, Budapest, leurs lacs et leurs fleuves. Mais encore peut-on de cette beauté naturelle tirer plus ou moins bon parti : le tracé de la ville peut s'adapter à la nature ou la contrarier. A Naples, les rues en lacets; gagnant obliquement les hauteurs, offrent de superbes points de vue. A Seattle, sur le Pacifique, la ville est de même bâtie sur un terrain très accidenté le long d'une baie grandiose, mais on y a appliqué automatiquement et brutalement le grossier schéma préconçu du gaufrier : les rues parallèles à la côte sont à peu près horizontales; les autres les coupent à angles droits imperturbablement, malgré des pentes telles qu'aucun véhicule ne saurait s'y arrêter; puis, arrivées par delà la crête à une dépression par trop rapide, elles la franchissent sur de longs viaducs, sans dévier de la ligne droite. C'est le triomphe du plan conçu sur le papier. *L'esprit de formule; l'esprit bureaucratique*, est ici poussé jusqu'à l'absurde.

L'œuvre de beauté naît d'un heureux hymen entre le génie de l'homme et la nature; mais ici l'esprit n'a pas épousé la matière : il l'a traitée en esclave et l'a violentée.

Le paysage grandiose est difficile à abimer tout à fait, mais la question devient grave et le tact est particulièrement requis quand la beauté du site est d'ordre modeste. Bruxelles n'a ni baie, ni fleuve, ni lac, ni amphithéâtre de montagnes. Sa seule beauté naturelle consiste dans les mouvements du terrain, lesquels, la divisant en ville haute et ville basse, ouvrent de beaux coups d'œil. Il faut reconnaître qu'on a su en comprendre la valeur : place Poelaert, Mont des Arts, place Belliard, colonne du Congrès, porte de Schaerbeek, et ailleurs. Un modèle d'heureux parti tiré du site nous est fourni par le Jardin Botanique, étagé en contre-bas du boulevard, assurément l'un des aménagements les mieux réussis de notre capitale (l'un des sites que le projet de Jonction devait défigurer).

Déjà nos architectes du moyen âge avaient tiré un bel effet de

ces inégalités de terrain, en bâtissant l'église Sainte-Gudule majestueusement sur un éperon élevé, entre deux dépressions profondes. Ah si nous pouvions nous permettre le luxe de ne garnir ces bas-fonds, comme à Copenhague, que de pelouses et d'arbres, comme ce bel effet serait remis en relief ! Mais, hélas ! déjà des rues surélevées franchissent un de ces creux à mi-hauteur. Quand elles seront bâties, il paraîtra comblé et une beauté sera morte.

Parmi les beautés naturelles d'un terrain, il faut compter les arbres. En certains pays, tels l'Angleterre, le Danemark, on en a le culte et cela seul suffit à embellir. Voici des exemples propres à surprendre nos administrations publiques : à Copenhague, dans la Bredgade, une des principales rues de la ville, il y avait un grand arbre à peu près dans l'alignement des maisons. Afin de le respecter, on a, en cet endroit, découpé dans le bloc des bâtiments un petit rectangle qui lui fait une sorte de niche. Même l'Allemagne nous donne en cette matière quelques exemples édifiants. Je me rappelle avoir vu, dans une des principales villes d'eaux, un grand escalier monumental sur un terrain en pente ; du milieu des marches se dresse un arbre géant. A Berlin, près du Thiergarten, on voit quelques arbres isolés, non seulement s'élevant en plein trottoir, mais hors de sa bordure, dans la voie carrossable.

Chez nous, hélas ! la première chose que fait une administration, c'est d'*abattre*, même dans les cas les moins excusables. Voici, par exemple, ce qui se passe dans nos grandes villes comme dans nos villages : L'agglomération s'étend le long d'une des routes qui y mènent. La route est bordée de beaux arbres : on les abat à mesure que s'élèvent les maisons qui prendront leurs places. Résultat : une laide, pauvre artère de faubourg. — Dans des régions plus heureuses, on trace les alignements avec un recul suffisant en arrière des arbres (chose facile, vu que, dans ce cas, ce n'est pas la profondeur des terrains qui manque).

On a ainsi tout de suite un boulevard majestueux, car la banalité des maisons ne s'aperçoit plus derrière de tels rideaux.

Partout où l'apport de la nature a été méconnu, où se trouve la cause de la laideur? *Dans les pratiques vicieuses, dans les routines de l'administration.*

Nous y reviendrons tantôt.

Auparavant, j'ai hâte d'arriver au cas le plus fréquent, donc le plus important, celui où la nature n'a fourni qu'une assiette plate et quelconque.

Même alors, et sans édifices remarquables, la rue peut encore être pittoresque et charmante, par la seule vertu de son tracé.

Pour qui sait regarder, comme la promenade est agréable, dans ces rues sinueuses des vieilles villes, qui semblent se dérouler à mesure qu'on y avance, montrant à chaque pas une figure nouvelle! Suivez par exemple des yeux, en perspective, ne fût-ce que la bordure du trottoir : continuellement vous en voyez bouger la ligne. Les façades des maisons attirent successivement vos regards et accrochent différemment la lumière. Dans les parties concaves de l'alignement, elles font bien voir leurs visages; aux parties convexes, ce sont les profils qui parlent. Le joli clocheton, si heureusement greffé sur le pignon de la Madeleine, était destiné à être vu de trois quarts, presque de profil. Ailleurs, voici toutes sortes d'accidents, de surprises : un évasement, une saillie, une bifurcation imprévue. Il n'y a pas deux de ces rues qui se ressemblent. Chacune a son caractère propre, sa physionomie comme une personne, — et c'est ce qui met tant de charme à leur fréquentation.

Allez maintenant dans la plupart des quartiers neufs du XIX^e siècle; vous pénétrez dans le règne de l'ennui, de la sécheresse et de la froideur glaciale : rues toutes semblables, toutes rigoureusement rectilignes, aux côtés impitoyablement parallèles; parfois même les corniches sont de hauteur égale. On comprend qu'en Amérique on se contente de les numérotter : Vraiment elles ne méritent pas de nom!

Dès que vous entrez dans une telle rue, vos regards vont jusqu'au bout et vous n'aspirez qu'à être arrivé à destination.

Quelle géhenne serait la vie si, dès nos premiers pas, nous devions savoir tout ce qui va nous advenir ! Les alignements rectilignes et parallèles forment des canaux de spleen, des avenues de désespérance.

Aussi, remarquez-le, personne ne s'y promène par plaisir. On y perd l'habitude de regarder ; on marche en songeant à autre chose. Les architectes y gaspillent leurs peines, car personne ne fera attention à leurs œuvres. Qui se souvient de la physionomie d'une maison du quartier Léopold, à moins d'habiter en face ? Ces rues sont des stupéfiants du sens esthétique.

Les alignements rectilignes parallèles ne sont justifiés que pour quelque avenue vers un beau monument pour lequel elle joue le rôle d'oeillères ou de lunette.

En soi, aucune de ces rues n'est belle. Il y a certes de belles voies dont seul l'axe est rectiligne, comme aux Champs-Élysées à Paris ; mais là, quelle variété dans les côtés ! Qu'on ne m'objecte pas les avenues de beaux arbres à la campagne, où le regard s'échappe entre les troncs.

Dans les quartiers du XIX^e siècle, souvent les rues rectilignes se coupent à angles droits, formant le fameux gaufrier, dont les blocs paraissent fongibles et interchangeables. C'est le plus laid et le moins intelligent de tous les plans. Ailleurs, si par suite de quelque nécessité une de ces rues change de direction, elle le fait brusquement, sans préparation, par un angle sec, pour reprendre aussitôt la ligne droite. La rencontre des deux tronçons n'obéit à aucun rythme.

Se permet-on par exception la hardiesse d'une courbe, c'est une courbe géométrique à formule apparente, généralement un arc de cercle, où se sent la trace du compas.

D'où vient toute cette veulerie ? Pourquoi la vieille rue est-elle variée, souple et belle, la nouvelle morne et morte ? Est-ce que les

bâtisseurs de villes d'autrefois étaient de si grands artistes que nous ne saurions les imiter?

Nullement : la vieille rue n'est pas œuvre consciente ; elle s'est formée comme les aspects de la nature : petit à petit, par une suite d'actes individuels et presque libres.

Issue de la spontanéité, elle en garde la saveur originelle et nous raconte ses aventures. Elle est née sur le terrain même, et non reportée d'un plan sur papier, tracé dans un bureau. *La rue laide est une création bureaucratique.*

Remarquez qu'ici l'ennemi de la beauté n'est nullement l'utilité. Le type rectiligne est aussi incommode et désavantageux qu'il est laid.

Plaignons celui qui doit, en plein été, parcourir à l'heure de midi une longue rue droite orientée du sud au nord ! Il n'y trouvera en aucun endroit un refuge d'ombre. Fait-il froid, le vent balaie cette rue sans obstacle protecteur.

Autre inconvénient, d'ordre économique celui-ci : les étalages des magasins y passent aussi inaperçus que l'architecture des maisons, tandis que la rue sinueuse vous les montre successivement, y dirige vos regards, vous invite à vous y arrêter en quelque endroit où le trottoir s'élargit.

Enfin la rue droite est meurtrière : vous savez tous qu'en un an plus de vies humaines sont détruites par les accidents de la rue, qu'il n'est tombé d'hommes dans la plus cruelle bataille de la guerre universelle. La plupart de ces accidents sont dus à des excès de vitesse ; la plupart ont lieu dans des rues rectilignes. La longue rue droite incite à la folie homicide, tandis qu'à ce point de vue, par un automatisme admirable, la rue sinueuse fait elle-même sa police : elle épargne des existences.

Non vraiment, ce n'est pas l'utilité publique qui recommande l'alignement rectiligne !

Toutes les administrations ont ce même travers de confondre l'utilité publique avec leur propre commodité, de prendre leurs aises pour des intérêts généraux.

La vraie raison pour laquelle nous voyons tant de rues tristement, bêtement uniformes, ce n'est pas une raison d'utilité pratique pour le public, c'est une raison bureaucratique : *les lignes droites sont entre toutes les plus faciles à tracer sur un plan*. Pour cela, en effet, une règle suffit avec un tire-ligne, et le moindre commis en a, si l'on peut dire, l'intelligence.

Quelle facilité aussi pour appliquer le plan au terrain ! Ici le cordeau entre en jeu. *Règle et cordeau* : raisons tangibles et premières des plans de nos villes ; symboles de la pensée machinale, dignes fétiches de l'administration bureaucratique, formidables riens du tout !

O éloquence des noms ! La règle (*regula*) est une petite fêrule qui régenté nos villes !

Le *rigoureux parallélisme* des alignements a, lui aussi, une origine bureaucratique : l'autorité publique décrète la création d'une rue de 15, de 20, de 30 mètres. La rue aura donc un calibre constant imposé, d'après lequel on pourra la classer dans des registres.

Je pose de nouveau la question : Y a-t-il une utilité réelle quelconque à cette uniformité de largeur ? — Aucune. On comprend bien qu'on en impose un *minimum*, pour faciliter la circulation, mais pourquoi défendre l'évasement, le retrait, du moment que les maisons se raccordent entre elles ? Ici encore il n'y a d'autre raison que l'esprit de formule. Voici un exemple : Dans une des vieilles rues de Gand, il y avait, tout au bout, un bel hôtel ancien qui déviait de quelques dizaines de centimètres en arrière de l'alignement inscrit au plan. Comme le propriétaire voulait le remanier partiellement, il fut contraint de rebâtir à grands frais la façade, à une soixantaine de centimètres en avant de l'ancienne. Bilan : dommage privé considérable ; utilité publique, zéro ; enlaidissement de la rue ; satisfaction de l'esprit de formule.

L'esprit de formule !

Je crois bien qu'ici nous sommes remontés à l'une des sources

premières de la laideur. Plusieurs des causes déjà nommées apparaissent maintenant comme secondaires et dérivées : *conception abstraite et exécution servile ou machinale, manque d'émotion, méconnaissance ou mépris de la matière concrète, manque de physionomie personnelle, uniformité monotone*, tout cela se ramène à l'esprit de formule qui engendre tout cela.

Pourquoi le fabricant mécanique manque-t-il de beauté? Est-ce parce que la machine est faite de rouages de fer ou de cuivre? Des hommes travaillant servilement d'après formule ne font pas autrement que la machine.

D'où vient l'infériorité du jeu du piano mécanique? N'est-il pas d'une suprême exactitude? Pour la virtuosité de ses gammes ou de ses trilles, ne surpasse-t-il pas aisément le plus acrobatique des pianistes? — Mais il suit rigoureusement une formule. C'est tout juste par des nuances d'interprétation, par de légères déviations, par une certaine liberté que se manifeste l'art et qu'il émeut.

Or, voici la fatalité : *L'esprit de formule est inséparable de la bureaucratie*; il est de son essence.

J'aurais beau jeu à faire ici la satire des bureaucrates. Ce n'est nullement mon intention. Quels que soient leurs mérites ou leurs vices particuliers, c'est le *système* qui est en cause.

L'administration bureaucratique, parce qu'elle est une organisation collective, *doit*, pour bien fonctionner, suivre des règles constantes; il lui faut des règlements et des formulaires; elle n'est possible que par l'action uniforme, selon des précédents. Elle est une machinerie : il est accessoire que ses pièces soient des hommes. Tout ce qui en sort porte *nécessairement* la marque de la formule.

Il est naturel que la bureaucratie du XIX^e siècle ait créé ses villes à son image : qui s'étonnera donc qu'elles manquent de charme?

Son essence même est opposée à celle de l'Art. Toute beauté artistique est invention, création personnelle. L'Art est insépa-

nable d'une certaine autocratie. Dès qu'on veut l'enfermer dans une formule, on le tue.

C'est ce que fait l'administration : Un quartier neuf est-il projeté, le travail se fait dans les bureaux ; rues et lotissements sont tracés sur papier d'après le plan cadastral, tracés avec règle, compas et tire-ligne, par un dessinateur qui, le plus souvent, n'a pas même, de ses yeux, exploré le terrain. Le projet est discuté et décrété sur le vu du papier. Il est ensuite confié à des agents qui l'exécutent servilement à l'aide d'instruments précis.

Comment y remédier ?

Nous avons vanté le charme des vieilles rues d'origine spontanée. N'y a-t-il pas moyen d'en égaler le pittoresque ?

Il ne peut être question de retourner aux modes de formation lents et anarchiques du moyen âge. Mais un homme de goût ne pourrait-il faire aussi bien ?

Sans aucun doute, s'il pouvait agir librement et s'il savait s'affranchir d'habitudes trop consacrées. Souvenez-vous de certaines reconstitutions faites lors d'expositions universelles, par exemple celle de Gand en 1913. Je ne parle pas des maisons copiées d'édifices anciens, mais le plan, le tracé des rues et placettes, était pittoresque, abondant en points de vue heureux, en lignes imprévues.

Répétons-le, c'était l'œuvre *libre* d'un *artiste*.

Il existe de beaux quartiers modernes, celui des étangs d'Ixelles, par exemple : eux aussi sont des œuvres personnelles.

Que faudrait-il donc pour retrouver partout le secret de la ville pittoresque ?

Il suffirait pour cela, je pense, mais il faudrait :

1° Que toujours le tracé des rues et des places fût considéré comme une œuvre d'art et confié à un architecte vraiment artiste, qui eût le sens de la beauté pittoresque ;

2° Que celui-ci conçût son projet sur le terrain, après avoir

soigneusement étudié toutes ses ressources et en respectant le plus possible ses accidents ;

3° Que son *plan* ne fût arrêté qu'*approximativement*, lui laissant une certaine latitude pour des déviations en cours d'exécution ;

4° Que l'exécution fût constamment conduite par un interprète, homme de goût, et corrigée sur le terrain par l'auteur du plan.

Il y aurait là simplement de nouvelles habitudes à prendre : il n'y a rien d'impossible. Depuis longtemps on procède ainsi quand il s'agit de tracer un parc. — Devons-nous désespérer de voir nos bâtisseurs de villes s'élever au même rang qu'un bon architecte de jardins paysagistes ?

Il resterait beaucoup à dire, mais il est grand temps que je résume. Les principales causes de laideur que nous avons relevées sont :

Le divorce entre l'esthétique et l'utilité, caractérisé par la formation inesthétique chez l'ingénieur et le travail purement matériel chez l'ouvrier.

Le divorce entre la conception abstraite et l'exécution machinale : le plan ou dessin sur le papier, instrument et symbole de ce divorce. Conséquence : le viol de la matière.

Enfin et par-dessus tout, *l'esprit de formule* incarné dans la bureaucratie.

C'est ici que le remède sera le plus difficile à appliquer, car la machinerie administrative moule les cerveaux. A force de s'être plié à des pratiques automatiques on finit par les admirer, par contempler avec amour tout ce qui ressemble au fétiche formulaire et par concevoir une sorte d'esthétique spéciale faite d'uniformité rigoureuse. L'âme humaine est infiniment plastique et se prête à toutes les inversions.

Le XVIII^e siècle appartenait encore à l'ère aristocratique de l'architecte, de l'artiste, de l'homme de goût. Avec le XIX^e,

Proclamation.

nous sommes entrés dans l'âge du bureaucrate et de l'ingénieur. De cet âge de fer... non ! de cet âge de papier à formules, je crains bien que ni vous ni moi ne verrons la fin, et les alignements rectilignes et parallèles continueront à s'allonger devant nous.

PROCLAMATION.

PRIX DU GOUVERNEMENT.

**Grand Concours de Composition Musicale
de 1921.**

Grand Prix : M. FERNAND QUINET, de Charleroi.

Premier Second Prix : M. JOSEPH LEROY, de Liège.

Deuxième Second Prix : M. J. ARSIL, de Bruxelles.

Mention honorable : M. GODEFROID DEVREESE, de Bruxelles.

Grand Concours d'Architecture de 1921.

SÉRIE A. — JEUNES.

Grand Prix : M. AUGUSTIN BERNARD, de Bruxelles.

Mention honorable : M. ALPHONSE STEVENS, de Bruges.

SÉRIE B. — ANCIENS.

Grand Prix : M. JEAN DE BONDT, de Gand.

NÉCROLOGE.

Depuis le 5 décembre 1920, la Classe a eu le regret de perdre :

Deux membres titulaires : MM. XAVIER MELLERY et FERNAND KHNOFF.

Deux associés : MM. JEAN-PAUL LAURENS et PIERRE-JOSEPH CUYPERS.

ÉLECTIONS.

A été élu, le 1^{er} juillet 1920 :

Dans la Section des sciences et des lettres dans leurs rapports
avec les beaux-arts :

Membre titulaire : M. JULES DESTREE.

Ont été élus le 6 janvier 1921 :

Dans la Section d'architecture :

Membre titulaire : M. O. VAN RYSSELBERGHE.

Associé : M. LOUIS CORDONNIER.

Ont été élus le 7 juillet 1921 :

Dans la Section de peinture :

Membre titulaire : M. JEAN DELVIN.

Associé : M. HENRI MARTIN.

Dans la Section d'architecture :

Correspondant : M. PAUL JASPAR.

Associé : M. VICTOR LALOUX.

Dans la Section des sciences et des lettres dans leurs rapports
avec les beaux-arts :

Associé : M. J. FULLER-MAITLAND.

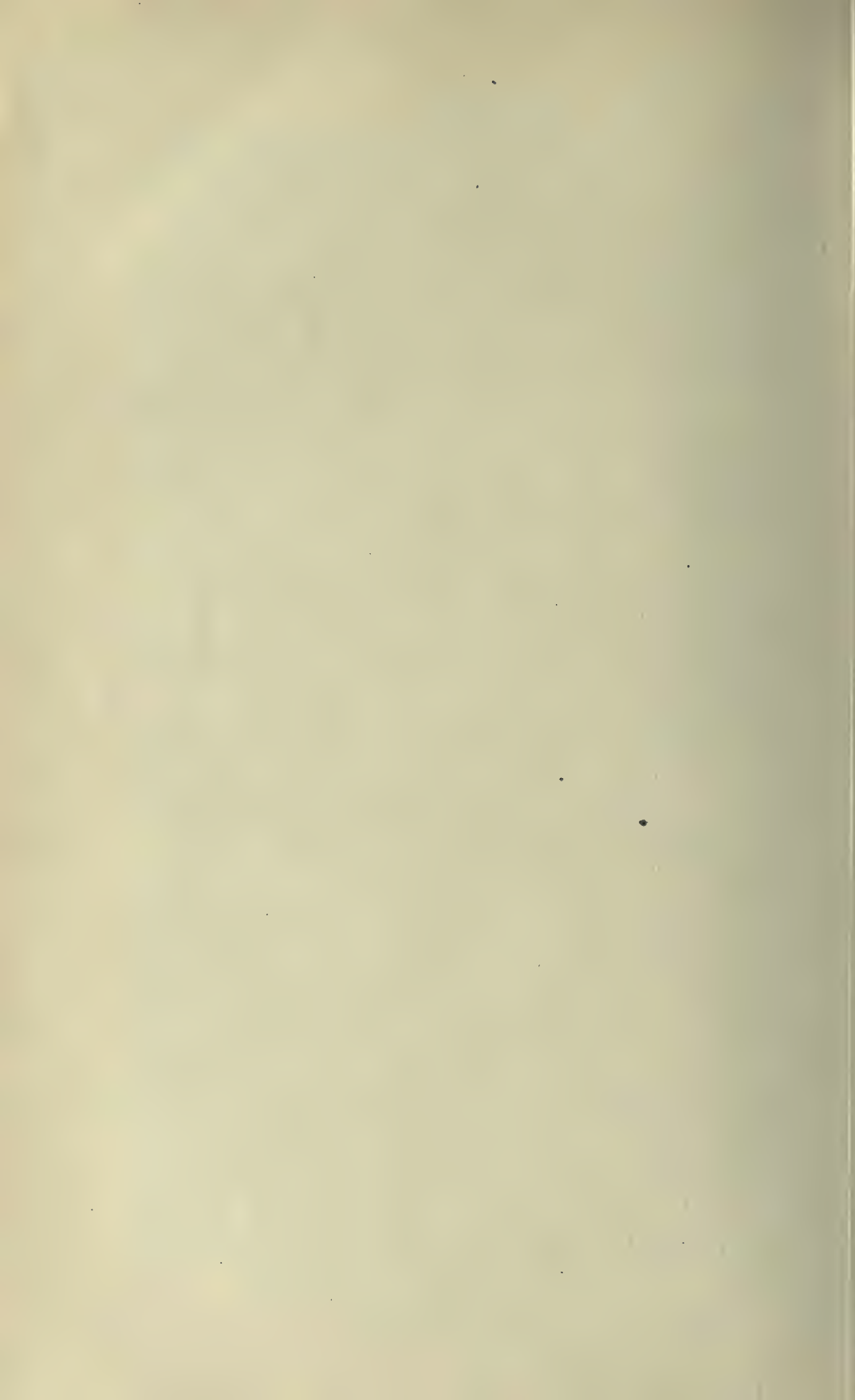


TABLE ANALYTIQUE

A. — COMPTES RENDUS DES SÉANCES.

Académie :

Cent cinquantième anniversaire, 16, 36, 40.

Prérogatives, 40, 58.

Assemblée générale, 39.

« Assomption » de J.-B. de Champaigne (L'), 5, 19, 36.

Bibliographie :

Liste des travaux publiés par l'Académie, 45.

Hommages d'ouvrages, 6, 9, 19, 36, 57, 68, 71.

Biographie :

Discours aux funérailles de Xavier Mellery, par Ernest Verlant, 20; — de F. Khnopff, par G. Hulin de Loo, 79.

Bulletin bibliographique, 33, 56, 68.

Notes sur des ouvrages présentés :

BERGMANS (P.). François Duquesnoy (1594-1643), sa vie et ses œuvres, par Ém. Dony, 58.

KHNOPFF (F.). Répertoire des peintures datées, par M^{me} Isabella Errera, 37.

Caisse centrale des artistes belges :

Rapport annuel, 7.

Comité secret, 52, 58, 66, 71, 76.

Commission de la Biographie nationale, 40, 41.

Commission des bustes :

M. Rombaux, élu membre, 19; — émet un avis favorable sur le buste de Thonissen, par M. Braecke, 66.

Commission des portraits :

M. Khnopff, élu membre, 19, 72.

Commission des Prix de Rome :

M. Claus, élu membre en remplacement de M. Mellery, décédé, 19.

Table analytique.

Concours annuels :

1924. Programme, 72, 76.

1925. Programme, 7, 40.

ART PRATIQUE :

Histoire et critique :

1915. Mémoire reçu. — Rapports de MM. Winders, Horta et Van Rysselberghe, 9. — (Écrire l'histoire de l'architecture civile en Belgique, les restaurations exceptées, au XIX^e siècle), 23, 31, 32.

1920. Mémoire reçu, 6; — Rapports de MM. Winders et Van Rysselberghe, 6.

Concours (Grands). Prix de Rome :

Nouveau règlement des « Prix de Rome », 69.

Sculpture :

Rapport de M. A. Dupon, 52.

Condoléances :

De M. Besnard, à l'occasion de la mort de M. F. Khnopff, 75.

Discours :

Prononcé aux funérailles de X. Mellery, par Ernest Verlant, 20; — de F. Khnopff, par G. Hulin de Loo, 73.

Distinctions honorifiques :

M. Brunfaut, élu correspondant de l'Académie des Beaux-Arts de Paris, 51; élu membre honoraire de l'Académie de Brera, à Milan, 69.

M. F. Courtens, créé baron, 73.

M. De Vriendt, nommé Commandeur de l'Ordre de Saint-Sava de Servie, 67.

M. Horta, nommé membre de la Commission des Monuments et des Sites, 67.

M. Khnopff, élu correspondant de l'Académie des Beaux-Arts de Paris, 51.

M. E. Rombaux, nommé professeur à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers, 75.

M. Vinçotte, créé baron, 51.

ORDRE DE LÉOPOLD :

Commandeur : M. J. Winders, 51.

ORDRE DE LA COURONNE :

Grands Officiers : MM. F. Courtens et Ch. Hermans, 51.

Commandeurs : MM. J. Brunfaut, 35; G. Hulin de Loo, 51.

Élections et nominations :

(Janvier). MM. O. Van Rysselberghe, *membre*; L. Cordonnier, *associé*, 6; — Approbation de l'élection de M. O. Van Rysselberghe, 9; — M. Cordonnier, remercie, 9.

(Mai). Présentation, 52, 58; — MM. Delvin, *membre*; P. Jaspar, *correspondant*; H. Martin, Victor Laloux et J. Fuller-Maitland, *associés*, 66; — Remerciements des nouveaux élus, 67; — Approbation de l'élection de M. J. Delvin, 69.

(Novembre). Présentation, 71, 76.

Table analytique

PRÉSIDENT :

1921. M. G. Cesàro, 5.

DIRECTEUR :

1922. M. V. Rousseau, 6.

Échange de publications :

M. le Ministre des Sciences et des Arts demande l'avis de l'Académie sur une proposition de la Légation d'Allemagne, 65.

Jubilés :

150^e anniversaire de l'Académie, 16, 36, 40.

600^e anniversaire de la mort de Dante, 7, 17, 35.

Monument national aux morts de la guerre, 6, 8, 17, 20.

Motions :

M. L. Solvay, 20; — M. Brunfaut, 66.

Nécrologie :

Mellery (Xavier), 18; Cuypers (J.-P.), 35; Laurens (J.-P.), 35; Nyrop (Martin), 65; Khnopff (Fernand), 73.

Notices pour l'Annuaire :

MM. Mathieu, Du Bois, Dupuis et Brunfaut promettent d'achever les biographies dont ils sont chargés, 10. — M. Solvay ne pourra achever cette année la biographie de H. Hymans, 10; — M. Mathieu remet sa notice biographique sur Ad. Samuel, 70; — M. P. Bergmans celle d'Ad. Siret, 74.

Portraits pour l'Annuaire :

Les portraits des membres décédés seront exécutés en héliogravure, 72.

Prérogatives de l'Académie, 40, 58.

Prix Godecharle :

Deuxième rapport de M. A. Courtens, 70; — Lecture des rapports de MM. Rombaux et Rousseau, 76.

Rapports :

a) Sur les travaux publiés dans la collection des Mémoires :

VAN DOORSLAER (G.). Philippe de Monte (*Mémoires in-8°*), 35, 52.

b) Sur les travaux non publiés par l'Académie :

COOSEMANS (E.). Qu'est-ce que l'art, 70; — Rapport de M. R. van Bastelaer, 72.

— Sur l'évolution de la polychromie monumentale en Europe, 70; — Rapport de M. L. Solvay, 71.

JORISSENNE (G.). Jordaens technicien, ses disciples officiels et les initiés, 81; renvoi à M. Hulin de Loo, 81.

Séances, 5, 8, 18, 35, 39, 51, 57, 65, 67, 69, 71, 73, 82.

Séance publique, 72, 75, 82.

Travaux à l'examen, 70, 81.

Voir *Rapports*.

Union académique internationale des beaux-arts, 36, 51, 57, 67.

B. — COMMUNICATIONS ET LECTURES.

HULIN DE LOO (G.). De quelques causes de laideur dans la ville moderne, 83.

TABLE ONOMASTIQUE

Les noms des académiciens sont en petites capitales.

Les chiffres en caractères gras indiquent la page d'une communication.

A

Absil (J.), 100.
Académie de Brera, 69.
Académie des beaux-arts de Copenhague, 36.
Académie des beaux-arts de Paris, 36.
Académie des beaux-arts de San-Luca, à Rome, 36.
Académie royale des beaux-arts de Stockholm, 51.
Académie royale de Londres, 36.
Académie royale de Roumanie, 36.
Académie royale de Serbie, 36.
Académie royale écossaise, 57.
Académie royale yougoslave de Zagreb, 36.
Academy of design (New-York), 67.
American academy of Arts and Letters, 67.
Albert (S. M. le roi), 9, 73.
Angleterre, 70.
Auda, 70.
Audin (M.), 57.

B

BAERTSOEN (Albert), 72.
BASTELAER (René van), 70, 72.
Belgique, 6, 9, 23, 70.
BERGMANS (P.), 35, 40, 41, 52, 57, 64, 70, 72, 76.
Bernard (Augustin), 100.
BESNARD (A.), 75.
Braecke (P.), 66.
BRUNFAUT (J.), 6, 9, 10, 17, 20, 35, 36, 51, 66, 69.
Bruxelles, 70.

C

Cercle d'art « Les Figuristes », 68.
CESÀRO (G.), 5.
Champaigne (J.-B. de), 5, 19, 36.
CLAUS (E.), 19, 70.
Coosemans (Edgard), 6, 70, 71, 72.
Copenhague, 36.
CORDONNIER (L.), 6, 9.
Courtens (Alfr.), 70, 76.

Table onomastique.

COURTENS (Baron F.), 51, 75.
CUYPERS (P.-J.), 35.

D

Dante, 7, 17, 35.
De Bondt (Jean), 100.
DE GROOT (G.), 17, 20.
DELVIN (J.), 66, 67, 69.
DES MAREZ (G.), 9.
Devreese (Godefroid), 100.
DE VRIENDT (J.), 67.
Dony (Em.), 57, 58.
DU BOIS (L.), 10.
DUMONT (Al.) 6.
Dupon (A.), 52.
DUPUIS (Sylvain), 10, 70.
Duquesnoy (François), 57.

E

Errera (Isabella), 36, 37, 38.

F

France, 70.
FRÉDÉRIC (Léon), 72.
FULLER-MAITLAND (J.), 66, 67.
Furrel (J.-W.), 9.

G

Gand, 6, 70.
Godecharle, 70, 76.
Granjon (Robert), 57.

H

HERMANS (Ch.), 51.
Holland Blasfield (Edm.), 67.
Hollande, 70.
HORTA (Victor), 9, 20, 31, 67, 68.
HULIN DE LOO (S.), 6, 33, 51, 70, 81, 83.
HYMANS (H.), 9, 10, 19.

I

Italie, 70.

J

JACKSON (Thomas Graham), 71.
JASPAR (P.), 66, 67.

Jaudon (Henry), 57.
JONGEN (J.), 17, 35.
Jordaens, 18, 81.
Jorissenne (G.), 81.

K

KHNOPFF (F.), 7, 17, 19, 36, 38, 51, 73, 75.

L

LAGAE (Jules), 52.
LALOUX (Victor), 66, 67.
LAURENS (J.-P.), 35.
Leroy (Joseph), 100.
Liège, 70.
Londres, 36.

M

Maeterlinck (L.), 35, 36.
MARTIN (H.), 66, 67.
MATHIEU (Émile), 10, 70, 72.
MAX (Ad.), 17.
MELLERY (X.), 18, 19, 20.
Milan, 69.
Ministre de la Défense Nationale, 76.
Ministre des Affaires Étrangères, 76.
Ministre de l'Industrie et du Travail, 75.
Ministre des Pays-Bas, 76.
Ministre (Premier), 8, 40, 58.
Ministre des Sciences et des Arts, 5, 9, 51, 65, 68, 69.
Monte (Philippe de), 35, 52.

N

NYROP (Martin), 65.

P

Paris, 36.
PASCAL (L.), 6.
Pays-Bas, 19.
Poelaert, 8, 19, 20.
PUECH (Denys), 57.

Q

Quinet (Fernand), 100.

Table onomastique.

R

ROMBAUX (Égide), 19, 32, 70, 73, 76.
Rome, 36.
Roumanie, 36.
ROUSSEAU (V.), 6, 8, 9, 16, 17, 20, 36,
70, 76.
Rubens, 18.

S

Sabbe (M.), 37.
Saint-Bavon, 70.
Saint-Étienne, 70.
Saint-Sava, 67.
Sainte-Gudule, 36.
SAMUEL (Ad.), 70.
San-Luca, 36.
Servie, 36.
SIRET (Ad.), 76.
SOLVAY (L.), 10, 20, 33, 52, 53, 70, 71.
Stevens (Alphonse), 100.
Stockholm, 31.

T

TAGORE, 9.
THONISSEN, 66.
Tournai, 18.

U

Union académique internationale des
Beaux-Arts, 36, 51, 57, 67.

V

Van Doorslaer (S.), 33, 52.
Van Eyck, 6, 33, 70.
VAN RYSELBERGHE (O.), 6, 9, 32.
VERLANT (E.), 18, 20, 35.
Vinc, 19.
VINÇOTTE (Baron Th.), 51.

W

WINDERS (J.), 6, 9, 20, 23, 51, 69.

Z

Zagreb, 36.

BULLETINS

DE LA

CLASSE DES BEAUX-ARTS

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

BULLETINS

DE LA

CLASSE DES BEAUX-ARTS

TOME IV

1922



BRUXELLES

MAURICE LAMERTIN

LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue Coudenberg, 58-62

MARCEL HAYEZ

IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE

Rue de Louvain, 412

1922

Séance du jeudi 12 janvier 1922.

M. G. HULIN DE LOO, directeur.

Sont présents : MM. V. Rousseau, *vice-directeur* ; G. De Groot, J. Winders, Émile Mathieu, Lucien Solvay, Jules Brunfaut, Émile Claus, Sylvain Dupuis, Léon Du Bois, Victor Horta, Paul Bergmans, Adolphe Max, Ernest Verlant, K. Mestdagh, *membres*, et le Secrétaire perpétuel.

Absences motivées : MM. Léon Frédéric, A. Baertsoen, O. Van Rysselberghe, J. Delvin, *membres* ; E. Wambach, *correspondant*.

M. le Directeur notifie à la Classe le décès de MM. J.-A. Heymans, correspondant de la Section de peinture, et C. Saint-Saëns, associé de la Section de musique, et exprime les regrets que cause à l'Académie la mort de ces éminents confrères.

CORRESPONDANCE.

M. A. Heymans fait part du décès de son père, M. J.-A. Heymans, correspondant de la Section de peinture.

MM. Hermans, Delvin et Van Zype acceptent d'écrire les biographies respectives d'Eug. Smits, F. Khnopff et X. Mellery.

M. le Ministre des Sciences et des Arts fait parvenir une copie de l'arrêté royal du 1^{er} décembre 1921 approuvant l'élection de M. J. Destree en qualité de membre titulaire de l'Académie.

Le même Ministre adresse une copie de l'arrêté royal du 21 décembre 1921, nommant M. Vauthier président de l'Académie pour l'année 1922.

La Commission provinciale des bourses d'études du Brabant annonce que la bourse de la Fondation Godecharle pour la peinture est accordée pour trois ans à M^{lle} E. Demeuse et que les bourses d'architecture et de sculpture ne sont pas conférées.

M. Le Nain prie la Classe de le remplacer dans les diverses Commissions où il la représente, ainsi qu'au Comité de la Caisse centrale des artistes.

M. Hendrickx, lauréat du Prix Godecharle pour l'architecture, adresse un rapport accompagné de dessins et aquarelles. — Renvoi à MM. Brunfaut, Winders et Horta.

HOMMAGE D'OUVRAGE.

L'Évolution théâtrale, par Lucien Solvay, présenté par M. Paul Bergmans, avec une note qui figure ci-après.

— Remerciements.

COMITÉ SECRET.

M. A. Baertsoen est élu directeur pour 1923.

M. L. Solvay est élu délégué à la Commission administrative.

M. E. Verlant est élu délégué à la Commission de la Biographie nationale.

M. J. Delvin est élu délégué au Comité de la Caisse centrale des artistes.

ÉLECTIONS.

La Classe, avant de procéder au vote, exprime ses regrets de ne pouvoir élire membre titulaire de la Section de peinture le premier candidat présenté pour la place vacante, M. J.-A. Heymans, dont le décès est malheureusement survenu avant l'élection.

M. A. Verhaeren est élu membre titulaire de la Section de peinture.

M. E. Fabry est élu correspondant de la Section de peinture.

M. Arbos y Tremanti est élu associé de la Section d'architecture.

M. le Directeur sortant installe M. Rousseau, directeur pour 1922. Celui-ci remercie M. Hulin de Loo des services qu'il a rendus à la Classe en dirigeant ses travaux pendant l'année écoulée.

RAPPORTS.

1° De MM. Winders, Horta et Van Rysselberghe sur le compte rendu de Van Daele, lauréat du Grand Concours d'architecture en 1908. — Renvoi à M. le Ministre des Sciences et des Arts.

2° De M. Claus sur un travail de M. E. Coosemans : *Étude sur l'évolution du paysage peint pour lui-même du XVII^e siècle à nos jours, en Italie, en France, en Hollande, en Angleterre et en Belgique, d'après les tableaux conservés dans les endroits publics à Bruxelles.* — Conformément aux conclusions du rapporteur, la Classe décide que ce travail ne peut être imprimé dans les publications de l'Académie et qu'il sera simplement déposé aux archives.

3° De M. Hulin de Loo sur un mémoire de M. E. Coosemans : *Quelle est la part de collaboration qu'il convient d'attribuer à chacun des deux frères Van Eyck, Hubert et Jean, dans le retable de l'Agneau mystique, de l'église Saint-Bavon, à Gand?*

A ce mémoire dactylographié et accompagné de photographies, l'auteur a joint un « Syllabus » imprimé en 1909 : *Le Retable de Gand et les frères Van Eyck*, où les mêmes arguments sont présentés sous une forme plus condensée.

Après tant d'autres, M. Coosemans cherche à déterminer ce qui revient à chacun des deux frères Van Eyck dans le retable de Gand. Comme eux, il présuppose que ces deux parts doivent se trouver l'une à côté de l'autre, certains panneaux étant entièrement de la main de Hubert, les autres de la main de Jean.

Pour lui, toute la zone inférieure du retable ouvert est de Hubert; tout le reste, à savoir la zone du haut et les faces extérieures des volets, est de Johannes.

Voici l'essentiel de son argumentation :

L'auteur conteste l'unité de plan du retable : « L'ensemble n'existe pas. » L'incohérence qu'il reproche à la composition, il l'attribue à l'intervention successive de deux cerveaux différents. Une partie des panneaux aurait donc été, non seulement

exécutée par Johannes, mais encore conçue et composée par lui. D'après lui, cette incohérence se manifeste :

1° Dans le choix des sujets des divers panneaux de l'étage supérieur, par exemple, dans le fait qu'on y trouve Adam et Ève « auteurs responsables de toutes les calamités que nous subissons sur cette terre ».

2° Et surtout dans la « différence de l'échelle de proportions ». Il n'entend pas seulement par là que les figures du haut sont beaucoup plus grandes que celles du bas ; il appelle « figures à grande échelle » celles qui, placées à l'avant-plan, sont hors de proportion avec leur fond (telle l'*Annonciation*, et, d'ailleurs, tout l'extérieur et tout le haut) ; — « petite échelle » quand les figures sont réellement situées dans le cadre qui les entoure, paysage ou intérieur (telle la zone inférieure de l'*Adoration*).

3° En 1424, le magistrat de Gand visita l'atelier de Hubert Van Eyck. M. Coosemans suppose que ce fut Josse Vydt qui l'y avait invité. Il en conclut que Hubert devait déjà avoir terminé un ensemble paraissant former un tout, et pour lui ce tout ne peut avoir été que la rangée inférieure.

Mais pourquoi celle-ci et non point, par exemple, les trois figures centrales du haut, qui pouvaient aussi constituer déjà un ensemble ?

C'est que ces dernières sont « à grande échelle » et que pour M. Coosemans la composition « à grande échelle » est caractéristique des œuvres certaines de Johannes Van Eyck. A ce propos il cite, à juste titre, la *Vierge* Van der Paele, la *Vierge* du chancelier Rollin, le double portrait Arnolfini, etc.

Quant à Hubert, dont aucune autre œuvre n'est connue avec certitude, on peut supposer que c'est à lui qu'est due la composition « à petite échelle » de la zone inférieure.

M. Coosemans affaiblit son argumentation en introduisant ici une longue digression sur l'école de Harlem, qu'il rattache à Johannes à cause de son séjour à La Haye. Il suffit de remarquer que les œuvres citées sont toutes bien postérieures à ce

séjour et que toutes montrent d'autres influences, notamment, directement ou indirectement, celle de Roger Van der Weyden, qui lui aussi composait « à grande échelle », comme, du reste, les autres peintres du Brabant et de la Flandre, aussi bien que ceux du Nord, et ce jusqu'à la fin du XV^e siècle. Tous ont l'habitude de faire les personnages principaux aussi grands que le permettent l'espace à peindre et le sujet à représenter.

A l'étage inférieur, le sujet à traiter imposait une petite échelle. Comment Johannes, quelles que fussent ses habitudes, s'y serait-il pris pour maintenir sa « grande échelle » quand le sujet comportait un tel nombre de personnages à disposer sur plusieurs plans? Mais si l'échelle de proportions est ici déterminée par le sujet, on ne peut en tirer argument pour y trouver une caractéristique d'auteur.

Autre objection : si l'on admettait l'hypothèse de M. Coosemans qu'il n'y a pas de plan d'ensemble dans le retable et que Hubert laissait à sa mort une série de panneaux formant déjà un tout achevé (la zone inférieure), on devrait se demander comment la zone supérieure a pu prendre naissance. N'eût-il pas été naturel que Josse Vydt se contentât de la première, quitte à faire peindre son portrait et celui de sa femme avec les deux saint Jean sur l'extérieur des volets? Pourquoi ajouter cette région supérieure si elle n'avait pas été commencée par Hubert, ni même prévue dans son plan?

Mais il est un autre fait sur lequel je désire attirer l'attention et qui est généralement perdu de vue, bien qu'à mon sens il explique le mieux la différence de proportion entre le haut et le bas :

Il ne faut pas oublier que le retable de Gand est, dans les Pays-Bas, le plus ancien grand retable de plate peinture. Auparavant, et même longtemps après, la plupart des retables importants étaient, au moins pour la partie centrale fixe, des retables sculptés.

C'est une loi générale, lorsqu'une substitution de matériaux

a lieu, que l'on commence par maintenir les dispositions antérieures auxquelles l'œil était habitué. C'est ce qui arriva lorsque, dans l'architecture, le bois fut remplacé par la pierre; c'est ce qui arrive de nos jours quand la pierre est remplacée par le fer ou par le béton, tout comme quand l'automobile succéda à la voiture.

Or, nous connaissons la disposition des riches retables sculptés : une table rectangulaire dressée verticalement, le plus souvent subdivisée en compartiments, sur laquelle broche une zone de personnages plus ou moins nombreux, rangés ou groupés, de petit format. Au-dessus de cette table, soit une, soit trois statues de proportions beaucoup plus grandes, chacune enclose dans une niche. Ce sont ces statues que remplacent ici les trois grandes figures centrales. Étant en plate peinture, elles ne peuvent pas être placées dans des édicules à pinacles, mais doivent être recouvertes de volets; d'où la nécessité de prolonger sur ceux-ci cette rangée de figures : anges, Adam et Ève.

En conclusion, j'estime que l'argumentation de M. Coosemans est peu probante. La tâche qu'il a entreprise est d'ailleurs, à mon sens, irréalisable. Comme ses prédécesseurs, il a pris un faux point de départ : leurs échecs sont dus au même préjugé initial, à savoir que les parts respectives des deux frères se montrent l'une à côté de l'autre et qu'on peut les séparer panneau par panneau. Or cela est à priori invraisemblable. Il faut admettre qu'au moins tout l'intérieur du retable a été commencé par Hubrecht dès le début et que la plupart des panneaux, sinon tous, ont été laissés incomplètement achevés, le centre ayant été poussé le plus loin. Les procédés de peinture de l'époque, procédant par couches successives, séparées par des périodes de séchage complet, rendaient presque nécessaire cette exécution simultanée. Pour la plus grande partie du retable, surtout de la face intérieure, le travail de Johannes doit donc avoir été un travail d'achèvement, et leurs peintures respectives sont ainsi superposées plus souvent que juxtaposées.

Pour ceux à qui ces considérations à priori ne sembleraient pas suffisamment persuasives, j'en ajouterai une à posteriori, et je ne puis que m'étonner qu'on n'en ait pas déjà tiré parti. Par un heureux hasard, il se fait que Johannes, lui aussi, a laissé à sa mort un important triptyque inachevé, celui du prévôt d'Ypres. Ce retable a été complété et terminé par un barbouilleur de la seconde moitié du XVI^e siècle, dont l'intervention est clairement visible. Par cet exemple nous pouvons juger quel était l'aspect d'un triptyque inachevé de l'époque des frères Van Eyck : tous, ou presque tous les sujets avaient été commencés ; aucun n'était complètement achevé ; les différentes parties étaient du reste à des degrés d'exécution extrêmement variés, depuis de simples préparations jusqu'à des morceaux finis. Si le continuateur, au lieu d'être d'un tout autre temps, avait été un maître de la même école que Johannes et de talent semblable, nous serions aussi perplexes devant ce triptyque que devant le retable de l'Agneau.

Le mémoire de M. Coosemans laisse à désirer au point de vue de la forme et est déparé par des étonnements assez naïfs au sujet des anges chanteurs et musiciens, qui n'ont pas l'heur de s'accorder avec l'idée que l'auteur se fait de l'harmonie céleste.

Il ne saurait prendre place parmi les publications de l'Académie. Pourtant, s'ajoutant à de si nombreuses tentatives antérieures, il constitue une contribution aux commentaires suscités par l'immortel chef-d'œuvre et, à ce titre, mérite d'être conservé dans les archives de la Classe.

La Classe, se ralliant aux conclusions du rapporteur, décide que le travail de M. Coosemans sera déposé aux archives.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

LUCIEN SOLVAY. — *L'Évolution théâtrale*. Bruxelles et Paris.
librairie G. Van Oest et C^{ie}, 1922. In-8°, 2 vol. de
369 + 385 pages.

Que de fois n'a-t-on pas déploré la vanité du travail du journaliste, et en particulier du critique condamné à suivre l'actualité, à fournir sur l'heure une appréciation de l'œuvre nouvelle et à satisfaire ainsi ce besoin d'information rapide qui caractérise l'époque moderne ! Que d'esprit, de savoir, de jugement dépensés dans ces articles éphémères comme les feuilles qui les contiennent, et qui sont cependant d'un si vif intérêt par la sincérité, la spontanéité résultant de leur rédaction immédiate, dans le frémissement de la première impression !

On se prend souvent à regretter qu'il soit à peu près impossible de les retrouver, enfouis qu'ils sont dans les rarissimes et introuvables collections de quotidiens. Ce n'est pas sans mélancolie que l'on songe à l'effort accompli par des esprits comme Gustave Frédéricix, Jean Rousseau, Charles Tardieu, pour ne rappeler que ceux-là, dont il ne reste en somme pas de trace. Et l'on ne peut que féliciter notre confrère Lucien Solvay, poète, romancier, auteur dramatique, historien d'art et journaliste, d'avoir songé à conserver le souvenir de son labeur journalistique en coordonnant les articles de critique musicale et dramatique qu'il a publiés depuis une trentaine d'années. Revus, corrigés, complétés, ils forment la matière de deux gros volumes intitulés : *L'Évolution théâtrale*, et consacrés respectivement au théâtre littéraire et au théâtre musical.

Le premier débute par des notes sur les classiques français, comiques et tragiques, et sur quelques écrivains que M. Solvay groupe sous le nom de romantiques, ce qui ne sera pas sans

provoquer certaines réserves, ainsi qu'il le reconnaît lui-même. Puis viennent des aperçus sur les auteurs modernes, sérieux par tendances : le théâtre « amusant » de MM. Lavedan, de Flers et Cailhavet, Alfred Capus, Maurice Donnay; le théâtre « d'idées » de MM. Paul Hervieu, Bourget, Paul-Hyacinthe Loyson, Brieux; le théâtre « de vie » de MM. Henry Bataille, Bernstein, de Porto-Riche, Henry Kistemaeckers, y compris des dramaturges qui se sont spécialement appliqués à dépeindre la vie de théâtre, ceux qui ont pratiqué le théâtre « de terreur », et Victorien Sardou, qui occupe une place à part, ayant fait « du théâtre », tout court; enfin le théâtre « des poètes », d'Henri de Bornier à M. André Rivoire. Il y a là quantité de portraits tracés avec finesse, avec verve, d'aperçus judicieux ou de critiques justes et pénétrantes. Sans doute ce n'est point une histoire complète du théâtre français. Aussi bien M. Solvay, dans sa préface, se défend-il de cette prétention et déclare-t-il n'avoir voulu qu'apporter à cette histoire une contribution personnelle, contribution importante par la largeur et la sûreté de vue, ajouterons-nous.

Une bonne soixantaine de pages sont réservées au théâtre belge « d'expression française ». M. Solvay critique cette qualification « assez hypocrite » et conteste que notre production dramatique française puisse avoir un caractère assez nettement déterminé pour que l'on soit autorisé à séparer le théâtre belge du théâtre français. Dans la forme dramatique, l'essentiel ce sont les idées, les sentiments, non le milieu, la couleur locale. Pour qu'il existe un théâtre belge, nous dit-il, il faudrait qu'il existât une langue belge... Il faut remarquer aussi que l'art du théâtre est assez nouveau en Belgique, et que le métier fait, en général, défaut à nos auteurs.

Ces prémisses ne l'empêchent pas d'analyser avec bienveillance, mais aussi avec indépendance, les œuvres dramatiques de nos écrivains : MM. Maurice Maeterlinck, Émile Verhaëren, Gustave Van Zype, Ivan Gilkin, Gustave Abel, M^{me} Marguerite

Dutermé, MM. Horace Van Offel, Paul Spaak, Albert du Bois, Félix Bodson, etc., d'en faire ressortir l'intérêt et le mérite. Après avoir lu ce chapitre, on est bien tenté de se dire que si nous n'avons pas de théâtre, nous n'en avons pas moins des écrivains dramatiques dont nous pouvons être fiers.

La fin du premier volume est consacrée à quelques dramaturges étrangers : Shakespeare, Alfieri et Giacosa, Ibsen, Björnson, Tor Hedberg, Tolstoï, Heine, Grillparzer et jusqu'à M. Conan Doyle, le père de Sherlock Holmes.

D'un attrait plus direct, plus passionnant pour les membres de la Classe des Beaux-Arts, est le tome second, réservé au théâtre musical. Ici aussi M. Solvay adopte un ordre à la fois chronologique et systématique.

Ce sont d'abord des maîtres classiques qu'il évoque, qu'ils soient des classiques proprement dits, Gluck, Mozart, des génies dépassant toute classification, Beethoven, ou de grands romantiques, Weber, Berlioz, sans oublier les petits maîtres de l'ancien opéra-comique, Monsigny, Grétry. Voici les représentants de l'époque du grand-opéra historique : Rossini, celui de *Guillaume Tell*, bien entendu; Donizetti, Verdi, Meyerbeer, Halévy, puis les auteurs de transition : Gounod, Ambroise Thomas, Reyer, Lalo. Massenet fait l'objet d'une étude fine et délicate, une des plus pondérées que l'on puisse trouver sur un compositeur souvent conspué, mais dont le charme a exercé sur le public une influence qui n'est pas près de s'éteindre, du moins en ce qui concerne des œuvres comme *Manon*, *Werther*, *Le Jongleur de Notre-Dame*, et même cette décorative et chantante *Hérodiade*, où, comme le dit M. Solvay, les « airs » ne rougissent pas de paraître des airs. Très intéressante aussi l'analyse clairvoyante et impartiale de l'œuvre dramatique assez inégale de Saint-Saëns, l'associé éminent dont notre Académie déplore la perte, et dont *Samson et Dalila* suffit à assurer la gloire au théâtre.

Voici maintenant les « veristes », partis d'un principe excel-

lent, mais qui en tirèrent trop souvent de déplorables applications : M. Puccini et ses émules de tous pays, y compris l'extraordinaire M. Raoul Gunsbourg. Je m'empresse d'ajouter, avec M. Solvay : « Ne le lui dites pas, il se fâcherait. Il affirme n'être d'aucune école que la sienne, — une école où l'on n'apprend rien, ni principes, ni métier ». A ce groupe, le critique en oppose un autre, composé de MM. Bruneau, Gustave Charpentier, Leroux, Casadesus, Gabriel Dupont, en qui il voit des naturalistes doublés de symbolistes. Il analyse ensuite des œuvres d'un art plus élevé, d'une expression artistique plus neuve : *Fervaal* et *L'Étranger* de M. Vincent d'Indy ; — *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy, qui a paru d'abord révolutionnaire et qui nous semble aujourd'hui classique « par la sincérité et la justesse de son expression, par le sentiment de nature et de vérité qui s'en dégage » ; — *Ariane et Barbe-Bleue* de M. Paul Dukas, et *Pénélope* de M. Gabriel Fauré, cette œuvre de parfaite distinction, où l'antiquité légendaire est « traduite par une âme d'artiste très moderne », avec autant de noblesse que d'émotion.

Il convient de louer l'impartialité avec laquelle M. Solvay parle des deux principaux représentants du drame lyrique allemand, les deux Richard, Wagner et Strauss. Comme il le dit : « Le soir où, à Bayreuth, Wagner prononça cette parole mémorable : « Enfin nous avons un art allemand ! », le maître proclama la première victoire remportée par l'orgueil germanique dans la folle campagne entreprise pour la conquête de l'univers ». A propos de M. Strauss, il aurait pu signaler les progrès de la mégalomanie allemande dans cet art qui est, suivant son expression, « un art de combat, s'imposant non par la séduction, mais » par la force ». Pour détestables que soient leurs tendances politiques, Wagner et Strauss n'en ont pas moins écrit des ouvrages admirables dont notre confrère analyse la beauté avec objectivité et avec sagacité, et il nous donne ce noble conseil : « élevons notre jugement au-dessus des douleurs actuelles ; considérons l'œuvre d'art comme une création divine

du génie, non comme l'instrument fatal d'une pensée mauvaise, et ne voyons en elle que de la beauté ».

Les compositeurs belges n'ont pas été oubliés dans cette revue du théâtre contemporain. M. Solvay montre d'abord les difficultés contre lesquelles ils ont à lutter, et dont il nous entretenait naguère ici-même : manque de sympathie d'un public réfractaire, de parti pris, aux pièces du cru, et, par conséquent, froideur des directeurs de théâtres, absence ou pénurie de bons livrets, etc. Malgré ces circonstances défavorables, nos musiciens ne se découragent pas, et ils sont parfois récompensés de leur indéfectible constance : Jean Vanden Eeden avait soixante-dix ans quand il connut le succès avec son opéra *Rhena*. M. Solvay dessine ensuite une série de médaillons de nos musiciens morts et vivants, dont beaucoup furent ou sont ses amis, et il s'acquitte de cette tâche singulièrement délicate avec autant de clairvoyance que de tact : on lit avec le plus vif attrait les pages où il parle de Blockx, de Tinel, de Vanden Eeden, de MM. Paul Gilson, Léon Dubois, Auguste De Boeck, Albert Dupuis, Émile Wambach, François Rasse, Victor Buffin, Charles Radoux et Émile Mathieu, « le plus spirituel, le plus avisé des compositeurs belges », et qui est sans doute cité le dernier parce qu'il est resté le plus jeune d'esprit et de cœur.

Les derniers chapitres traitent de la danse et de l'opérette, de la comédie musicale étudiée dans les spirituelles partitions du *Falstaff* de Verdi, de la *Farce du Cuvier* de Gabriel Dupont, de l'étincelant *Mârouf* de M. Henri Rabaud, et de l'*Heure espagnole* de M. Maurice Ravel ; enfin de la crise dont souffre l'art lyrique, comme l'art en général, depuis le début du XX^e siècle. Cette crise, M. Solvay la constate ; mais, en observateur expérimenté, il ne s'en effraie pas outre mesure. Il a trop fréquenté les salles de théâtre pour ne pas connaître la psychologie du gros public. « S'élever, dit-il à propos de ce public, « s'élever est difficile, si on ne l'y aide pas un peu. Il faut l'aider. L'histoire de l'évolution artistique n'est-elle pas une longue suite de luttes ? Que de

batailles livrées, depuis deux siècles, pour la conquête de formes d'art sans cesse renouvelées !... Donnez à la foule les œuvres qu'elle demande et qu'elle aime, soit ; mais montrez-lui, à côté de celles-là, des œuvres plus hautes et plus combatives. Les premières, accessibles aux ignorants, passeront ; les autres ont pour elles l'avenir. Et ne nous décourageons pas si, à certaines époques, nous voyons, surtout dans l'avilissement de nos mœurs d'après-guerre, le niveau descendre et l'idéal s'abaisser. C'est la crise inévitable, fatale. L'état social actuel l'a faite cette fois plus grave peut-être qu'elle le fut jamais. Mais il est des victoires qui profitent au vaincu presque autant qu'au vainqueur. Dans le triomphe passager de la musique dite « amusante », l'art, vaincu par elle, a, malgré tout, marqué de son empreinte l'ennemi victorieux... L'art, à tout prendre, y gagne quelque chose, si peu que ce soit ; insensiblement, il rapproche de lui la foule et prépare la remise en marche de l'évolution un moment interrompue. »

Dans son avant-propos, M. Solvay écrit : « Le souci de faire admirer au public des œuvres saines et belles et, plus encore, l'ennui de le voir trop souvent s'éprendre d'œuvres vulgaires ont valu maintes fois à la sincérité de nos jugements des reproches, voire des malédictions ». C'est précisément cette sincérité qui confère une autorité particulière à ce beau livre, si substantiel, dont j'ai essayé de donner une idée sommaire. Il faudrait que je loue encore la forme élégante de l'ouvrage et l'esprit ingénieux, parfois piquant, qui l'anime constamment. Mais je craindrais, en insistant, de blesser la modestie de l'auteur, qui m'écoute, et qui m'a fait l'honneur de me demander de présenter son œuvre à la Classe des Beaux-Arts. Je ne doute pas que les membres de la Classe soient désireux de lire à leur tour *l'Évolution théâtrale* et que cette lecture augmente leur estime pour un de nos plus distingués et sympathiques confrères.

PAUL BERGMANS.

Séance du jeudi 2 février 1922.

M. A. Baertsoen, vice-directeur de la Classe.

Sont présents : MM. J. Winders, Ém. Mathieu, Léon Frédéric, Lucien Solvay, G. Hulin de Loo, Sylvain Dupuis, Léon Du Bois, Paul Bergmans, Adolphe Max, Ernest Verlant, K. Mestdagh, J. Jongen, *membres*; Aug. De Boeck, Em. Fabry, *correspondants*, et le Secrétaire perpétuel.

Absences motivées : MM. Rousseau, directeur; Brunfaut, Claus, Destrée, Delvin, Verhaeren, membres, et Wambach, correspondant.

M. le Vice-Directeur exprime les regrets de la Classe à l'annonce du décès de M. L. Gonse, associé de la Section des sciences et des lettres dans leurs rapports avec les beaux-arts.

CORRESPONDANCE.

MM. Verhaeren et Fabry remercient la Classe de les avoir élus respectivement membre titulaire et correspondant.

M. Alf. Heymans remercie l'Académie des condoléances qui lui ont été exprimées à l'occasion du décès de M. J.-A. Heymans.

M. le Ministre des Sciences et des Arts transmet le rapport de M. F. Pycke, lauréat du Prix Godecharle pour la peinture en 1914. — Renvoi à MM. Baertsoen, Frédéric et Fabry.

M. J. Destrée envoie trois questions qu'il propose pour le concours de 1926.

M. le Directeur du Musée des Beaux-Arts de Gand demande à recevoir pour la bibliothèque du Musée l'*Annuaire* de l'Académie. — Accordé.

Séance du 2 février 1922.

HOMMAGE D'OUVRAGE.

Réflexions d'un Solitaire, par Grétry, t. III, publié par la Commission pour la publication des œuvres des anciens musiciens belges.

— Remerciements.

RAPPORT DE LA COMMISSION DES PORTRAITS.

Conformément à l'avis de la Commission, la Classe approuve un portrait pour lequel des corrections avaient été demandées.

150^e ANNIVERSAIRE DE L'ACADÉMIE.

Conformément à la proposition de la Commission du 150^e anniversaire, la Classe décide que M. Verlant fera partie de cette Commission et sera chargé de parler, au nom de la Classe, à la séance commémorative du 24 mai prochain.

UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE DES BEAUX-ARTS.

La Classe décide d'ajourner la réunion projetée pour le mois de mai prochain, jusqu'au moment où un plus grand nombre d'adhésions auront été acquises.

PROGRAMME DU CONCOURS ANNUEL POUR 1926.

I. — Histoire et Critique.

Conditions réglementaires relatives aux questions littéraires.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage; ils n'y inscriront qu'une devise, qu'ils reproduiront sur un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Il leur est défendu de faire usage d'un pseudonyme. Faute de satisfaire à ces formalités, le prix ne sera pas accordé.

Les ouvrages remis après le temps prescrit et ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, sont exclus du concours.

L'Académie demande la plus grande exactitude dans les citations : elle exige, à cet effet, que les concurrents indiquent les éditions et les pages des ouvrages mentionnés dans les travaux présentés à son jugement. L'étendue des mémoires sera réduite au strict nécessaire et la pagination sera uniforme.

Les planches inédites, seules, sont admises.

L'Académie se réserve le droit de publier les travaux couronnés.

Elle rappelle aux concurrents que les manuscrits des mémoires soumis à son jugement restent déposés dans ses archives comme étant devenus sa propriété. Toutefois, les auteurs peuvent en faire prendre copie à leurs frais, en s'adressant, à cet effet, au Secrétaire perpétuel.

Délai pour la remise des travaux, au Palais des Académies, rue Ducale, 1, à Bruxelles : **31 mai 1926.**

PREMIÈRE QUESTION.

On demande des renseignements biographiques sur les personnes qui ont commandé des tableaux aux peintres flamands du XV^e siècle. A quel milieu social et national appartenaient-elles ? A quelle occasion et en vue de quelle destination faisaient-elles leurs commandes ? — Prix : 1,000 francs.

DEUXIÈME QUESTION.

Déterminer la part du tempérament national ou de la tradition nationale dans la sculpture des provinces belges depuis la Renaissance jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. — Prix : 2,000 francs.

TROISIÈME QUESTION.

Étudier un programme d'enseignement de l'Architecture, en tenant compte des matériaux dont le constructeur peut disposer actuellement. — Prix : 1,000 francs.

QUATRIÈME QUESTION.

On demande une étude sur la vie et les ouvrages de Gossec. — Prix : 1,500 francs.

II. — Art pratique.

Conditions relatives aux concours d'art pratique.

Les envois devront être faits, franc de port, à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie, au Palais des Académies, avant le **1^{er} octobre 1926.**

Les concurrents sont tenus de joindre à leur œuvre un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse; il est défendu de faire usage d'un pseudonyme. Le billet cacheté sera revêtu d'une devise ou d'une marque distinctive qui sera répétée sur le projet même. Faute de satisfaire à ces formalités, le prix ne sera pas accordé.

L'Académie n'accepte que des travaux complètement terminés.

Les auteurs des projets couronnés sont tenus d'en donner une reproduction photographique, pour être conservée dans les archives de l'Académie avec les autres pièces du concours.

Un délai de trois mois est accordé aux auteurs des projets pour en réclamer la restitution, à leurs frais. Passé ce délai, l'Académie ne se rend plus responsable de ces projets.

PREMIÈRE QUESTION.

Une galerie située dans un parc et consacrée à la sculpture (plan à 0,01 %, élévation à 0,02 %, fragments à 0,05 %). Le style est laissé au choix des concurrents. — Prix : 1,000 francs.

DEUXIÈME QUESTION.

On demande une sonate pour piano et violoncelle. — Prix : 1,000 francs (plus les frais d'une exécution publique).

PROGRAMMA VAN DEN JAARLIJKSCHEN WEDSTRIJD VOOR 1926.

I. — Geschiedenis en Critiek.

Reglementaire voorwaarden aangaande de letterkundige vragen.

De schrijvers zullen hun naam op hun werk niet zetten; zij zullen er slechts een motto op schrijven, dat zij op een gesloten briefje zullen herhalen, met hun naam en adres er in. Het is hun verboden een schuilnaam te gebruiken. Wordt aan deze formaliteiten niet voldaan, dan zal de prijs niet toegekend worden.

Werken, die na den bepaalden termijn ingeleverd werden of waarvan de schrijvers zich, op welke wijze ook, hebben doen kennen, zullen uit den prijskamp gesloten worden.

De Academie verlangt de grootste stiptheid in de aanhalingen; zij eischt daarom dat de mededingers de uitgaven en de bladzijden van de werken zouden opgeven die zij in hun verhandelingen aanhalen. De omvang der verhandelingen moet tot het uiterst noodige beperkt worden en de pagineering doorlopend eenvormig zijn.

Alleen onuitgegeven platen zullen worden aangenomen.

De Academie behoudt zich het recht voor om de bekroonde werken uit te geven.

Zij herinnert aan de mededingers dat de handschriften der aan haar oordeel onderworpen verhandelingen, in haar archief als haar eigendom neergelegd blijven. De schrijvers mogen er, op hun kosten, een afschrift van nemen, zich daartoe tot den Bestendigen Secretaris wendende.

Termijn voor het inleveren der werken op het Paleis der Academiën, Hertogstraat, 1, Brussel : **31^e mei 1926.**

EERSTE VRAAG.

Men vraagt biographische inlichtingen over de personen die aan Vlaamsche schilders uit de XV^e eeuw schilderijen besteld hebben. Tot welk maatschappelijk en nationaal midden behoorden zij? Te welker gelegenheid en tot welke bestemming deden zij hun bestellingen? — Prijs : 1,000 frank.

TWEEDE VRAAG.

Het aandeel van de nationale geaardheid of de nationale overlevering in de beeldhouwkunst der Belgische provincies sedert de Hergeboorte tot aan het einde der XVIII^e eeuw bepalen. — Prijs : 2,000 frank.

DERDE VRAAG.

Een programma voor het onderwijs der bouwkunst behandelen, rekening houdende met de bouwstoffen, waarover de bouwer tegenwoordig kan beschikken. — Prijs : 1,000 frank.

VIERDE VRAAG.

Men vraagt een studie over het leven en de werken van Gossec. — Prijs : 1,500 frank.

II. — Toegepaste kunst.

Voorwaarden aangaande de prijskampen in toegepaste kunst.

De bezendingen moeten aan den heer Bestendigen Secretaris der Academie, in het Paleis der Academiën, vrachtvrij gericht worden vóór den **1ⁿ October 1926**.

De mededingers moeten bij hun werk een gesloten briefje voegen met hun naam en adres er in; het is verboden een schuilnaam te gebruiken. Het gesloten briefje zal een motto of herkenningsteeken dragen, dat op het ontwerp zelf zal herhaald

worden. Wordt aan deze formaliteiten niet voldaan, dan zal de prijs niet toegekend worden.

De Academie neemt slechts geheel afgemaakte werken aan.

De makers der bekroonde ontwerpen moeten er een photographisch afteksel van geven om in het archief der Academie met de andere stukken van den prijskamp bewaard te worden.

Er wordt aan de makers der ontwerpen drie maanden tijd gegund om ze, op hun kosten, terug te vragen. Nadien houdt zich de Academie voor die ontwerpen niet meer verantwoordelijk.

EERSTE VRAAG.

Een guanderij in een park opgericht en aan de beeldhouwkunst gewijd (grondvlak op 0,04 ‰, opstand op 0,02 ‰, onderdeelen op 0,05 ‰). De stijl wordt aan de keus der mededingers overgelaten. — Prijs : 1,000 frank.

TWEEDE VRAAG.

Men vraagt een sonate voor klavier en cello. — Prijs : 1,000 frank (alsook de vergoeding van een openbare uitvoering).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Coune (M.). De Vlaamsche Zanger. Heers (Limbourg). 1921, in-16 (204 p.).

[28.905]

Cloquet (L.) Les maisons anciennes en Belgique Gand, s.d., in-8°

(107 p., fig.).

[28.938]

Grétry (A.-E.-M.) Réflexions d'un solitaire. Bruxelles, 1921, t. III,

in-8° (385 p., portr.).

[26.492]

Solvay (Lucien). L'Évolution théâtrale. Bruxelles, 1922; 2 vol. in-8°

(369 + 382 pp.).

[28.939]

Séance du jeudi 2 mars 1922.

M. VICTOR ROUSSEAU, directeur de la Classe.

Sont présents : MM. A. Baertsoen, *vice-directeur* ; G. De Groot, J. Winders, Émile Mathieu, Léon Frédéric, Lucien Solvay, Jules Brunfaut, G. Hulin de Loo, Émile Claus, Sylvain Dupuis, Léon Du Bois, Paul Bergmans, Adolphe Max, Joseph Jongen, Alfred Verhaeren, *membres*, Auguste De Boeck, Paul Jaspas, E. Fabry, *correspondants*, et le Secrétaire perpétuel.

Absences motivées : MM. K. Mestdagh, J. Delvin, *membres* ; E. Wambach, *correspondant*.

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre des Sciences et des Arts demande si l'Académie se fera représenter au 7^e centenaire de l'Université de Padoue (14-17 mai 1922).

M. Solvay fait parvenir les biographies d'Éd. Fétis et de H. Hymans, et M. Hermans celle d'André Hennebicq. — Remerciements.

HOMMAGE D'OUVRAGE.

En souvenir de Fernand Khnopff, par Paul Errera.

— Remerciements.

RAPPORTS.

L'École musicale liégeoise, par M. Auda.

Rapport de M. Paul Bergmans, premier commissaire.

Inaugurées par les Bénédictins au XIX^e siècle, les études grégoriennes ont pris de nos jours un vigoureux essor, depuis que le pape Pie X, par son célèbre *Motu proprio*, a rendu à la

musique grégorienne la place qui lui appartient dans les cérémonies du culte catholique. Des revues spéciales leur ont été consacrées, et de nombreux chercheurs se sont appliqués à élucider les origines de cet art spécial, à en établir aussi le développement historique. Si l'on s'accorde aujourd'hui à reconnaître en Grégoire le Grand le codificateur ou le compilateur des chants liturgiques, aux confins du VI^e et du VII^e siècle, on sait aussi, en effet, que l'Antiphonaire s'accrut au cours du moyen âge. Du VII^e à la fin du XI^e siècle, on peut suivre ses enrichissements, et même déterminer la personnalité des compositeurs à qui ils sont dus. Ceux-ci prennent actuellement, à juste titre, place dans l'histoire générale de la musique, et une place d'autant plus importante que l'on est arrivé à mieux comprendre la musicalité des mélodies grégoriennes. La meilleure preuve en fut l'apparition récente de monographies spéciales dans les bibliothèques de haute vulgarisation artistique, tels le beau livre de M. Amédée Gastoué, *L'Art grégorien*, dans la collection des Maîtres de la Musique (1911), et la *Musique grégorienne*, de dom Augustin Gatard, dans celle des Musiciens célèbres (1913).

Plusieurs spécialistes se sont occupés de l'histoire de l'art grégorien en Belgique. Parmi eux il faut citer M. Ant. Auda, qui a publié quelques notices sur la matière, notamment dans la *Tribune de Saint-Gervais*, et qui soumet à notre appréciation un mémoire très étendu, consacré à un grand compositeur grégorien belge, l'évêque Étienne de Liège.

Étienne est né vers 850; il fit son éducation à Metz, siège d'une célèbre *Schola*, puis à l'école du palais d'Aix-la-Chapelle, et fut nommé chanoine à Metz, la capitale de la Lotharingie. Nommé ensuite abbé de Saint-Mihiel, près de Verdun, puis de Saint-Evre, il fut choisi par le clergé liégeois, en 901, pour succéder à l'évêque Francon. Son règne dura vingt ans — Étienne mourut le 16 mai 920 — et fut important autant qu'agité : il s'écoula au milieu des querelles suscitées par le

démembrement de l'empire de Charlemagne, ce qui n'empêcha pas Étienne de cultiver assidûment les lettres et la musique.

M. Auda démontre qu'on peut lui attribuer, de façon sûre, quatre ouvrages.

Le premier est un *Liber capitularis* ou *Collectorium*, c'est-à-dire un recueil des prières dites capitules, avec les collectes et versets pour toutes les heures de l'office; en somme une première rédaction du bréviaire. Cet ouvrage est perdu, à moins qu'on n'en puisse considérer comme une copie un *Breviarium vetus* de la bibliothèque de l'Université de Liège.

Par contre, nous possédons les trois autres ouvrages authentiques d'Étienne : l'*Office de l'invention de saint Étienne*, qui serait sa première œuvre; l'*Office de la Sainte Trinité*, fête d'origine liégeoise, et l'*Office de saint Lambert*, l'illustre fondateur de Liège. M. Auda fait minutieusement l'histoire de ces trois offices et nous en communique le texte littéraire et musical.

Je n'ai pas à insister sur la valeur de ces chants, et en particulier de l'*Office de saint Lambert*, dont une antienne, le majestueux *Magna vox*, fut jadis comme l'hymne national de la principauté de Liège. Elle inspira plus d'un compositeur moderne; je me borne à rappeler le beau chœur, à quatre voix égales, de notre confrère M. Sylvain Dupuis, exécuté à l'occasion des fêtes du XII^e centenaire du martyre de saint Lambert, en 1908.

J'ai lu le travail de M. Auda avec la plus consciencieuse attention. L'auteur connaît les sources et sait les utiliser judicieusement; il connaît aussi les travaux les plus récents sur l'art grégorien. Il est donc à la hauteur des questions difficiles dont il a abordé l'examen, et il me paraît les avoir étudiées d'après les règles de la critique historique. Les résultats auxquels il arrive constituent une importante contribution à la connaissance de l'histoire de la musique en Belgique pendant le moyen âge, en même temps qu'à l'étude de la paléographie musicale.

Je n'ose cependant émettre sur le mémoire un avis sans réserve, car il contient de nombreux passages que je ne puis apprécier avec une compétence suffisante, notamment en ce qui concerne la liturgie et l'histoire ecclésiastique de la principauté de Liège. Je propose donc à la Classe de faire appel aux lumières spéciales de dom Ursmer Berlière, et je me rallie d'avance aux conclusions à cet égard de notre éminent confrère de la Classe des lettres.

J'ai, d'ailleurs, à présenter quelques observations sur le mémoire.

L'introduction est consacrée à un tableau succinct de l'histoire de la musique à Liège, depuis les origines jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. C'est un hors-d'œuvre inutile, en tête d'une monographie aussi spéciale, et j'estime qu'il n'y a pas lieu de l'imprimer, si le travail de M. Auda est jugé digne d'être inséré dans nos publications, comme j'incline à le croire.

Avant l'impression, le texte du mémoire devrait subir une revision attentive. Le style est négligé, parfois même incorrect : M. Auda traite Étienne de « sympathique personnage » (p. 7); il parle d'un instrument qui « avait été abandonné au plus profond oubli » (p. 11), ou de « conjecturer à son admission » (p. 22), de signes d'altération « qui tirent sur notre bécarre » p. 43), etc., etc. Cette cacologie fait tort à son érudition.

Il est souhaitable que M. Auda joigne à ses textes neumatiques des transcriptions en notation musicale moderne, comme le fait dans ses travaux M. Gastoué, à qui M. Auda dédie son mémoire. C'est le seul moyen d'assurer la diffusion voulue, au point de vue de l'histoire générale de la musique, aux résultats si intéressants de ses recherches.

Rapport de M. Sylvain Dupuis, deuxième commissaire

Les scrupules de mon excellent Confrère Paul Bergmans, qui n'ose émettre sur le mémoire de M. Auda un avis sans

réserve en ce qui concerne la liturgie et l'histoire ecclésiastique de la principauté de Liège, me paraissent excessifs.

Certes, sa proposition de faire appel aux lumières d'un troisième rapporteur, plus au courant de ces questions, est dictée par son grand désir d'être impartial et renseigné complètement, mais je ne doute pas que ses craintes soient dissipées lorsqu'il apprendra que le mémoire de M. Auda, examiné par des hommes de valeur tels que M. le chanoine Guillaume Simenon, le savant professeur d'histoire au grand séminaire de Liège, et par M. Jules Closson, professeur d'histoire à l'Université de Liège, fut approuvé et louangé par eux. M. Amédée Gastoué, lui aussi, a félicité chaleureusement M. Auda et a même accepté la dédicace de son œuvre. Quant à la suppression du résumé historique servant d'introduction, mon avis diffère de celui de mon Confrère. Il me paraît, au contraire, devoir apporter une utile contribution à l'histoire de la musique dans l'ancien pays de Liège, et je suis partisan de sa publication, pour autant que son auteur consente à l'alléger de certains détails qui lui donnent des proportions peu en rapport avec un simple avant-propos. Loin d'être un hors-d'œuvre, cette introduction est en parfaite corrélation avec le sujet traité. Les renseignements qu'elle nous fournit, quant au développement merveilleux de l'art musical dans notre pays, nous aident à mieux connaître et, par conséquent, à estimer plus équitablement les mérites des anciens musiciens liégeois et en particulier ceux du fondateur de notre école : ÉTIENNE.

On peut aussi opposer un avis différent en ce qui concerne la traduction en notation moderne de la partie musicale de cet ouvrage, une transcription fidèle de la notation grégorienne étant impossible.

Les grégorianistes les plus larges la tolèrent à peine dans les publications de vulgarisation et encore la considèrent-ils comme un pis-aller.

Si M. Gastoué, dans l'*Art grégorien*, et Dom Gatard, dans

la *Musique grégorienne*, cités tous deux dans le rapport de M. Paul Bergmans, ont employé la notation moderne, c'est que l'un et l'autre s'adressent à un public peu ou pas du tout au courant de la notation grégorienne, et il est à remarquer que notre éminent musicologue, F.-A. Gevaert, dont personne ne contestera l'autorité en cette matière, a publié tous ses travaux en notation grégorienne pure, seule notation qui me semble convenir à l'ouvrage d'érudition de M. Antoine Auda.

Mais où j'approuve pleinement mon excellent Confrère, c'est lorsqu'il émet l'avis de revoir l'ouvrage entier au point de vue de certaines incorrections de détail. Sans nul doute, il suffirait d'en faire la remarque à M. Auda pour qu'il s'empressât de châtier son style.

Tout en déplorant cette négligence, je ne puis cependant que la trouver de minime importance en présence de la remarquable érudition dont fait preuve le travail de M. Auda. Je me rallie très volontiers aux conclusions de M. Bergmans pour demander la publication — après revision — d'une œuvre de haute portée, qui est destinée à jeter un jour nouveau sur l'histoire musicale belge.

La Classe vote l'impression de ce travail dans les *Mémoires* in-8°, après transformation de l'introduction, dans le sens des observations présentées par M. Bergmans.

Séance du jeudi 6 avril 1922.

M. V. Rousseau, directeur de la Classe.

Sont présents : MM. A. Baertsoen, *vice-directeur*; J. Winders, Ém. Mathieu, Léon Frédéric, Lucien Solvay, Jules Brunfaut, G. Hulin de Loo, Émile Claus, Sylvain Dupuis, Victor Horta, Paul Bergmans, Adolphe Max, Ernest Verlant, Jos. Jongen, Alf. Verhaeren, *membres*, et le Secrétaire perpétuel.

Absences motivées : MM. K. Mestdagh et Delvin, *membres*; Wambach et Aug. De Boeck, *correspondants*.

M. le Directeur notifie à la Classe le décès de M. G. De Groot, *membre de la Section de sculpture* :

MESSIEURS,

Un deuil frappe à nouveau la Classe des Beaux-Arts. Guillaume De Groot vient de mourir, comme nous l'ont appris les journaux d'hier soir, à la clinique Edith Cavell.

C'est une perte sensible pour l'Académie que celle de notre éminent confrère, l'un des plus zélés, que nous étions habitués à rencontrer parmi nous régulièrement depuis tant et tant d'années.

Sous un dehors un peu brusque d'un visage émacié, aux traits fins, au caractère énergique, c'était l'homme le plus dévoué qu'il y eût à la cause de l'art et à ses confrères.

Ce n'est pas le moment de mentionner les œuvres nombreuses dont ce probe artiste est l'auteur, œuvres pour la plupart ornant

des édifices publics. L'hommage, Messieurs, qu'en votre nom je lui rends ici en ouvrant la séance est celui de dire les regrets unanimes ressentis pour notre confrère que la mort inopinée nous enlève brusquement, puisqu'il y a un mois à peine il siégeait encore en notre compagnie.

Presque en même temps on apprend que Guillaume De Groot lègue à la ville de Bruxelles son immeuble et sa collection d'art. Ceux qui ont eu l'occasion de visiter le vieux sculpteur dans sa belle maison de l'avenue, seule consolation de ses dernières années, savent de quel homme de goût était doublé l'artiste qui, patiemment, sut au cours de sa très longue carrière réunir les admirables œuvres qu'il vient de laisser à la Ville. Nous ne pouvons que nous en réjouir. Cet acte de libéralité fait honneur à l'éminent confrère que nous venons de perdre; il ajoute encore à la pensée très haute et sympathique que nous nous faisons de lui.

Nous ne pouvons, Messieurs, qu'exprimer ici tous les regrets mêlés d'admiration que nous rendons à sa mémoire.

M. Adolphe Max est chargé de prononcer, aux funérailles, le discours d'usage, qui est publié ci-après.

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre des Sciences et des Arts fait parvenir une copie de l'arrêté royal du 15 février 1922 approuvant l'élection de M. Alfred Verhaeren en qualité de membre titulaire.

M. Guillaume Charlier offre à l'Académie, pour la Caisse centrale des Artistes belges, une somme de 50,000 francs. La Classe accepte cette donation, vote de chaleureux remerciements au généreux donateur et demandera au Gouvernement l'arrêté nécessaire pour pouvoir entrer en possession du capital.

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. Adolphe. MAX
aux funérailles de M. G. De Groot.

Mes confrères de la Classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique ont bien voulu me prier d'être, en la circonstance douloureuse qui nous rassemble, l'interprète de leurs sentiments et de saluer en leur nom l'homme de talent et de cœur dont la vie terrestre vient de toucher à son terme.

En accomplissant ce pieux devoir, j'obéis en même temps aux impulsions de l'amitié personnelle qui m'unissait à Guillaume De Groot. Comme bourgmestre, enfin, me faisant l'organe de mes concitoyens, j'apporte ici l'hommage de la Cité reconnaissante à l'un des ses enfants, qui lui fit honneur et dont le dernier acte fut, envers elle, un émouvant témoignage d'attachement et d'affection.

Guillaume De Groot — membre de l'Académie depuis 1884 et correspondant de l'Institut de France depuis 1903 — avait débuté à l'époque où, rénovée par Fassin, la sculpture belge, brisant le moule des conventions anciennes, s'engageait dans la voie d'une interprétation plus large et plus libre.

Une technique plus savante et plus sûre, une exécution plus harmonique, des modelés plus souples et plus vivants marquaient les tendances de cette évolution dont Guillaume De Groot fut l'un des artisans les plus consciencieux.

Son *Mercur* de 1872, son buste de l'architecte Cluysenaer, œuvre docte et correcte, déjà dénotent un certain réalisme, et ses marbres : *La Source*, *Le Printemps*, *Le Réveil*, *La Jeunesse*, en leur conception encore un peu traditionnelle, ne manquent ni de grâce ni de charme.

Ces qualités se retrouvent dans la statue de la *Musique* qui décore la façade du Palais des Beaux-Arts, dans ses deux groupes de *Spa*, *Nymphes marines* et *La Médecine et la Source*, dans les sujets qu'il sculpta pour la Bourse de Commerce,

dans les deux bronzes qui ornent l'entrée de la Bibliothèque royale. Ses bustes, bien fouillés, trahissent sa science du métier, son esthétique affinée, son inclination à s'affranchir des règles trop académiques, tout en gardant le respect de la tradition classique.

Le *Génie des Arts* qui surmonte le belvédère du Musée de la rue de la Régence se silhouette admirablement sur le ciel et par ses lignes harmonieuses offre l'une des manifestations les plus réussies de cet art probe et sincère affirmé dans d'autres de ses œuvres capitales : *Le Travail*, qui décore la gare de Tournai, et *Les Provinces de Namur et de Luxembourg*, que l'on cite avec raison parmi les meilleures parures sculpturales de l'Arcade du Cinquantenaire.

Le talent de Guillaume De Groot a contribué à l'embellissement de notre Palais communal. Nous possédons de lui la statue en bronze doré d'Évrard 't Serclaes, adossée à l'un des trumeaux de la salle gothique, le buste du bourgmestre van Volxem et les six statues en albâtre qui, devant l'entrée de la salle des mariages, font revivre, sous les traits du bourgmestre Buls et d'échevins et conseillers communaux de son temps, des magistrats illustres des XIII^e et XIV^e siècles.

Les délicates figurines du pignon de la Maison du Roi, la statue de Charles Rogier, le *Couronnement de la Vierge*, qui orne le tympan du portail de l'église de la Chapelle, témoignent encore dans la Capitale de la fécondité de ce travail intense que des médailles d'or à divers salons et la cravate de Commandeur de l'Ordre de Léopold avaient honoré d'hommages mérités.

La manière de Guillaume De Groot, retenue par un esprit parfois scrupuleux à l'excès et qui ne laissait rien à l'improvisation, se caractérise surtout par un sentiment très juste de l'art décoratif.

Son goût averti, son bon sens, la droiture de son jugement donnaient de l'autorité à ses avis, écoutés avec déférence dans les comités et les jurys dont il faisait partie.

C'est lui qui présida, on sait avec quel tact, à l'agencement d'une partie des travaux d'ornementation de la façade du Palais du Roi.

Il s'occupait encore, en ces derniers temps, de la restauration de l'église du Sablon, dont les moindres détails sollicitaient ses préoccupations.

Il garda, de la sorte, jusqu'au seuil de la tombe, l'amour de l'art et le désir ardent de coopérer à tout ce qui pouvait contribuer à la beauté de sa ville natale.

Son dévouement à la cité qu'il aimait, Guillaume De Groot, peu de jours avant sa mort, l'avait manifesté par la marque précieuse et touchante dont je parlais au début de ce discours. Il avait fait donation à la Ville de Bruxelles de son hôtel de l'avenue Louise et de tout ce qui y était contenu.

Ce don généreux qui enrichit nos musées et qui permettra d'aménager d'une manière heureuse le débouché de l'avenue Émile De Mot vers l'avenue Louise perpétuera la mémoire de l'artiste si méritant qui aida à imposer à la sculpture belge un idéal plus moderne et qui contribua avec tant de probité à créer l'école nationale que ses continuateurs allaient achever d'affranchir en la conduisant à son apogée.

Messieurs, pardonnez à mon émotion. Il y a quelques jours, ici même, j'étais venu voir celui dont le corps git maintenant inerte dans ce cercueil. Ma visite fut, sans doute, la dernière qu'il reçut. Il m'avait fait asseoir à côté de son lit, et gardant ma main dans la sienne, décharnée par l'âge et que l'approche de la mort glaçait déjà, il m'avait longtemps retenu, évoquant de lointaines réminiscences et me parlant de mon père, de ma mère, en des termes que je n'oublierai jamais.

C'était un grand et noble cœur que celui qui a cessé de battre et qui désormais repose dans la paix éternelle.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Errera (Paul). En souvenir de Fernand Khnopff. Bruxelles, 1922;
extr. in-8° (7 p.). [28.632]

Assemblée générale du mardi 2 mai 1922.

Prennent place au bureau :

M. MAURICE VAUTHIER, président de l'Académie, directeur de la Classe des lettres ; M. A. LAMEERE, directeur de la Classe des sciences, et le Secrétaire perpétuel.

Sont présents :

CLASSE DES SCIENCES. — MM. A. Gilkinet, Ch. Lagrange, J. Deruyts, J. Neuberg, A. Gravis, Max Lohest, F. Swarts, Jean Massart, A. Demoulin, A. Rutot, A. de Hemptinne, Victor Willem, E. Marchal, J. Bordet, *membres* ; Th. De Donder, P. Fourmarier, *correspondants* ; G.-A. Boulenger, *associé*.

CLASSE DES LETTRES ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — MM. J. Vercoullie, *vice-directeur* ; le comte Goblet d'Alviella, P. Thomas, J. Leclercq, M. Wilmotte, H. Pirenne, M. De Wulf, L. de la Vallée Poussin, L. Parmentier, H. Delehay, J. Bidez, G. Cornil, L. Dupriez, *membres* ; L. Leclère, P. Errera, G. Dou-trepont, A. Nerinx, *correspondants*.

CLASSE DES BEAUX-ARTS. — MM. J. Winders, Ém. Mathieu, Léon Frédéric, J. De Vriendt, L. Solvay, Sylvain Dupuis, Léon Du Bois, Paul Bergmans, E. Verlant, *membres*.

Absences motivées : MM. L. Fredericq, Ch.-J. de la Vallée Poussin, Stroobant et G. Lecointe, de la Classe des sciences ; Eug. Hubert et le baron Rolin, de la Classe des lettres, et J. Brunfaut, de la Classe des beaux-arts.

REVISION DE L'ARTICLE 16 DU RÈGLEMENT GÉNÉRAL.

A l'unanimité, l'Académie décide de remplacer les alinéas 2 à 7 de cet article par la disposition suivante :

« Il est accordé aux membres titulaires et aux associés résidant en Belgique, pour chaque séance à laquelle ils assistent, un jeton de présence de 20 francs. Ceux qui n'habitent pas l'agglomération bruxelloise ont en outre droit au remboursement de leur billet de chemin de fer en première classe et à une indemnité de 30 francs pour frais de séjour. »

PERSONNALITÉ CIVILE DE L'ACADÉMIE.

M. Vauthier lit le rapport qu'il a, à la demande de l'Académie, rédigé avec MM. Dupriez et Errera, sur cette question. Ce document est publié ci-après.

L'Assemblée approuve le rapport présenté par MM. Vauthier, Dupriez et Errera et décide :

1° Qu'il est désirable que l'Académie possède la personnalité civile;

2° Que cette personnalité devrait lui être attribuée par une loi spéciale, consacrant simplement le principe, les détails d'exécution étant réglés par arrêté royal;

3° Que les dispositions de cet arrêté royal devraient être proposées par l'Académie elle-même et que MM. Vauthier, Dupriez et Errera rédigeront, dans ce but, un projet qui sera soumis aux trois Classes.

PRÉROGATIVES DE L'ACADÉMIE.

L'Académie est mise au courant de la correspondance échangée en 1922, à ce sujet, avec le Gouvernement, ainsi que de la nouvelle promesse de M. le Premier Ministre de soumettre cette question à ses collègues.

M. Wilmotte annonce que l'Académie royale de langue et de

littérature française a demandé que les chaires de littérature française dans les Universités de l'État ne fussent plus attribuées sans qu'elle soit consultée.

A la suite de remarques faites par MM. Bordet et Pirenne, il est décidé que le Gouvernement sera prié, à l'occasion du 150^e anniversaire de l'Académie, de faire connaître à celle-ci, à défaut d'une solution définitive, son désir éventuel de lui accorder des attributions nouvelles qu'elle sollicite.

150^e ANNIVERSAIRE DE L'ACADÉMIE.

La Commission met l'Assemblée au courant de l'organisation des fêtes du 150^e anniversaire et des mesures prises pour en assurer dignement la célébration.

BIOGRAPHIE NATIONALE.

M. Paul Bergmans, secrétaire de la Commission de la «Biographie nationale», donne lecture de son rapport sur les travaux de l'année 1921-1922.

RAPPORT DE MM. VAUTHIER, DUPRIEZ ET ERRERA.

L'attribution de la personnalité civile à l'Académie royale de Belgique offre certes un intérêt véritable et nous estimons que des raisons fort sérieuses peuvent être invoquées en faveur de cette réforme. Il convient toutefois de ne pas s'en exagérer l'importance. Que l'Académie possède ou non la personnalité civile, son caractère et son rôle scientifique demeureront ce qu'ils sont. La nouvelle qualité qui lui serait conférée n'aura d'effet que dans le domaine des intérêts matériels; l'Académie aura la capacité d'avoir en propre un patrimoine, alors qu'actuellement cette capacité lui manque.

Quand nous disons que l'Académie n'est pas aujourd'hui propriétaire d'un patrimoine, il s'agit de s'entendre. Elle gère des fonds assez importants, provenant notamment de fon-

dations. Seulement, en droit, ces fonds ne lui appartiennent pas. Il appartiennent à l'État et la fonction de l'Académie est, en réalité, celle d'une Commission gouvernementale, à laquelle le Gouvernement veut bien accorder une liberté d'action extrêmement étendue.

Cette situation se modifiera-t-elle sensiblement le jour où l'Académie sera propriétaire d'une fortune qui, jusqu'ici, n'est qu'une fraction de la fortune de l'État?

En ce qui concerne la gestion de cette fortune et la destination qu'elle doit recevoir, la différence ne sera pas très marquée. L'Académie, même propriétaire, sera, à l'exemple de tout établissement public, assujettie au contrôle de l'État pour tout ce qui regarde son administration financière. Mais l'attribution à l'Académie d'une personnalité juridique distincte de celle de l'État est de nature à accroître son autorité morale vis-à-vis de l'opinion publique et, spécialement, vis-à-vis des personnes qui s'intéressent au développement des lettres, des sciences et des arts. L'Académie apparaîtra plus nettement comme le représentant attitré de la grande cause du progrès intellectuel dans notre pays; il y a lieu d'espérer que des libéralités destinées à favoriser la science et l'art s'adresseront à l'Académie, corps distinct et autonome, plus volontiers et plus fréquemment qu'à l'État, organisme abstrait et d'un caractère trop purement administratif.

A supposer que le moment soit venu — et nous le croyons — d'accorder à l'Académie royale de Belgique la personnalité civile, sous quelle forme cette innovation pourra-t-elle se réaliser?

Nous n'hésitons pas à dire qu'il faudra pour cela une loi spéciale, du même ordre que la loi du 5 juillet 1920, conférant la personnalité civile aux universités de Gand et de Liège.

Certaines personnes se sont demandé, croyons-nous, s'il ne serait pas possible de faire bénéficier l'Académie des dispositions

de la loi du 27 juin 1921 sur les associations sans but lucratif. Il n'y a pas lieu de s'arrêter à cette hypothèse, et cela pour un motif qui nous paraît décisif : c'est que l'Académie n'est pas une association et qu'il ne dépend pas de ses membres de se constituer en association. Toute société quelconque est créée par des associés qui mettent en commun leurs efforts et leurs ressources matérielles en vue d'un but qu'ils déterminent librement. Est-il admissible que les membres de l'Académie puissent, sous le couvert d'une association qu'il leur plairait de former, régler le fonctionnement d'une institution qui doit son existence à la volonté de l'État ?

En fait, il est complètement impossible de concilier le règlement organique d'un corps officiel tel que l'Académie avec les statuts d'une association sans but lucratif. Une telle association n'aurait évidemment aucune prétention à élever sur le patrimoine dont, jusqu'à présent, l'Académie, sous le contrôle de l'État, a, en fait, la jouissance. Les libéralités que l'Académie, se constituant sous forme d'association (à supposer que la chose soit possible), recevrait dans l'avenir, devraient être autorisées par l'État. L'Académie n'aurait pas beaucoup plus de liberté pour la gestion de ce nouveau patrimoine qu'elle n'en possède actuellement en qualité d'organe prépondérant d'une institution d'utilité publique.

Si nous avons insisté, un peu trop longuement peut-être, sur la question d'un recours éventuel à la loi du 27 juin 1921, c'est afin de prévenir, autant qu'il est en nous, toute discussion sur ce point, discussion stérile et qui, à notre avis, ne pourrait aboutir qu'à une conclusion négative.

L'Académie de Belgique est et ne peut être qu'une institution publique. Jusqu'ici cette institution ne jouissait pas de la personnalité civile. Il est désirable qu'elle acquière cette qualité. Une semblable réforme ne peut se réaliser qu'en vertu d'une loi.

Une loi de ce genre, analogue à celle qui a conféré la personnalité juridique aux universités de Gand et de Liège, devra

se borner à poser quelques règles fondamentales. Les mesures d'application devront faire l'objet d'un arrêté royal. Il est hautement souhaitable, et il importe que l'Académie se prononce à cet égard d'une manière catégorique, que les dites mesures d'application ne soient arrêtées qu'après que les trois Classes de l'Académie auront été appelées à délibérer à leur sujet.

**Rapport sur les travaux de la Commission
de la « Biographie nationale » pendant l'année
1921-1922,**

par PAUL BERGMANS,

Secrétaire de la Commission et membre de la Classe des beaux-arts.

MESSIEURS,

Notre confrère M. Louis Le Nain ayant fixé sa résidence en France, la Classe des beaux-arts, dans sa séance du 12 janvier 1922, a désigné M. Ernest Verlant pour le remplacer au sein de sa délégation dans notre Commission. Celle-ci n'a pas subi d'autre modification au cours de l'année 1921-1922, mais la mort lui a enlevé trois collaborateurs, dont je tiens à saluer ici la mémoire : le chanoine Alfred Cauchie ⁽¹⁾, professeur à l'université de Louvain, directeur de l'Institut historique belge à Rome, M. Henri Micheels ⁽²⁾, docteur en sciences botaniques, professeur à l'Athénée royal de Liège, et le baron Napoléon de

(1) Absorbé par son enseignement très lourd et ses travaux historiques, le chanoine Cauchie ne nous avait donné que les quatre notices suivantes : saint Poppon, Richard de Saint-Vannes, Rupert de Saint-Laurent ou de Deutz et Nicole Serrurier.

(2) Les derniers volumes de notre recueil contiennent de lui dix notices consacrées à des naturalistes : Fr. Rodigas, Fr.-A. Roucel, Ch. de Saint-Omer, J.-H. Sandberg, A.-D. Sassenus, Ad. Scheler, F.-Th. Schuermans, J.-B. Scoumanne, le baron M.-E. de Selys-Longchamps et G.-J. de Servais. Nous avons encore quelques notices en manuscrit pour la fin de la lettre S.

Pauw ⁽¹⁾, procureur général honoraire près la Cour d'appel de Gand, membre de l'Académie royale flamande et président de la Commission royale d'histoire. Tous trois nous avaient apporté le concours précieux de leur collaboration dans le domaine spécial de leurs études historiques ou scientifiques.

J'espérais pouvoir vous annoncer aujourd'hui la distribution du premier fascicule du tome XXIII de la *Biographie nationale* contenant la continuation de la lettre S ; mais, des quinze feuilles qu'il doit comprendre, sept seulement sont tirées à ce jour (*Snaeyers-Sopers*) ; une bonne partie de la suite (*Sophie-Speckaert*) est composée, mais les placards attendent sur le marbre que l'arrivée de certaines notices permette de procéder à la mise en pages. Ce n'est pas que je me sois fait faute de rappeler en temps utile leurs engagements à nos collaborateurs ; le livre de correspondance conserve la trace des rappels nombreux adressés à certains d'entre eux. De guerre lasse, on a été obligé à maintes reprises de faire appel à un autre biographe. Mais il n'est pas toujours possible de trouver un spécialiste compétent qui accepte de rédiger d'urgence une biographie en souffrance ; plus d'une fois il a fallu se résigner à se passer de l'article et imprimer la note : *Voir au Supplément*, si désagréable pour les chercheurs. Sur ces entrefaites, le temps a passé, et l'avancement du recueil a subi de regrettables retards, malgré le dévouement et le zèle de beaucoup de nos collaborateurs. J'espère néanmoins qu'il sera possible de distribuer cette année ce fascicule et d'imprimer au moins une partie du suivant.

Annuellement ce rapport fournit au secrétaire l'occasion de

(1) Nous lui devons les vingt-quatre notices suivantes : Catherine et Jean De Coster, B. De Jonghe, Arnaud, Claire et les deux Pierre De Keysere, Diederik van Assenede, Guillaume, l'auteur du *Reinaert de Vos*, Guillaume de Saeftingen, André et Liévin van Iseghem, J. de Merchtem, les Mirabello dits Van Halen, Baude Quintin, L. de Ryckman, Maghelin de Saint-Bavon, L.-J. Sautois, H. de Scep-pere, J.-B. Schellekens, Marie Schellynck, J. de Scoutheete, Siger le Courtraisien et de Smet van Huysse.

demander aux auteurs un peu plus d'empressement. Afin de les guider, il sera utile de donner ici le tableau des délais nouveaux fixés par la Commission pour la remise des notices :

Lettre S.

Série SP : *d'urgence*.

Série ST : 1^{er} septembre 1922.

Série SU-SY : 15 octobre 1922.

Lettres T-U.

Série TA : 1^{er} janvier 1923.

Série TE-THI : 1^{er} mai 1923.

Série THO-TI : 1^{er} août 1923.

Série To-Tu : 1^{er} novembre 1923.

Série Ty-U : 1^{er} mars 1924.

Lettre V.

Série VA — VAN DEN BERGHE (Louis) : 1^{er} juin 1924.

Série VAN DEN BERGHE (Oscar) — VAN DER HAEGHEN (Ferdinand) : 1^{er} oct. 1924.

Série VANDER HAEGHEN (Guillaume) — VAN OOTEGHEM : 1^{er} janvier 1925.

Série VAN OVERLOOP — VERHAEGEN : 1^{er} mai 1925.

Série VERHAEGHE — VINCENT : 1^{er} août 1925.

Série VINCHANT — VYVERE : 1^{er} décembre 1925.

En terminant ce rapport, je ne puis qu'appeler à nouveau l'attention sur les nécessités particulières et impérieuses de l'impression d'un dictionnaire alphabétique, et formuler le vœu que nos collaborateurs veuillent bien tenir note des délais indiqués ci-dessus.

Séance du mercredi 3 mai 1922.

M. VICTOR ROUSSEAU, directeur de la Classe.

Sont présents : MM. J. Winders, Émile Mathieu, Léon Frédéric, Lucien Solvay, G. Hulin de Loo, Sylvain Dupuis, Léon Du Bois, Paul Bergmans, Adolphe Max, E. Verlant, K. Mestdagh, Joseph Jongen, Alfred Verhaeren, *membres*, et le Secrétaire perpétuel.

Absences motivées : MM. Brunfaut, Claus et Baertsoen.

M. le Directeur notifie à la Classe le décès de M. J. Delvin, membre titulaire de la Section de peinture. Il s'exprime comme suit :

MESSIEURS,

Voici deux séances successives où j'ai le regret de vous prier de vous joindre à moi pour déplorer la disparition d'éminents confrères. Cette fois la Classe perd en M. Delvin un artiste de haute valeur qui avait l'estime et l'admiration la plus entière et qui sera unanimement pleuré.

Bien que sa santé fût précaire et que nous eussions lieu de nous en alarmer, nous conservions pourtant l'espoir de le revoir encore parmi nous. Ce vœu fut brusquement déçu et nous laisse sous une émotionnante impression.

C'était un homme avec qui l'on ne pouvait ne pas être en accord de sympathie, charmant dans toute l'acception de ce terme et délicieux même jusque dans la controverse ; il avait le ton et la distinction d'un parfait gentilhomme.

Ce modeste était pourtant un audacieux dans ses idées et dans son art. Artiste sincère avant tout, ses recherches le mirent à l'avant-garde du mouvement qui se dessine avec l'impressionnisme triomphant, auquel il apporte non pas les recherches divisionnaires du ton qui révolutionnent et clarifient la palette.

mais une originalité propre, vigoureuse et picturalement personnelle.

Jean Delvin apparaît donc, lui aussi, parmi cette pléiade d'artistes dont les XX et la Libre Esthétique nous firent voir les expositions où les échanges de vues se font entre Paris et Bruxelles au profit d'un art plus jeune et plus fécond.

Les scènes que Jean Delvin brosse avec sa belle fougue habituelle sont pour la plupart des groupes équestres, des impressions rapportées d'Espagne, où la lumière et les ombres se démarquent dans une volonté d'être puissamment contrastantes et d'un caractère très personnel.

Ses voyages en Espagne furent en cela décisifs et influencèrent toute sa production.

Le Combat, du Musée de Bruxelles, est significatif au style qu'il adopte, d'un dessin robuste, d'un éclat de couleur qui deviennent la manière de Jean Delvin.

Ces œuvres classent l'artiste parmi ceux autour desquels on discute et l'on s'enflèvre.

Nous le retrouvons durant bien des années à tous nos salons, et pour donner une idée de l'intérêt que suscitent ses œuvres, une étude approfondie s'impose. La notice que la Classe demandera sous peu à l'un des éminents peintres ou de ses amis qui siègent parmi nous, sera l'occasion de remettre en lumière cette belle carrière de peintre que la nouvelle génération prendrait grand intérêt à mieux connaître.

Les dernières années de sa vie ne pouvaient pas nous laisser indifférents, où l'artiste délaisse quelque peu la peinture pour se donner plus entièrement à son apostolat de l'enseignement de l'Académie des Beaux-Arts de Gand.

Nous savons, Messieurs, quelle place est dévolue à cet établissement depuis que Jean Delvin s'y consacra avec un zèle, une intelligence et une conviction rares chez un véritable artiste.

Quoique le déplorant souvent lui-même, il ne craint pas de ralentir sa production au profit de l'enseignement, pour qu'un jour l'École des Beaux-Arts de sa ville natale devienne une institution modèle, une sorte de grand atelier où les artisans se sentent les coudes, et où il puisse former sur de solides bases

la première éducation des aspirants à la gloire, auprès desquels il fut certes un éveilleur de beauté.

Pour ce bel effort la nouvelle génération lui doit la plus entière reconnaissance, comme nous devons à la mémoire de notre regretté et éminent confrère, le souvenir ému fait d'admiration et de profonde sympathie pour les vertus et les œuvres qu'il nous laisse en exemple.

CORRESPONDANCE.

MM. Bartholomé et Benlliure expriment leurs sentiments de condoléance à l'occasion du décès de M. G. De Groot, et MM. Lhermitte et Bernard, à l'occasion de la mort de M. J. Delvin.

M. Ch. Hermans fait parvenir la notice biographique sur feu Eug. Smits. — Remerciements.

HOMMAGES D'OUVRAGES.

Renaissance of Roman Architecture, 2^e partie, par Sir THOMAS JACKSON.

The Whistler Journal, par E.-R. et J. PENNELL.

The graphic Arts ; Pictures of the wonder of work ; Pictures of war work in America ; Pictures of war work in England ; Pen Drawings and Pen Draughtsmen, par J. PENNELL.

— Remerciements.

RAPPORTS.

De MM. Baertsoen, Frédéric et Fabry, sur le compte rendu du voyage de M. Pycke, lauréat du Prix Godecharle pour la peinture en 1914. — La Classe, approuvant ces rapports, en décide le renvoi à M. le Ministre des Sciences et des Arts.

COMITÉ SECRET.

La Classe prend connaissance des candidatures présentées pour les diverses places vacantes.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

- Durieu (comte Paul)*. Une Pitié de Notre-Seigneur. Paris, 1919; in-f° (49 p., pl.). [28.851]
- La Légende du Roi de Mercie dans un livre d'heures du XV^e siècle. Paris, 1921; in-f° (36 p., pl.). [28.852]
- Hocquet (Adolphe)*. Le rayonnement de l'Art tournaisien aux XIII^e et XIV^e siècles. Tournai, s/d; in-16 (36 p.).
- Mockel (Albert)*. Auguste Donnay. Souvenirs et Réflexions. Liège, s. d.; in-8° (58 p.).
- Pennell (Joseph)*. The graphic Arts. Chicago, 1920; in-8° (315 p., pl. rel. de l'éditeur). [29.078]
- Pictures of war work in England. Philadelphie et Londres, 1917; in-8° (LI, pl. rel. de l'éditeur). [29.079]
- Pictures of war work in America. Philadelphie et Londres, 1918; in-8° (XXXVI, pl. rel. de l'éditeur). [29.080]
- Picture of the wonder of work. Philadelphie et Londres, 1916; in-8° (LII, pl. rel. de l'éditeur). [29.081]
- Pen Drawings and Pen Draughtsmen. Londres, 1921; gr. in-8° (432 p. pl. rel. de l'éditeur). [29.083]
- (E.-R. et J.). The Whistler Journal. Philadelphie, 1921; pet. in-4° (339 p. pl. rel. de l'éditeur). [29.082]
-

COMPTE RENDU

de la

Célébration du 150^e Anniversaire de l'Académie Royale de Belgique.

Mardi 23 mai 1922, à 2 h , au Palais des Académies.

Les délégués des Académies et Sociétés étrangères et les associés étrangers de l'Académie sont reçus par celle-ci dans la Salle des séances. M. Maurice VAUTHIER, président de l'Académie, adresse de cordiaux souhaits de bienvenue aux invités étrangers et engage les délégués chargés de remettre une adresse, à vouloir bien la déposer sur le bureau :

Ces adresses ⁽¹⁾ émanaient :

Pour la BELGIQUE, de l'Académie royale flamande ;

Pour le DANEMARK, de l'Académie royale des sciences et lettres, de Copenhague ;

Pour les ÉTATS-UNIS, de l'Académie nationale des sciences, de Washington ;

Pour la GRANDE-BRETAGNE, de la Société royale de Londres, l'Académie britannique, la Société royale d'Edinburgh, la Société géologique et la Société zoologique de Londres ;

(1) Voir ces adresses à la fin du présent compte rendu.

- Pour la GRÈCE, du Corps académique universitaire, à Athènes ;
- Pour l'INDE, de la Société asiatique du Bengale ;
- Pour l'ITALIE, de l'Institut royal lombard des sciences, lettres et arts, de Milan ;
- Pour le JAPON, de l'Académie impériale de Tokyo ;
- Pour la NORVÈGE, de l'Académie des sciences et des lettres, de Christiania ;
- Pour les PAYS-BAS, de la Société hollandaise des sciences, de Haarlem ;
- Pour la POLOGNE, de l'Académie polonaise de Cracovie, et la Société des sciences de Varsovie ;
- Pour la SUÈDE, de l'Académie suédoise des sciences, à Stockholm ;
- Pour la SUISSE, de la Société helvétique des sciences naturelles.

Le Président de l'Académie remercie les Académies qui ont envoyé ces adresses et les délégués qui les ont remises.

Le même jour, à 4 heures 30, le Collège des bourgmestre et échevins et le Conseil communal de la capitale, recevaient l'Académie et ses hôtes étrangers, ainsi que les familles des académiciens belges et étrangers, à l'Hôtel de ville de Bruxelles, où le thé leur fut offert dans les grands salons du premier étage.

A 8 heures 30, l'Académie offrait, à ses invités, un raout avec concert, dans la grande salle des fêtes du Palais des Académies. Celui-ci avait été illuminé extérieurement pour la circonstance. Toutes les salles du Palais étaient ouvertes aux invités ; le buffet était installé dans la Salle de Marbre.

Une exposition commémorative, composée de documents historiques se rapportant à l'Académie, avait été disposée dans l'antichambre de la Salle des séances ; elle comprenait essentiellement :

Les lettres de constitution de l'Académie (lettres-patentes de Marie-Thérèse, 1772) ;

Les premiers procès-verbaux de séances des trois périodes successives de l'histoire de l'Académie (1772, 1816, 1832);

Le premier volume de mémoires, avec frontispice gravé (1777);

Deux vitrines renfermant les diverses médailles relatives à l'Académie et à ses membres décédés;

Des portraits (estampes) d'anciens membres de l'Académie autrichienne ou néerlandaise, ne figurant pas dans la série des portraits gravés des *Annuaire*s;

Trois albums renfermant les portraits gravés des membres décédés des trois Classes (extraits des *Annuaire*s);

Un album renfermant les photographies des statues élevées à la mémoire de membres de l'Académie;

Un album de photographies représentant, au lendemain de l'armistice, l'état des diverses salles du Palais des Académies, telles que les Allemands les ont laissées après quatre ans d'occupation.

SÉANCE COMMÉMORATIVE

DU MERCREDI 24 MAI 1922, A 2 HEURES

AU PALAIS DES ACADEMIES (GRANDE SALLE DES FÊTES)

Honorée de la présence de Sa Majesté le Roi.

La séance était présidée par M. Maurice VAUTHIER, président de l'Académie et directeur de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques. Avaient également pris place au bureau :

M. F. Masson, ministre de la Justice, représentant le Gouvernement; M^{gr} A. Baudrillart et sir William Boog Leishman, représentant les deux délégations les plus nombreuses (France et Grande-Bretagne); MM. Aug. Lameere, directeur de la Classe des sciences; H. Pirenne, membre de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques; E. Verlant, membre de la Classe des beaux-arts; V. Rousseau, directeur de la Classe des beaux-arts, et le Secrétaire perpétuel.

Étaient présents :

CLASSE DES SCIENCES. — MM. Ch. Lagrange, J. Deruyts, A. Gravis, Ch.-J. de la Vallée Poussin, Max Lohest, F. Swarts, Jean Massart, A. Demoulin, A. Rutot, A. de Hemptinne, P. Stroobant, E. Marchal, Jules Bordet, *membres*; A. Brachet, P. Fourmarier, V. Grégoire, O. Dony-Hénault, *correspondants*.

CLASSE DES LETTRES ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — MM. P. Thomas, J. Leclercq, Maurice Wilmotte, S. E. le cardinal Mercier, baron A. Rolin, J. Vercoullie, E. Hubert, M. Dewulf, E. Mahaim, L. de la Vallée Poussin, L. Parmentier, H. Delehay, Dom Ursmer Berlière, J. Bidez, J. Van den Heuvel,

G. Cornil, L. Dupriez, G. Des Marez, L. Leclère, *membres* ;
J. Cuvelier, G. Doutrepont, Jean Capart, P. Ladeuze, P. Errera,
H. Vander Linden, *correspondants*.

CLASSE DES BEAUX-ARTS. — MM. Ém. Mathieu, Léon Frédéric,
L. Solvay, Jules Brunfaut, G. Hulin de Loo, Émile Claus,
Sylv. Dupuis, Léon Du Bois, Victor Horta, Paul Bergmans,
Adolphe Max, Jos. Jongen, Alf. Verhaeren, *membres* ; J. Lagae,
Émile Wambach, *correspondants*.

Avaient pris place sur l'estrade, immédiatement derrière le bureau, les délégués des Académies et institutions similaires de l'étranger et les associés de l'Académie dont les noms suivent, par ordre alphabétique de pays :

DANEMARK. — Académie royale des sciences de Copenhague :
MM. Ch. Nyrop (associé de l'Académie de Belgique) et
Ch. Sørensen.

ESPAGNE. — Académie royale des sciences exactes, physiques
et naturelles, de Madrid : M. R. Mourello ;

Académie royale d'histoire de Madrid : S. E. le marquis de
Villalobar et M. F. Donnet ;

Institut d'études catalanes de Barcelone : M. Fr. Martorell.

ÉTATS-UNIS. — Académie nationale des sciences, Washington :
M. R.-A. Millikan ;

Académie américaine des sciences et des arts, à Boston :
MM. Ch.-H. Haskins et A.-E. Kennelly ;

Académie américaine des arts et des lettres, à New-York :
M. J. Pennell (associé de l'Académie de Belgique) ;

Académie des sciences de New-York : M. J. Tatlock.

FRANCE. — Académie française : M^{gr} A. Baudrillart ;

Académie des sciences : MM. E. Bertin, M. d'Ocagne, F. Mesnil
(associé de l'Académie de Belgique), E. Picard (associé de
l'Académie de Belgique), E. Schwoerer ;

Académie des inscriptions et belles-lettres : MM. R. Cagnat, comte P. Durrieu, Th. Homolle et Th. Reinach (tous quatre associés de l'Académie de Belgique) ;

Académie des beaux-arts : MM. Ch. Girault (associé de l'Académie de Belgique) et R. Verlet ;

Académie des sciences morales et politiques : MM. J. Lacour-Gayet, F. Laudet, Ch. Lyon-Caen (associé de l'Académie de Belgique) et A. Weiss (associé de l'Académie de Belgique).

Société nationale des antiquaires de France : MM. Marquet de Vasselot et J. Toutain ;

Société de biologie : MM. Ch. Pérez et L. Pettit ;

Société géologique de France : M. Emm. de Margerie (associé) ;

Société chimique de France : MM. E. Blaise et A. Matignon ;

Académie des sciences, lettres et arts d'Arras : MM. G. Sens, Vergneau et L. Viltart ;

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux : M. Méaudre de la Puyade ;

Société des sciences, agriculture et arts de Lille : MM. Cordonnier (associé), A. de Saint-Léger et R. Paillot ;

Associés de l'Académie : MM. L. Benedite, E. Branly, Ch. Dupuis, A. Lefranc et Ed. Pottier.

GRANDE-BRETAGNE. — Société royale de Londres : Sir William Boog Leishman et M. H. Lamb ;

Académie britannique (Londres) : Sir Frederic Kenyon et M. H. Stuart Jones ;

Société royale d'Edinburgh : Sir George Berry ;

Académie royale des arts : Sir Reginald Blomfield, Sir George Frampton et H. Hughes Stanton ;

Société philosophique et littéraire de Cambridge : H. Lamb (déjà cité) ;

Société zoologique de Londres : MM. G.-A. Boulenger (associé) et P. Chalmers Mitchell ;

Société géologique : M. L. Dollo ;

Société royale géographique : le Général Sir Frederick Sykes ;
Société chimique : Sir William Pope (associé) ;
Société royale historique : M. G.-W.-F. Omond ;
Associé de l'Académie : R. Hon. Sir Frederick Pollock.

GRÈCE. — Corps académique universitaire d'Athènes :
MM. N. Balanos, P. Cavadias (associé) et M.-N. Kyparissis.

INDE. — Société asiatique du Bengale à Calcutta : M. E.-H.
Pascoe ;

ITALIE. — Académie royale des Lincei (Rome) : MM. Ch.-J.
de la Vallée Poussin ;

Académie des sciences de Turin : M. G. de Sanctis ;

Institut royal lombard des sciences, lettres et arts de Milan :
MM. C. Gorini et U. Monneret de Villard.

JAPON. — Académie impériale japonaise (Tokyo) :
MM. G. Hirayama, T. Inouyé, T. Minobé, K. Nakamura et
Y. Oda.

LUXEMBOURG. — Institut grand-ducal : M. H. de la Fontaine.

NORVÈGE. — Académie des sciences de Christiania :
M. H. Koht.

PAYS-BAS. — Académie des sciences d'Amsterdam :
MM. H. Lorentz (associé) et C. van Vollenhoven ;

Société des sciences de Haarlem : M. H. Lorentz (déjà cité).

POLOGNE. — Académie polonaise des sciences et des lettres de
Cracovie : MM. K. de Morawski et J. Rozwadowski ;

Société des sciences de Varsovie : M. J. Kochanowski.

PORTUGAL. — Académie des sciences de Lisbonne :
M. J. Effront.

RUSSIE. — Académie des sciences de Petrograd : Sir Paul
Vinogradof.

ROYAUME DES SERBES, CROATES ET SLOVÈNES. — Académie yougo-slave de Zagreb : M^{er} Bulic ;

Académie-royale serbe de Belgrade : S. E. M. J. T. Markovic.

SUÈDE. — Académie royale suédoise des Sciences (Stockholm) : M. Y. Sjöstedt.

SUISSE. — Société helvétique des sciences naturelles : M. R. Chodat.

Les trois Académies royales : de Médecine, de Langue et de Littérature flamandes, de Langue et de Littérature françaises étaient respectivement représentées par MM. Firket, Dandois et van Ermengem, MM. Wattez, de Ceuleneer et Goemans, M. G. Eeckhoud.

Étaient également représentées, par leur Président ou son délégué, les Sociétés belges suivantes :

D'Anvers, l'Académie royale d'Archéologie, la Société royale de Géographie, la Société des Bibliophiles ;

D'Arlon, l'Institut archéologique ;

De Bruxelles, la Société d'Anthropologie, la Société royale d'Archéologie, la Société d'Astronomie, la Société des Bibliophiles et Iconophiles, la Société royale de Botanique, la Société chimique, la Société entomologique, la Société royale de Géographie, la Société belge de Géologie et d'Hydrologie, la Société royale de Numismatique, la Société des Sciences médicales et naturelles, la Société scientifique, la Société royale zoologique ;

De Hasselt, la Société des Mélaphiles ;

De Liège, la Société royale de Sciences, la Société Géologique de Belgique, la Société des Bibliophiles ;

De Mons, le Cercle archéologique, la Société des Bibliophiles belges ;

De Namur, la Société archéologique ;

De Tournai, la Société d'Histoire et d'Archéologie.

Le Président de l'Académie royale de Belgique ouvre la séance par le discours suivant :

Discours de Maurice VAUTHIER,

Président de l'Académie, Directeur de la Classe des lettres.

Le 28 mai 1872, la Classe des sciences, la Classe des lettres et la Classe des beaux-arts étaient réunies dans cette même salle pour célébrer le centième anniversaire de la fondation de notre Académie. Cette séance solennelle, à laquelle assistaient, comme aujourd'hui, les représentants d'un grand nombre de corps savants étrangers, était honorée de la présence du Roi Léopold II. Le Souverain fut bien certainement heureux de pouvoir rendre hommage « à la bienfaisante influence de l'Académie sur le développement moral et intellectuel de son pays ». La grande figure de Léopold II appartient aujourd'hui à l'histoire. Parmi ses titres à notre admiration et à notre reconnaissance, il en est un qu'aucun Belge ne saurait oublier : c'est d'avoir passionnément voulu la prospérité et la grandeur de la Belgique; et c'est également d'avoir eu la foi la plus entière dans les qualités natives, dans la vaillance et l'énergie de notre peuple.

Ces hautes vertus, le Roi Léopold II ne croyait pas sans doute, à l'heure où il descendit dans la tombe, qu'elles dussent si prochainement, et dans des circonstances tragiques, être mises à l'épreuve. Nos compatriotes, bienveillants pour tous les peuples et confiants dans la force obligatoire des traités, ne songeaient qu'aux travaux de la paix. Ils firent la guerre parce que l'honneur et le devoir l'exigeaient. Ils fournirent des preuves répétées de leur héroïsme et de leur ténacité, mérites à défaut desquels une nation est fatalement vouée au déclin et à la servitude. Il est vrai que, dans ce généreux effort, la Belgique eut l'insigne bonheur d'avoir à sa tête un souverain qui person-

nifiait au suprême degré les vertus et les aspirations du peuple sur lequel il régnait. Le Roi Albert, à qui le sentiment populaire, avec une merveilleuse sûreté, ne manque jamais d'associer la personnalité à la fois auguste et charmante de la Reine Élisabeth, nous a montré ce que nous avions à faire. Nous nous sommes serrés autour du drapeau national, de ce drapeau qu'il a tenu d'une main si ferme. Le peuple belge et son Roi se sont compris dans une heure critique et décisive. Nous avons tous la conviction qu'ils ne cesseront jamais de se comprendre.

Au cours des cruelles années pendant lesquelles le monde entier retentissait de la rumeur des combats, la plupart des nations considéraient notre vaillance et notre esprit d'abnégation avec une sympathie émue. Aujourd'hui, dans une cérémonie destinée à célébrer les travaux de l'esprit, leur affection nous entoure. Je n'en veux d'autre preuve que la présence dans cette salle, de savants, d'artistes, d'écrivains qui représentent, on peut l'affirmer, la fleur de la civilisation moderne. Qu'ils me permettent de les saluer avec autant de reconnaissance que de respect et de saluer en eux les nobles et glorieuses nations auxquelles nous unissent des liens si étroits, et avec lesquelles nous désirons concourir à la réalisation d'œuvres durables, d'œuvres exemptes de douleurs et de larmes, et dont l'humanité tout entière puisse enfin s'honorer.

Durant la période de cinquante années qui remplit l'intervalle entre la cérémonie de 1872 et la solennité d'aujourd'hui, la Belgique a beaucoup travaillé. Dans tous les domaines son effort fut considérable. Elle a fondé et organisé un empire colonial; elle a sensiblement accru l'essor de son commerce et de son industrie; elle s'est engagée hardiment dans la voie des réformes sociales; elle a rénové et démocratisé son régime politique. Ce sont là des faits généralement connus et sur lesquels il est superflu d'insister. Mais il serait profondément injuste d'oublier ce que la Belgique a su accomplir dans le domaine qui

est proprement celui de l'Académie, c'est-à-dire dans le domaine des sciences, des lettres et des arts.

A vrai dire, notre Académie, en vertu du principe même de son institution, ne s'est jamais occupée de littérature qu'incidemment. Le public, il faut l'avouer, avait quelque peine à comprendre cette abstention. Pourquoi cette espèce d'indifférence — indifférence purement apparente, je me hâte de le dire — à l'heure surtout où le génie littéraire de notre peuple se manifestait dans nos deux langues nationales par des œuvres d'une beauté supérieure? Sans doute, la Belgique possédait, depuis 1886, une Académie flamande de langue et de littérature. Nos écrivains de langue française semblaient, en revanche, assez mal partagés. Il leur a été enfin donné satisfaction par la création, le 19 août 1920, d'une Académie de langue et de littérature françaises. Cette création, dont notre Classe des lettres prit en quelque sorte l'initiative, fut accueillie dans notre pays avec une faveur unanime. Ai-je besoin d'ajouter que la sympathie si cordiale que la nouvelle institution a rencontrée en France nous a tous profondément touchés? Il existe désormais un lien de plus entre deux nations qui s'estiment et qui s'aiment et qui s'aimeront et s'estimeront d'autant plus qu'elles se connaîtront davantage. Comment ne serions-nous pas épris de ce génie français, le plus captivant que le monde ait connu depuis l'antiquité grecque, inépuisable créateur de pensées nouvelles et qui, par l'effet d'une vocation merveilleuse, a toujours su allier le sérieux et la profondeur à la grâce et à la limpidité. Les Belges, osons l'avouer, se flattent de n'être pas entièrement étrangers à ces mérites, tout en conservant une originalité, une indépendance intellectuelle, auxquelles, pour rien au monde, ils ne voudraient renoncer.

Quelques-uns de mes confrères ont consenti à faire l'exposé des travaux des trois Classes de l'Académie au cours du demi-siècle qui vient de s'écouler. Il ne m'appartient pas d'empiéter sur leur domaine. De leurs savants discours se dégagera, bien

certainement, la conclusion que cette période de cinquante ans diffère sensiblement des cinquante années qui la précédèrent.

La Belgique, durant cette nouvelle phase de son existence, a cessé de se replier sur elle-même. Elle a brisé le cercle étroit dans lequel elle aimait à s'enfermer. Elle a pris courageusement contact avec les idées, avec les systèmes, avec les méthodes qui régnaient dans le monde de l'intelligence. Elle a voulu revendiquer sa part dans l'œuvre de création et de rénovation qu'accomplissait l'humanité. Avant cela — et alors qu'elle venait pour la première fois d'être mise en possession d'une véritable indépendance politique — elle aspirait en quelque sorte à prendre conscience d'elle-même; elle redoutait plus qu'elle ne recherchait les vastes horizons. Mais après avoir démontré par un demi-siècle de labeur opiniâtre, de sagesse politique, de viril amour pour la liberté, son droit, désormais indiscutable, à l'existence, la Belgique a pris en elle-même plus de confiance. Ce surcroît de hardiesse se marque visiblement dans tous les domaines. On le constate notamment dans l'austère et paisible région où nous devons bien nous confiner aujourd'hui. Sur tous les points la curiosité scientifique se réveille ou s'avive. Les méthodes auxquelles on a recours gagnent en rigueur et en précision.

Quand on parle de ces méthodes, il importe assez peu que l'on se serve du terme de « positivisme » ou de celui de « sens critique » ou encore de celui d'« objectivité ». La conclusion sur laquelle tout le monde sera d'accord, c'est que l'esprit humain, de plus en plus, et spécialement depuis le milieu du XIX^e siècle, s'est attaché à l'étude du réel avec une véritable ferveur. De là ces recherches attentives, patientes, scrupuleuses, pleines de respect pour les faits en apparence les plus humbles; de là aussi ces hypothèses audacieuses — et la science ne saurait progresser sans le courageux emploi d'hypothèses — dont la hardiesse a toutefois pour correctif indispensable des vérifications minutieuses et sincères. Ce sont ces méthodes, inconci-

liables avec l'esprit de système, de même qu'avec les écarts d'une imagination déréglée, qui ont laissé leur empreinte sur l'œuvre scientifique accomplie au cours d'une période qui, assurément, n'a pas encore pris fin.

Le génie de nos compatriotes a toujours été épris de la vie, telle qu'elle se manifeste à nos yeux. Non pas que l'idéal leur soit étranger ou les intimide. Mais ils ne l'opposent pas volontiers au réel et ils hésitent à l'en détacher. Il leur apparaît plutôt comme étant un épanouissement du réel. C'est ce que démontrent notamment — et cela depuis des siècles — nos arts plastiques, l'un de nos titres de gloire les plus incontestés. Nos peintres et nos sculpteurs ont fait chanter la couleur et palper le marbre. Les rythmes de nos poètes nous ont fait tressaillir. Chez tous ces artistes, dont plusieurs eurent du génie, on retrouve un même caractère, où se marque l'essence de notre esprit national : l'amour profond du vrai, de la vie féconde et familière, source inépuisable d'émotion, de noblesse et de beauté. Pour être pleinement édifiés à cet égard, il nous suffira d'interroger les œuvres d'un Émile Verhaeren ou d'un Constantin Meunier.

Un penchant au réalisme dans l'art, dans la science, dans la politique elle-même, ce n'est point là nécessairement le signe révélateur d'une espèce de matérialisme dans la pensée ou dans les goûts. Pourtant, s'il est un reproche que l'on a quelquefois adressé à notre peuple, c'est celui d'avoir une prédilection un peu trop accusée pour les choses matérielles. N'attachons pas plus d'importance qu'il ne faut à cette appréciation. Dans l'art comme dans la vie, le cœur des Belges a su battre pour l'idéal. Néanmoins, tout n'est pas calomnie dans l'opinion que je viens de signaler. Et si je me permets d'effleurer cette question, c'est parce qu'elle m'amène à dire quelques mots du rôle salubre que peut et doit jouer en Belgique une Compagnie telle que la nôtre.

Le monde n'est pas uniquement gouverné par des intérêts.

Il subit l'empire des idées, l'ascendant des créations abstraites de l'esprit. Il est nécessaire que chez un peuple, un certain nombre de personnes se vouent à la recherche de la vérité. Mais pour que les hommes pensent, — et pensent utilement, — il faut leur procurer l'occasion et les moyens de penser. Il importe surtout qu'au temps de leur jeunesse, à l'heure où tant d'intérêts divers les sollicitent, on leur indique les voies où leur intelligence pourra s'engager, et ne s'engagera pas en vain. Il se peut que les mémoires nombreux qu'appellent nos concours, et que les travaux des académiciens eux-mêmes n'aient pas toujours un grand retentissement. Que l'on veuille bien se donner la peine de parcourir la liste de ces ouvrages : on ne pourra qu'être frappé de l'abondance des sujets qui y furent abordés, ainsi que de la curiosité presque universelle dont leur ensemble témoigne. En l'absence de ces travaux, la Belgique serait intellectuellement plus pauvre. Je n'irai pas jusqu'à soutenir que si l'Académie n'existait pas, nos savants renonceraient entièrement à leurs recherches. L'assurance que leurs efforts ne se perdront pas dans le vide est néanmoins pour eux un stimulant efficace. Ils savent qu'il existe en Belgique un asile à la fois paisible et sérieux, où leurs travaux, leurs tentatives, leurs expériences obtiendront la plus sympathique attention. Ils seront prémunis contre le découragement qu'inspire, presque à coup sûr, la crainte d'un isolement complet. Une telle garantie est de nature à susciter, ou du moins à fortifier des vocations scientifiques. La Belgique, plus que jamais, a besoin de vocations de ce genre. Nous avons besoin d'hommes qui soient capables de méditer, qui sachent assujettir leur intelligence aux disciplines que la science a instituées. Enfin, nous avons besoin d'hommes qui entretiennent dans notre pays le respect des idées. Le péril auquel nous sommes exposés, — et ce péril, hélas ! ne se limite pas à la Belgique, — c'est la prédominance d'une conception brutale et matérielle de la vie. On veut avec frénésie jouir de l'heure présente. On demande,

on arrache à la réalité immédiate les avantages qu'elle paraît recéler. On écarte, autant que l'on peut, les problèmes importants. On espère vaguement pouvoir se tirer des plus graves difficultés au moyen d'un empirisme grossier. Dans ce désordre mental, fruit peut-être inévitable de la guerre, c'est l'idée même de loi qui, par moments, semble s'obscurcir. Pourtant, cette idée est essentielle, aussi bien dans le domaine de la morale que dans celui de la science. Sinon c'est l'arbitraire avec ses incertitudes, ses surprises cruelles et ses mécomptes. L'incalculable mérite de la science, c'est d'accoutumer l'esprit humain à l'idée de loi. Il y a là un agent de moralisation de premier ordre. S'il était vrai que la science dût faire faillite, l'humanité se pervertirait. Notre Académie, dans la mesure de ses forces, a concouru efficacement à maintenir dans notre pays le culte de la pensée et l'amour désintéressé du vrai. Nous avons le droit de conclure de là qu'elle a noblement rempli son rôle et qu'elle s'est montrée digne de l'esprit d'où a procédé son institution.

M. F. Masson, Ministre de la Justice, représentant du Gouvernement, prononce ensuite l'allocution suivante :

Discours de M. MASSON,

Ministre de la Justice,

Je félicite l'Académie, au nom du Gouvernement, de l'heureux événement qu'elle célèbre aujourd'hui et je lui fais compliment d'avoir gardé, dans cette remarquable longévité, une vitalité pleine de promesses.

Elle a un très beau passé.

Elle a contribué à l'admirable renaissance qui s'est produite dans notre pays avec l'essor des libertés conquises en 1830 ; elle a accueilli les artistes, les écrivains et les savants dont le

talent allait faire sortir la nation de l'obscurité et du marasme dans lesquels elle avait végété pendant plus d'un siècle; ses annales sont remplies de leurs travaux; elles attestent que nul domaine de la science ne leur est resté étranger, et nos musées montrent avec quel éclat l'École de peinture belge renouait les traditions d'une époque incomparable.

Ce fut surtout après le centenaire dont votre Président vient de rappeler la solennité que l'épanouissement de la vie intellectuelle devint magnifique : dans l'histoire, dans les sciences, aussi bien que dans les lettres, dans la sculpture autant que dans la peinture, dans la musique enfin, on vit éclore des œuvres originales et puissantes, portant toutes les marques du pays natal, révélant une richesse de fond et une nouveauté de forme qui sont comme les traits distinctifs de notre race.

Aussi, ne faut-il pas s'étonner si, au moment où éclata la guerre, on se prit de toutes parts de sympathie pour nous, et si l'on réprouva la coupable agression.

Sans doute, il y avait des causes multiples dans le mouvement d'indignation qui souleva les peuples qui prirent parti pour nous; avant tout il faut y voir, et ce sera l'éternel honneur de notre temps et la sanction la plus durable de la guerre, le frémissement du sentiment de justice devant le droit outragé; ensuite, nous pouvons le dire sans fausse modestie, l'admiration qu'inspira l'intrépide témérité de notre petite armée devant la plus redoutable puissance militaire qu'on vit jamais; enfin, l'approbation du sacrifice consenti spontanément par la nation tout entière, pour le respect de la parole donnée.

Mais nous avons le droit de penser que la solidarité des concours qui nous ont soutenus ou encouragés eût été moins générale et moins profonde, si nous n'avions pas occupé dans le monde le rang qu'une pléiade de savants, de poètes et d'artistes nous avait conquis.

C'est à maintenir le prestige de cette élite que l'Académie doit s'appliquer; elle doit entretenir le feu sacré qui a embrasé

tant de belles intelligences, et faire rayonner, au delà de nos frontières, l'éclat de leur œuvre.

Je voudrais, pour finir, exprimer un vœu :

Je me demande s'il y a, entre le public et l'Académie, un contact suffisant; si ses portes ne sont pas trop hermétiquement closes; si les communications, les études, les délibérations qui se produisent ici ne gagneraient pas à se vulgariser davantage.

L'Académie n'est pas assez connue chez nous, et je ne crois pas me tromper en disant qu'elle est peut-être plus appréciée à l'étranger.

Je ne méconnais pas la difficulté de toute tentative d'expansion. L'Académie, aussi bien le mot que l'institution, a un aspect de gravité peu attirant; il faut faire effort, s'imposer quelque peine pour suivre ses travaux.

Je suis frappé cependant du succès de la publicité de ses pareilles dans certain pays voisin. En France, l'Académie est très répandue; le compte rendu de ses séances paraît dans tous les grands journaux; les rapports et les communications des savants y occupent autant de place que les sujets littéraires; la réputation des hommes de science y atteint une notoriété égale à celle des écrivains.

Je m'excuse de m'être aventuré sur ce domaine qui m'est peu familier, j'en conviens, et d'avoir hasardé une suggestion peu conforme sans doute à des traditions séculaires.

Je vous prie de n'y voir, Messieurs, qu'une forme de l'attachement et de l'admiration que j'éprouve pour votre institution.

La parole est ensuite accordée à M^{or} Alfr. Baudrillard.

Discours de M^{or} A. BAUDRILLART,

de l'Académie française,
Président de l'Institut de France.

SIRE,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Vous trouverez bon, je n'en saurais douter, qu'au moment où je me lève pour vous présenter le confraternel hommage de l'Institut de France, j'évoque le souvenir de l'illustre homme d'État, ancien président de notre République, qui avait réclamé le privilège d'être auprès de vous l'interprète particulier de l'Académie française, et que la mort vient de nous ravir.

Un tel honneur n'était-il pas dû à celui qui, par sa naissance, était votre compatriote en même temps que le nôtre, à l'enfant *franco-belge*, comme s'était plu à l'appeler Victor Hugo, au fils de cet Émile Deschanel qui, dans votre hospitalière et glorieuse capitale, avait écrit une page brillante entre toutes des relations intellectuelles de la France et de la Belgique?

Jamais M. Paul Deschanel n'avait perdu le souvenir de ses origines; volontiers, il associait la noble Belgique au culte touchant qu'il professait pour son père. Quels accents sa magnifique éloquence, en un jour comme celui-ci, aurait su trouver pour célébrer la culture qui nous est commune et que nos deux peuples ont contribué à sauver!

Cette éloquence, je ne l'ai pas; mais les événements qui ont scellé l'alliance de nos deux pays ont fait de nous tous en quelque façon des Franco-Belges; les sentiments qui sont au fond de nos cœurs sauront trouver, pour s'exprimer, un chemin sans doute moins fleuri, mais aussi sûr.

L'histoire rapporte avec une admiration que les siècles n'affaiblissent pas les délibérations de certaines assemblées, — tel le Sénat romain, — qui, sous le regard d'un ennemi momentanément vainqueur, traitèrent avec sérénité les affaires accoutumées, ou abordèrent, dans le calme d'esprits maîtres d'eux-mêmes, les plus hautes spéculations. Ce spectacle, Messieurs, vous l'avez donné.

Le 20 août 1914, le pas lourd de l'Allemand résonnait sur le pavé de vos rues. Au mépris de la Convention de La Haye, le Palais des Académies était envahi, saccagé et bientôt transformé en lazaret. Si votre bibliothèque, plus heureuse que celle de Louvain, ne devenait pas la proie de flammes volontairement déchainées, elle était dispersée; vos archives étaient en partie détruites, en partie volées; vos plus précieuses collections livrées au pillage, vos meubles brisés; vos œuvres d'art mutilées. Obligés d'abandonner le traditionnel et pacifique asile de vos travaux, vous vous réunissiez, les uns à la Bibliothèque royale de Bruxelles, et les autres à Gand. Plutôt que de vous soumettre au joug injurieux de la censure allemande, vous interrompiez vos publications; mais, en dépit d'une police qui vous surveillait de près, vous poursuiviez le cours de vos séances : longtemps, vous avez délibéré sur le rôle des Académies.

Ah ! j'imagine aisément, Messieurs, les pensées qui ont agité vos esprits, les sentiments qui sont sortis bouillonnants de vos cœurs, les graves et brûlantes paroles que vos lèvres ont proférées, en ces heures dramatiques où l'on vous arrachait les Paul Frédéric et les Henri Pirenne, pour les déporter loin de leur famille et de leur patrie.

Le rôle des Académies ! Comme il dut vous apparaître dans toute son amplitude et dans toute la splendeur de son élévation ! Rôle intellectuel, rôle national, rôle international. A quel examen de conscience vous vous êtes sans doute livrés à la lumière tragique d'aussi douloureux événements ! Cet examen,

oserai-je le refaire devant vous, moi qui n'appartiens pas à votre nation, mais qui parle ici au nom de vos alliés, de vos amis? Eh bien, oui! Et ce sera pour votre honneur.

*
* * *

Rôle intellectuel! Le premier but de toute Académie, n'est-ce pas le progrès des esprits par le rapprochement, la mise à l'honneur, la collaboration effective des hommes qui, dans une nation, cultivent avec le plus de succès les sciences, les lettres et les arts? Ce progrès des esprits, il est vrai, chaque temps le conçoit un peu à sa manière.

Au moment où naissait votre Académie, avec l'espoir de tirer les provinces qui constituaient alors les Pays-Bas autrichiens de la torpeur intellectuelle que leur avaient assez vertement reprochée des écrivains français tels que Jean-Baptiste Rousseau, l'abbé Prévost, Voltaire lui-même, s'achevait la grande entreprise poursuivie dans notre pays par une société qui se disait « Société des gens de lettres », mais qui intitulait son œuvre : *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et métiers* : l'encyclopédie dont l'esprit et les doctrines devaient, en 1795, présider à la réorganisation de nos propres Académies devenues les classes de l'Institut de France.

Faut-il croire que, même en ces provinces fidèlement attachées à la foi catholique, quelque chose de la pensée des Encyclopédistes ait exercé son influence sur les origines de votre savante Compagnie? Oui, me semble-t-il, puisque, dans le rapport par lequel le prince de Kaunitz, chancelier de l'Impératrice Marie-Thérèse, réclamait l'institution de la « Société littéraire » qui deviendra bientôt l'Académie, il avait soin de spécifier qu'en dépit de son nom elle embrasserait tous les objets de la science « pour éviter, disait-il, l'inconvénient où sont tombées tant d'Académies de Belles-Lettres en Italie, qui, au lieu d'éclairer et instruire la Nation, lui ont imprimé un esprit de bagatelle et de frivolité, si nuisible au progrès de la raison ».

Éclairer et instruire la nation, favoriser les progrès de la raison, voilà bien le dessein avéré, déclaré.

Ce dessein, Messieurs, votre Compagnie, plus ou moins selon les époques, mais finalement dans sa plénitude, a eu la gloire de le réaliser.

J'en trouve les preuves évidentes dans ce livre, où, avec une admirable modestie, mais avec la rigueur d'un procès-verbal, vous venez de retracer l'œuvre de l'Académie royale de Belgique, depuis sa fondation jusqu'en 1922.

Si, pendant les vingt ans qui précédèrent l'occupation des Pays-Bas par les armées de la Révolution, les plus grands noms de votre Académie sont ceux des étrangers qu'elle avait adoptés, il n'en est pas moins vrai que dans l'histoire de ses travaux tient toute celle des lettres et des sciences de ce qui est aujourd'hui la Belgique. Ne fallait-il pas refaire l'éducation du pays, provoquer l'émulation, féconder les esprits?

Cette œuvre préalable s'accomplit. Lorsqu'en 1816, après la constitution du royaume des Pays-Bas, l'Académie de Bruxelles fut rappelée à la vie, des éléments indigènes suffirent à la composer; je me garde cependant d'oublier qu'un peu plus de la moitié de ses membres appartenait aux provinces septentrionales, aux Pays-Bas hollandais. Comme à l'époque, si magnifique dans vos annales, du XV^e au XVII^e siècle, l'Europe vit avec joie votre pays entrer dans le courant qui l'emportait presque tout entière vers un large et fécond renouveau des lettres, des sciences et des beaux-arts. Vos savants eurent leur part des grandes découvertes; vos écrivains, vos philosophes, vos historiens, vos juristes, vos économistes exercèrent leur influence sur le mouvement général des esprits; vos artistes attirèrent une fois de plus les regards des hommes sur ce coin de l'univers marqué dans l'histoire de l'art d'un signe privilégié. Et ce fut vrai surtout après 1830, lorsque l'indépendance politique eut donné tout son essor à votre génie.

Presque tous les grands noms de votre histoire intellectuelle, nous les trouvons inscrits sur les listes de vos sections.

Quelle splendide revue vous avez pu passer dans ces séances du 28 et du 29 mai 1872, où, en présence du Roi et des délégués des principales académies étrangères, sous la présidence de l'illustre d'Omalius d'Halloy, le fondateur de la science géologique belge, vous avez célébré votre premier centenaire!

Avec quelle justice, deux années plus tard, vous rendiez hommage au grand mathématicien Quetelet, votre secrétaire perpétuel, qui, pendant près d'un demi-siècle, sous vingt-deux présidents et quatre-vingt-sept directeurs différents, avait incarné l'esprit et l'activité de votre Académie!

Votre statut s'était précisé et complété; vos sections s'étaient organisées; vous aviez enrichi l'établissement premier d'institutions annexes qui multipliaient ses moyens d'action.

Suivant l'exemple du baron Stassart et considérant « qu'une des plus importantes occupations de toute Académie est de favoriser l'exécution de travaux originaux et de récompenser les meilleurs d'entre eux », vous aviez provoqué des concours et fondé des prix.

Vous-mêmes, vous aviez publié des textes historiques et littéraires; telles de vos éditions, celles, par exemple, que dirigea Kervyn de Lettenhove, ont conquis une renommée universelle.

Bref, de toutes manières, vous avez contribué à encourager et à orienter l'activité intellectuelle, morale, artistique de votre nation, répondant aux vœux de vos fondateurs.

Voilà, Messieurs, le premier témoignage que vous pouviez vous rendre, tandis que les Allemands occupaient votre capitale. Et maintenant que, grâce à nos efforts communs, ils sont partis, vous voulez que la renaissance de la Belgique ne soit pas seulement une reconstitution matérielle, mais que le noble effort moral qu'elle a soutenu soit le prélude d'une renaissance spirituelle à laquelle il vous sera donné de présider.

*
* *

Rôle national, ai-je dit en second lieu. C'est le propre d'une Académie digne de ce nom de travailler à l'unité de la nation, en lui donnant sa base fondamentale, un esprit et une âme. Voyez les grands pétrisseurs de la nation française, les maîtres-ouvriers de notre unité, les Richelieu, les Colbert, comme ils ont voulu les Académies, comme ils ont tenu à rassembler sous leur main toutes les manifestations de la vie de l'esprit ! Relisez l'histoire du XIX^e siècle ; cherchez à l'origine de toutes les nationalités renaissantes dont, après tant de luttes, l'indépendance vient d'être proclamée ; toujours vous rencontrerez une société littéraire, une académie.

La vôtre n'était encore qu'une aimable adolescente de dix-huit ans, et déjà elle souscrivait pour acheter des canons aux troupes brabançonnnes soulevées contre l'Autriche.

Et sans doute est-ce pour ce motif que Napoléon ne tolérât pas, dans les parties reculées et nouvellement annexées de l'Empire, des groupements autonomes capables d'agir sur l'opinion ; à quoi votre Académie dut de ne naître qu'en 1816.

Il avait fallu l'indépendance de la nation pour que l'Académie prit son plein développement ; mais à son tour l'Académie fortifia cette indépendance qu'elle célébra patriotiquement lors des fêtes du Cinquantenaire. De toutes ses forces, elle combattit les actes qu'elle tenait pour préjudiciables à l'unité de la patrie.

Ne craignez pas, Messieurs, qu'étranger je me permette de toucher à la grave question linguistique qui partage les meilleurs citoyens de votre pays. Me serait-il cependant défendu de rappeler discrètement les énergiques protestations que fit entendre, en 1888, votre Classe des Lettres, lorsque la constitution officielle, à Gand, d'une Académie de langue et de littérature flamandes lui apparut comme une sorte de démembrement moral ? Mesure qui devait avoir et qui a eu récemment comme

contre-partie la création, à laquelle vous avez spontanément consenti, d'une Académie indépendante pour les littérateurs de langue française. A cette jeune sœur, l'Académie française a déjà témoigné sa vive sympathie.

Vous aviez, Messieurs, dans les jours ordinaires, noblement rempli votre tâche patriotique. Les jours extraordinaires allaient venir, ceux qui exigent de tous les plus rigoureux sacrifices et réclament des plus humbles, comme des plus grands, l'héroïsme de la vertu.

Heureuse Belgique! heureuse jusque dans ses tourments et dans ses deuils! car elle a trouvé ses dirigeants à la hauteur de ces jours d'héroïsme.

Un Roi magnanime qui a mis au-dessus de tout l'honneur et le devoir, prenant pour sa part toutes les responsabilités, tous les courages, toutes les souffrances. Une Reine généreuse et vaillante qui, refoulant d'intimes sentiments, s'est identifiée avec la patrie que par son mariage elle avait adoptée, adoptant du même coup toutes ses douleurs et tous ses espoirs.

Des ministres capables d'entrer dans l'esprit de leurs souverains, d'éclairer, de fortifier, d'exécuter leurs résolutions.

Des évêques, dignes soutiens de l'esprit public, consolateurs des affligés, gardiens et vengeurs de la morale, et, parmi eux, le grand cardinal en qui le monde entier a acclamé la voix sublime de la conscience catholique rappelant à l'envahisseur présent et menaçant les droits éternels de la justice et de l'humanité.

Parmi ces dirigeants, vous étiez, Messieurs, et vous n'avez pas failli à votre devoir. En deux circonstances surtout, vous avez dû parler et vous avez parlé très haut, en dépit de tous les risques. Lorsque l'autorité allemande, avide de détruire votre unité nationale, prononça la séparation administrative du pays flamand et du pays wallon, par une déclaration solennelle du 20 juin 1917, vous fîtes connaître à la Belgique que vous ne reconnaissiez ni cette séparation, ni le ministère flamand consti-

tué par l'ennemi. Vous avez refusé de répondre à la correspondance qui émanait de lui, et vous fûtes suivis par les plus modestes fonctionnaires de vos services; privés de leurs traitements, ils furent sauvés de la misère par les généreuses avances d'un grand citoyen.

Ah! Messieurs, quelle involontaire, mais quelle prophétique inspiration dans ce considérant d'un jugement porté contre une des plus nobles filles de votre pays par un tribunal militaire allemand : « L'accusée est atteinte d'une folie particulière, *la folie de l'héroïsme* ». Folie de l'héroïsme, oui; comme les Saints disent : Folie de la Croix!

Et ces deux folies font accomplir à l'humanité les actes les plus sublimes dans l'ordre d'une sagesse et d'une moralité supérieures.

Une autre fois, Messieurs, les trente et un membres de votre Académie présents à Bruxelles adressèrent au gouverneur général une protestation indignée contre l'abominable mesure qui déportait à l'étranger les travailleurs belges coupables de ne pas se prêter aux exigences illégitimes de l'envahisseur.

Lorsqu'au début de janvier 1919, la vie académique reprit son cours ordinaire dans votre patrie libérée, vous pouviez vous présenter la tête haute. Avec quel accent le directeur de chacune de vos classes, dans la séance inaugurale, flétrit la conduite de l'ennemi, glorifia l'armée belge, et rendit hommage aux gracieux souverains qui avaient été à l'Yser!

*
* * *

Rôle international enfin!

S'ouvrir pour recevoir, s'ouvrir pour agir au dehors, c'est la loi de toute nation que quelque fatalité congénitale ne condamne pas à vivre dans un stérile isolement. Cette intercommunication des peuples se fait de diverses manières, dont la plus brutale et heureusement la moins continue est l'invasion.

La plus haute est celle qui s'exerce dans l'ordre intellectuel par l'échange des idées et, dans cet ordre, la part des corps savants est naturellement, sinon toujours prépondérante, du moins considérable.

Faire rayonner l'influence d'un pays, s'éclairer soi-même de la lumière des autres, participer ainsi à une culture commune dont on devient l'agent, tenir sa place dans l'organisation intellectuelle du monde civilisé, n'est-ce pas l'un des plus utiles et des plus attrayants aspects de la mission des Académies ?

En tous temps, la vôtre a paru pénétrée de cette idée. Plus elle s'est développée, plus son propre prestige a grandi, plus elle a étendu ses relations avec les corporations scientifiques étrangères.

Au mois d'avril 1900, par vos deux Classes des sciences et des lettres, vous adhérez à l'Association internationale des Académies. C'est chez vous que se constituaient au lendemain de la guerre, mais en dehors de la collaboration des Empires centraux, le *Conseil international de recherches scientifiques* et l'*Union académique internationale pour les sciences historiques, archéologiques, philologiques, morales, politiques et sociales*. Bruxelles devenait le centre de ces deux institutions; et l'un des vôtres était appelé à la présidence de la seconde.

Toujours vous avez tenu à honneur d'admettre dans vos rangs les savants les plus renommés des autres nations. Fondée à une époque où votre pays était uni à la couronne autrichienne, au point de jonction de la culture germanique et de la culture française, il était naturel que vous fissiez assez large la place des savants d'origine allemande, et vous l'avez faite. Pourquoi faut-il que la culture germanique se soit elle-même, par les excès qu'elle a encouragés, exclue pour un temps de la civilisation qui nous rapproche les uns des autres, exclusion que vous avez ratifiée en rayant de vos listes, comme nous l'avons fait nous aussi, ces intellectuels Allemands, dont plusieurs avaient signé le trop fameux manifeste où étaient impudemment niés

les méfaits les plus avérés de leur patrie, où la vôtre était si odieusement calomniée?

Avec la France, vos relations n'ont jamais cessé d'être fraternelles. Parmi les premiers initiateurs de votre Académie, nous aimons à relever le nom d'un professeur strasbourgeois, Schoepflin, historiographe de Louis XV. En 1922, comme en 1772, les plus illustres des nôtres siègent dans vos rangs; trente des vôtres appartiennent, comme associés ou correspondants, aux quatre classes de notre Institut, qui ne se ferment pas aux étrangers.

De quelle mémoire parisienne serait sortie l'émouvante journée où, pour y être solennellement reçu, franchit le seuil du palais Mazarin, « celui qui, — j'emprunte les paroles du regretté philosophe Boutroux, — armé de sa seule droiture, de la pureté de cœur et de la charité évangélique, avait fait mettre la force à genoux », S. Ém. le Cardinal Mercier?

La langue française fut toujours la langue usuelle de votre Académie et vous vous en êtes faits les ardents protagonistes. L'un d'entre vous, M. le baron Descamps, au jour où il prit séance en notre Académie des sciences morales et politiques, y renouvela le célèbre manifeste de Joachim du Bellay, *Déffence et illustration de la langue française*, célébrant avec autant de poésie que de savoir, « ce monument étincelant de lumière qui projette au loin le rayonnement de sa splendeur ». A Henri Pirenne, l'Académie française a décerné le grand prix de la langue française.

Ainsi, Messieurs, vous vous êtes rangés parmi les tenants de cet esprit latin, modifié et enrichi par des influences diverses, que l'on désigne volontiers aujourd'hui sous le nom d'esprit occidental.

Qu'est-ce à dire? C'est l'esprit de « l'immortelle dépositaire de la tradition politique, littéraire, religieuse du monde », de cette Rome qui, devenue chrétienne, avait résumé en elle la civilisation grecque, la civilisation latine et celle de l'Orient,

éclairée elle-même des lueurs divines projetées sur le monde par les prophètes d'Israël et par le Fils de Dieu fait homme. C'est cette Rome qui a procédé à l'éducation de ces peuples d'Occident qu'on a longtemps appelés Latins et qui, pénétrés de la loi, de la foi, de la langue latines, ont mis partout leur empreinte ineffaçable. Les Germains eux-mêmes, notre Ozanam l'a démontré en un livre célèbre, sans le christianisme, venu par Rome, fussent demeurés des barbares; il a raison de l'affirmer, en ce sens, toute la civilisation est romaine ⁽¹⁾. Sur ce fond romain, classique et chrétien, les nations modernes de notre Occident, conquérantes à leur tour de la plus grande partie de la terre, ont bâti, en l'ornant chacune à leur manière et en le complétant par un apport personnel et nouveau, le splendide et précieux monument que nos héros et les vôtres ont sauvé au prix de leurs sacrifices et de leur sang.

*
* *

Tel est, Messieurs, le spectacle que vous pouviez contempler lorsqu'aux heures de la guerre vous réfléchissiez ensemble au rôle des Académies. Ce spectacle avait de quoi réchauffer vos espérances et vous reconforter dans la lutte.

Il nous a reconforté nous aussi; et nous nous sentons honoré d'avoir été choisis pour vous offrir le tribut de sympathie et d'admiration des Académies étrangères, celles qui composent l'Institut de France et, dans la mesure où elles veulent bien m'autoriser à être leur interprète, celles des autres pays alliés.

En saluant l'illustre corps qui représente si noblement sa vie intellectuelle, nous saluons la Belgique elle-même.

(1) Frédéric Ozanam, *Études germaniques*.

Nous avons marché la main dans la main; nos peuples ont souffert et saigné ensemble; notre union doit survivre à la guerre.

Si parfois telles combinaisons politiques, comme naguère telles avances victorieuses de l'ennemi, jettent le doute et l'angoisse dans nos cœurs, rappelons-nous qu'en 1922, comme en 1914, nous avons un allié puissant, celui avec qui, tôt ou tard, tous doivent compter; cet allié, c'est la loi morale elle-même dans sa majesté et dans sa rigueur vengeresse.

« Quoi qu'on en puisse dire, écrivait récemment un des grands vainqueurs de la guerre ⁽¹⁾, les relations des nations entre elles doivent reposer sur les notions de haute morale qui, à travers les âges, ont longuement et largement prouvé leur action bien-faisante. »

Du respect de ces notions dépendent, aujourd'hui comme hier, et dépendront encore dans l'avenir la vie et le progrès des sociétés civilisées.

Puissent ceux-là mêmes qui furent nos ennemis ouvrir leurs yeux à la lumière et se rappeler avec nous la parole de l'écrivain sacré : « C'est par la justice qu'une nation s'élève; le péché rend les peuples misérables ⁽²⁾. »

Alors, ils reprendront la place que la Providence leur a réservée dans l'œuvre commune de la civilisation, cette œuvre, Messieurs, à laquelle vous n'avez jamais cessé de travailler, parce que vous n'avez jamais perdu de vue l'idéal raisonnable et chrétien du Beau, du Bien et du Vrai.

⁽¹⁾ Le général de Castelnau.

⁽²⁾ Prov. XIV, 34.

Le second discours, au nom des délégués étrangers, fut prononcé par le général-major sir William-B. Leishman :

Discours
du Major Général Sir William-B. LEISHMAN,

Vice-Président de la Royal Society de Londres.

Tout d'abord, je vous demanderai de bien vouloir excuser ma connaissance très imparfaite de la langue française. Cela je l'ai toujours regretté, mais jamais autant qu'en ce moment où je voudrais être capable de vous exprimer, en cette occasion importante et en termes appropriés, nos félicitations et nos sentiments d'estime.

Le professeur Lamb et moi avons été chargés de l'agréable tâche de transmettre à l'Académie royale de Belgique les chaleureux sentiments d'amitié et d'admiration du président, du Conseil et des membres de la Société Royale de Londres.

La Société Royale a l'honneur de compter parmi ses membres des associés de votre Académie et, d'autre part, se trouve hautement honorée d'avoir eu parmi ses membres étrangers des académiciens belges renommés. Mais, en outre, elle se félicite de l'occasion de pouvoir resserrer ces liens d'amitié. La Société Royale de Londres se rappelle avec grand plaisir l'occasion de son propre deux cent cinquantième anniversaire, en 1912, lorsque l'Académie royale de Belgique fut assez bonne pour nous envoyer, comme délégués, ses membres distingués MM. de Hemptinne et Dollo.

Mais je sens encore plus l'insuffisance de mon langage par le fait que vous m'avez demandé de répondre non seulement au nom de la Société Royale, mais aussi au nom des délégués des autres Académies étrangères et Sociétés savantes. La liste des délégués et des Sociétés distinguées qu'ils représentent vous

prouvera par elle seule, je pense, combien répandu était le désir de ces Sociétés savantes de vous démontrer la chaude sympathie qu'elles éprouvent envers l'Académie royale de Belgique et leur volonté de vous faire honneur en cette occasion en envoyant comme représentants des hommes si éminents dans leurs branches respectives des sciences, des beaux-arts et des belles-lettres. Je suis sûr de parler pour elles aussi bien que pour la Société que je représente en vous offrant à vous, Monsieur le Président, et à vos Membres et Correspondants, nos plus cordiales félicitations à l'occasion de votre cent cinquantième anniversaire et notre sincère désir de voir l'Académie que vous présidez continuer à grandir en renom et en influence dans les années qui vont s'écouler.

J'ai lu avec le plus grand intérêt l'admirable histoire de l'Académie qui vient d'être publiée récemment par votre distingué secrétaire perpétuel, M. Pelseneer. C'est un compte rendu du développement progressif de l'Académie royale à travers bien des difficultés et bien des interruptions jusqu'à sa haute position actuelle. On ne peut pas lire ces pages éloquentes sans éprouver pour vous une grande sympathie dans ces difficultés, surtout dans celles que vous avez eues pendant les cruelles années de l'occupation étrangère, et un sentiment d'admiration pour le beau courage et l'énergie qui vous ont rendus capables de les surmonter et de rétablir l'Académie sur des bases solides.

Le lecteur sera particulièrement frappé par l'admirable principe, qui se manifeste constamment à travers votre histoire, de mettre le travail de l'Académie en relations aussi étroites que possible avec la vie nationale. Rien n'est plus certain que plus étroites seront ces relations, mieux cela vaudra, à la fois pour votre progrès et pour celui de votre pays.

Comme vous savez, la Société Royale de Londres est une Académie des Sciences seulement; aussi est-il naturel que je pense principalement à votre Classe des Sciences, et particulièrement à cette branche de la science biologique à laquelle j'ai

travaillé moi-même : bactériologie et pathologie des maladies des pays chauds. Dans ces deux voies la science belge tient une place des plus honorables. Son travail est connu et apprécié dans le monde entier. Permettez-moi de noter en particulier que l'un de vos académiciens dans votre Classe est M. Bordet. Nous sommes fiers du fait que M. Bordet soit membre étranger de la Société Royale ; car il n'y a pas d'autre bactériologiste au monde en ce moment dont le travail soit tenu en plus haute estime que le sien.

Permettez-moi de vous remercier pour la si cordiale bienvenue que vous avez souhaitée aux délégués étrangers, qui, tous, unanimement, vous offrent leurs félicitations en cet important anniversaire et vous souhaitent toute la prospérité possible pour l'avenir.

Laissez-moi ajouter, en terminant, que, personnellement, j'ai un plaisir infini à me retrouver une fois de plus en compagnie de mes camarades belges, avec qui nous avons combattu pour la bonne cause côte à côte, et desquels je conserve tant d'agréables souvenirs relatifs à la dernière guerre.

**Énumération des Académies et Sociétés étrangères
représentées par des délégués ou ayant fait par-
venir une adresse de félicitations.**

Quarante-huit Académies ou Sociétés étrangères, appartenant à dix-sept nations différentes, se sont fait représenter à la célébration du 150^e anniversaire de l'Académie royale de Belgique par quatre-vingt-un délégués, dont dix-huit sont membres associés de notre Compagnie ; à eux se sont joints six autres associés non spécialement délégués. C'est-à-dire qu'à l'appel de l'Académie ont répondu quatre-vingt-sept personnalités étran-

gères comptant parmi les artistes, les lettrés et les savants les plus distingués de ces divers pays; ce sont :

D'Amérique, et spécialement pour les **ÉTATS-UNIS**, six délégués, de

L'Académie nationale des sciences, Washington;

L'Académie américaine des arts et des sciences de Boston;

L'Académie américaine des arts et des lettres de New-York;

L'Académie des sciences de New-York.

D'Asie, et spécialement pour l'**INDE**, deux délégués de la Société asiatique du Bengale, à Calcutta, et, pour le **JAPON**, quatre délégués de l'Académie impériale du Japon, à Tokyo.

D'Europe, pour le **DANEMARK**, deux délégués de l'Académie royale des sciences de Copenhague;

Pour l'**ESPAGNE**, quatre délégués de

L'Académie royale des sciences exactes, physiques et naturelles, de Madrid;

L'Académie royale d'histoire de Madrid;

L'Institut d'études catalanes, Barcelone.

Pour la **FRANCE**, trente délégués accompagnés de cinq associés français de l'Académie.

Parmi ces trente-cinq représentants de la République française, dix-neuf appartiennent à l'Institut de France, soit à

L'Académie française;

L'Académie des inscriptions et belles-lettres;

L'Académie des sciences;

L'Académie des beaux-arts;

L'Académie des sciences morales et politiques.

Les autres délégués français représentent

La Société nationale des Antiquaires de France;

La Société de Biologie;

La Société géologique de France;
La Société chimique de France;
L'Académie des sciences, lettres et arts d'Arras;
L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux;
La Société nationale des sciences de Lille.

Pour la GRANDE-BRETAGNE, quatorze délégués, accompagnés d'un associé britannique de l'Académie de Belgique, et représentant :

La Société royale de Londres;
La Société royale d'Edinburgh;
L'Académie britannique;
L'Académie royale des arts;
La Société littéraire et philosophique de Cambridge;
La Société géologique;
La Société royale géographique;
La Société zoologique de Londres;
L'Institut royal des Architectes britanniques;
La Société chimique;
La Société royale historique.

Pour la GRÈCE, trois délégués du groupement académique-universitaire d'Athènes;

Pour l'ITALIE, quatre délégués de
L'Académie royale des Lincei de Rome;
L'Institut royal lombard des sciences, lettres et arts de Milan;
L'Académie royale des sciences de Turin.

Pour le Grand-Duché de LUXEMBOURG : un délégué de l'Institut grand-ducal de Luxembourg.

Pour la NORVÈGE, un délégué de
L'Académie des sciences de Christiania.

Pour les PAYS-BAS, quatre délégués de
L'Académie des sciences d'Amsterdam;
La Société des sciences de Haarlem.

Pour la POLOGNE, trois délégués de
L'Académie polonaise des sciences et des lettres de Cracovie;
La Société des sciences de Varsovie.

Pour le PORTUGAL, un délégué de
L'Académie des sciences de Lisbonne.

Pour le royaume des SERBES, CROATES et SLOVÈNES, deux
délégués de
L'Académie yougoslave de Zagreb;
L'Académie royale serbe de Belgrade.

Pour la SUÈDE, un délégué de
L'Académie royale suédoise des sciences de Stockholm.

Pour la SUISSE, un délégué de
La Société helvétique des sciences naturelles à Berne.

*
* *

Dix-huit autres Académies et Sociétés étrangères n'ont pu
envoyer un délégué à cette solennité, mais ont fait parvenir
à l'Académie royale de Belgique une adresse ou un télégramme
de félicitations ⁽¹⁾; ce sont :

D'Amérique, pour les ÉTATS-UNIS :

L'Académie des arts et des sciences du Connecticut, à *New-Haven*.

D'Asie, l'Académie arabe de Damas.

(1) Voir ces adresses à la fin du présent compte rendu, avec celles de plusieurs Académies et Sociétés belges.

D'Australie, la Société royale de l'Australie du Sud, à *Adélaïde*;

La Société royale du Queensland, à *Brisbane*;

L'Institut de la Nouvelle-Zélande, à *Wellington*;

La Société linnéenne de la Nouvelle-Galles du Sud, à *Sydney*.

D'Europe, pour la **FINLANDE** :

La Société finlandaise des sciences, à *Helsingfors*;

Pour le Royaume-Uni de **GRANDE-BRETAGNE** et d'**IRLANDE** :

La Société royale de *Dublin*;

Pour l'**ITALIE** :

L'Académie royale des sciences de *Bologne*;

L'Académie des sciences physiques et mathématiques de *Naples*;

L'Institut royal vénitien, à *Venise*;

L'Académie royale des beaux-arts (de Brera), à *Milan*;

Pour les **PAYS-BAS** :

La Société historique d'*Utrecht*;

La Société de littérature néerlandaise de *Leiden*;

La Société des arts et des lettres de *Batavia*;

Pour la **ROUMANIE** :

L'Académie roumaine, à *Bucarest*;

Pour la **RUSSIE** :

L'Académie des sciences de *Petrograd*;

Pour la **SUISSE** :

La Société des Naturalistes de *Zurich*.

Nous constatons ainsi, avec une certaine fierté, qu'en ce jour soixante-six académies ou institutions similaires, appartenant à vingt-quatre États amis, alliés ou neutres, des diverses parties du monde, en même temps qu'elles ont manifesté leurs chaleureuses sympathies pour notre Pays, ont donné un témoignage inoubliable de confraternelle solidarité à l'Académie royale de Belgique.

La parole est accordée ensuite, tour à tour, au représentant de chacune des trois Classes de l'Académie royale.

Discours de M. Auguste LAMEERE,

Directeur de la Classe des sciences.

C'est l'honneur de la Classe des sciences de l'Académie d'avoir conservé le culte de la science pure, délaissant l'art des applications utilitaires : si parfois elle a appelé dans sa compagnie des ingénieurs et des médecins, son choix lui était dicté par les progrès que ces savants avaient fait faire aux mathématiques ou à la physiologie générale.

Fidèles au programme que leur avait tracé Marie-Thérèse, ses membres ont aimé à faire l'étude de l'histoire naturelle du pays ; ils ont été à la tête des chercheurs dont l'activité a approfondi la connaissance de notre climat, de notre sol, de notre flore, de notre faune, mais aucun d'entre eux n'a perdu de vue qu'il ne s'agissait là que d'une science de portée restreinte ; ils ont élevé leur ambition plus haut.

Depuis Newton, depuis Lavoisier, depuis Darwin, depuis Pasteur, il y a du nouveau sous le soleil ; à aucune époque de l'histoire de l'humanité la science n'a fait autant de progrès qu'au XIX^e siècle, et ces progrès se précipitent de jour en jour encore actuellement. Quelle est la part que les Belges ont prise à cette vertigineuse efflorescence due au libre examen ?

La moisson est abondante et d'importance ; nous limitant même à ceux des académiciens qui ne sont plus, force nous est de nous borner à choisir dans chacune des différentes sciences ressortissant à la Classe, un seul nom.

Il faut d'abord placer hors cadre Adolphe Quetelet, homme universel, l'âme de l'Académie : il arracha celle-ci à sa vie provinciale et bourgeoise pour lui faire accorder ses lettres de noblesse dans la haute société scientifique internationale.

Mathématicien, astronome, fondateur de notre Observatoire, physicien, météorologiste, biologiste, statisticien de génie, créateur de la sociologie qu'il appelait la physique sociale, et artiste, littérateur et historien, il justifiait, par la multiplicité de ses talents, la prérogative d'appartenir aux trois Classes de l'Académie à titre de secrétaire perpétuel.

Son triomphe comme savant fut l'application du calcul des probabilités aux phénomènes biologiques et sociaux. Il fut le premier à démontrer, au grand émoi de ses contemporains, que les phénomènes sociaux obéissent, comme les manifestations physiques, à des lois et non pas au caprice, qu'ils rentrent dans le domaine du déterminisme universel. En biologie, il devança de loin la science actuelle; ses études sur les variations de la taille humaine lui montrèrent que celle-ci oscille autour d'une moyenne tenant le milieu entre un minimum et un maximum et que le diagramme ainsi obtenu est une courbe de probabilité; les biologistes ont fini par découvrir que les fluctuations de tous les organismes de tous les temps sont limitées et qu'elles obéissent à la loi de Quetelet.

Parmi nos mathématiciens, le plus illustre est un géomètre, le général Joseph De Tilly, le philosophe le plus profond que nous ayons peut-être jamais eu. De Tilly créa une géométrie niant le postulatum d'Euclide, sans avoir eu connaissance de celle de Lobatchefski; à lui appartient en propre l'idée de transporter cette hypothèse fructueuse dans le domaine de la mécanique abstraite. Il ne cessa d'approfondir les principes mêmes de la géométrie, et il fut le premier à donner à la géométrie sa place dans la classification hiérarchique des sciences en prouvant qu'elle est la physique mathématique des distances. Il préparait ainsi la voie aux lumineux travaux de Henri Poincaré et aux conceptions d'Einstein.

Avec la géométrie, nous touchons donc à la physique. Ici nous rencontrons le nom d'un expérimentateur hors ligne, Joseph Plateau, professeur à l'Université de Gand. Joseph

Plateau débuta par une thèse dans laquelle il démontrait la persistance des impressions lumineuses sur la rétine, principe qui lui fit inventer le zootrope, cinématographe de la première heure. Une contemplation trop longue du soleil le rendit aveugle; il montra alors l'héroïsme dont avait fait preuve dans les mêmes circonstances le naturaliste suisse François Huber, l'historien des abeilles, et que devait montrer plus récemment le grand biologiste français Yves Delage : malgré sa cécité, il ne cessa d'imaginer des expériences; il les faisait exécuter par un aide et ses réflexions lui permettaient ensuite d'en poursuivre les conséquences et d'en faire découler des lois. C'est de cette époque que date la série des onze mémoires qui rendirent Joseph Plateau célèbre; il y étudiait d'abord les phénomènes que présente une masse liquide libre soustraite à l'action de la pesanteur; une de ses expériences est universellement connue: c'est celle qui consiste à plonger une sphère d'huile dans un mélange d'eau et d'alcool de même densité et d'animer la sphère d'un mouvement de rotation : on voit alors celle-ci prendre la forme du globe terrestre et détacher de son équateur des satellites qui se mettent à tourner dans le même sens, de manière à nous donner une idée de ce qu'a pu être la formation des planètes dans la théorie de Laplace. Tout aussi importantes sont les recherches expérimentales et théoriques de Joseph Plateau sur les figures d'équilibre des lames liquides, recherches qui ont donné lieu à de nombreux travaux ultérieurs de la part de physiciens et de géomètres et qui constituent une base solide pour la physique moléculaire.

La chimie réclame comme la physique une expérimentation ingénieuse et réfléchie, et elle nécessite un emploi constant de sens affinés joint à une méticulosité poussant l'exactitude jusqu'aux dernières limites du possible. Ces qualités, alliées à une compréhension supérieure des buts de la science, étaient réunies en Jean-Servais Stas, que tout le monde sait avoir découvert la méthode de la recherche des alcaloïdes. Jean Stas, physionomie

admirable de savant doublé d'un homme de caractère, restera une des gloires de la chimie par ses recherches décisives sur les poids atomiques. Il avait été séduit par l'hypothèse de Prout tendant à faire croire que la preuve de l'unité de la matière se trouvait dans le rapport, qui paraissait simple, entre les poids atomiques des éléments et celui de l'hydrogène pris pour unité. De longues et pénibles investigations, auxquelles il dut consacrer la plus grande partie de son patrimoine, vinrent lui fournir la démonstration que les rapports entre les poids atomiques n'avaient pas le moins du monde la simplicité que des analyses hâtives leur avaient à tort attribuée; la preuve de l'unité de la matière se dérobait; Stas se proclamait un vaincu de l'expérience; en réalité, il remportait une double victoire sur l'inconnu. Il fournissait, d'une part, la preuve la plus rigoureuse de l'exactitude de la loi des proportions chimiques de Dalton, et il fixait la valeur des poids atomiques, base de toutes les recherches futures; d'autre part, s'il ne pouvait prévoir la découverte du radium et la dissection des atomes en électrons, il laissait deviner qu'au delà des contreforts escarpés qu'il avait gravis, il devait exister tout un paysage encore inexploré.

De la Section des sciences mathématiques et physiques, passons à celle des sciences naturelles, où nous rencontrons la géologie et les disciplines biologiques.

J.-B. d'Omalius d'Halloy est, à juste titre, considéré comme le fondateur de la géologie belge, mais il est aussi l'un des principaux représentants de la géologie générale. Condrusien infatigable, il part à pied d'Halloy dans toutes les directions, traçant sur le sol de l'Europe de nombreux itinéraires qui sont comme autant de gigantesques fils d'araignée rayonnant autour de son village, en vue d'étudier la répartition et la superposition des roches qui lui sont familières depuis son enfance. Il traça la première grande carte géologique, celle de l'Empire français, et il établit le canevas de la classification générale des terrains; on lui doit aussi le premier traité de géologie. Ce fut un géo-

logue complet, tenant compte à la fois de l'allure des couches, de la constitution des roches et de la distribution des fossiles. d'Omalius d'Halloy avait suivi les cours de Lamarck au Muséum de Paris; croyant sincère, il adopta cependant les idées de son maître, idées auxquelles il resta toujours fidèle; la Belgique peut se glorifier d'avoir possédé l'homme de science que l'histoire du transformisme cite comme ayant été à peu près seul à soutenir la doctrine de l'évolution pendant le demi-siècle qui sépare Lamarck de Darwin.

Nous nous acheminons vers les sciences biologiques.

En botanique, nous avons Leo Errera, professeur à l'Université de Bruxelles, dont les connaissances étaient aussi étendues que profondes. Dans une carrière brillante, trop tôt brisée par la mort, Leo Errera a donné une impulsion vigoureuse à la physiologie végétale, cette science qui est la base de toute la physiologie. Il étudia la physique et la chimie au microscope dans le laboratoire de la cellule; il trouva chez les champignons le glycogène, cet amidon animal que Claude Bernard avait découvert dans le foie des mammifères et qu'on sait aujourd'hui être la substance de réserve hydrocarbonée de tous les animaux; il se servit de la méthode imaginée par Stas pour établir la localisation des alcaloïdes dans les plantes, prouvant que ces poisons, auxquels nous devons quelques-uns de nos remèdes les plus sérieux, s'accumulent dans les parties périphériques, de telle sorte qu'ils peuvent probablement servir de défense contre les herbivores; il fit enfin entrer dans la physiologie les résultats des mémorables expériences de Joseph Plateau sur les lamelles liquides, montrant que la disposition des membranes cellulaires dans les tissus végétaux suit exactement les lois de la tension superficielle: c'était ramener une manifestation biologique à un phénomène purement mécanique.

Et maintenant la zoologie, avec les deux Van Beneden.

Pierre Van Beneden fut pendant plus de cinquante années

professeur à l'Université de Louvain. C'est un des hommes qui ont le plus contribué à établir le bon renom scientifique de notre pays hors frontières. Il fonda à ses frais à Ostende le premier laboratoire de zoologie marine. Il eut le double mérite de comprendre que l'étude approfondie des animaux marins était essentielle pour établir les fondements de la science et que l'embryologie, domaine ignoré de Cuvier, avait une importance primordiale. Son nom est inscrit à presque toutes les pages de l'histoire de la zoologie et particulièrement de nos connaissances sur les parasites; parmi ses nombreuses découvertes, la plus retentissante fut celle de la migration des vers solitaires. Il démontra que la catégorie des vers vésiculeux vivant inertes dans la chair et les viscères et ressemblant à des perles fines, ne sont que les premiers états des vers rubannés fixés dans l'intestin, que ces derniers produisent des œufs et qu'ils n'arrivent à l'état adulte qu'après avoir passé par un autre animal. Ni les vers vésiculeux, ni les vers rubannés ne naissent spontanément des humeurs de leur hôte, comme on l'avait toujours imaginé; Pierre Van Beneden ouvrit ainsi la voie à Pasteur, qui devait définitivement rayer de la science le dogme aristotélicien de la génération spontanée.

Cet éminent zoologiste eut en son fils un élève qui fut non seulement l'un des embryologistes les plus marquants de son époque, mais qui fit encore en biologie générale la plus impressionnante et la plus fructueuse découverte de la fin du XIX^e siècle. Entre la carrière d'Édouard Van Beneden, professeur à l'Université de Liège, et celle de son père, deux événements sensationnels se sont produits qui ont modifié de fond en comble la physionomie de la science: l'établissement de la théorie cellulaire par Schwann, et la publication du livre de Darwin. Dans ces temps nouveaux, le fils sera un pionnier comme l'avait été son père jadis. Il cherchera dans l'embryogénie les traces du développement historique de l'organisme humain; il découvrira la clef de l'évolution générale du règne animal permettant de

rattacher entre eux les grands embranchements ; il ouvrira à l'embryologie même des horizons insoupçonnés. Très jeune encore, il se rendit déjà célèbre par le mémoire envoyé en réponse à une question de concours posée par l'Académie, dans lequel il démontrait que l'œuf de tous les animaux est une cellule unique ; c'était le prélude de son œuvre de 1883, qui marque un tournant dans l'histoire des sciences biologiques, où il dévoilait ce qu'il y a d'essentiel dans le phénomène mystérieux et passionnant de la fécondation. Il apportait ainsi à l'étude de l'hérédité la base positive qui lui avait manqué jusqu'alors, et il permit à la science d'aborder enfin le problème du mécanisme de l'évolution. Édouard Van Beneden a forgé le plus beau fleuron de la couronne intellectuelle de la Belgique.

Les Van Beneden, Leo Errera, d'Omalius, Jean Stas, Joseph Plateau, De Tilly, Adolphe Quetelet ne sont que les coryphées de notre mouvement scientifique ; combien d'autres ont montré aussi de l'originalité, de l'endurance, du désintéressement et ont brillé comme eux dans la réflexion, dans l'observation, dans l'expérimentation ! Combien ont estimé avec eux que le savoir est la véritable richesse et qu'il faut chercher le bonheur dans cet idéal, la découverte, pour l'humanité, d'un peu d'inconnu !

Discours de M. PIRENNE,

Membre de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques.

SIRE,

MESDAMES,

MESSIEURS,

Les sciences qui ont pour objet l'homme pensant et vivant en société ne diffèrent pas seulement des sciences mathématiques ou des sciences naturelles par la complication extrême des problèmes posés devant elles ; elles s'en distinguent aussi par le caractère particulier de leur développement. Les calculs

du géomètre ou les expériences du physicien n'ont aucun rapport avec le milieu social ou national au sein duquel ils s'accomplissent. Au contraire, le philologue, l'historien, le juriste, l'économiste subissent nécessairement l'action de ce milieu. Si, dans une certaine mesure, leur méthode peut y échapper, il n'en va plus de même des points de vue qu'ils adoptent, ni des questions qui les occupent.

En face de l'humanité le savant ne peut prendre l'attitude objective qui est celle du naturaliste en face de la nature, car il lui appartient au même titre que son sujet. Le moment de l'évolution historique auquel il est placé détermine nécessairement le champ de sa vision et la perspective des phénomènes qu'il y découvre. Pour les sciences morales, le progrès consiste moins, semble-t-il, dans l'enchaînement logique des connaissances nouvelles que dans la variété inépuisable des aspects sous lesquels, par suite du mouvement incessant de la vie sociale, celle-ci se présente aux yeux des observateurs qu'elle entraîne dans son cours. Et comme cette vie sociale se manifeste elle-même, suivant les peuples, par une diversité surprenante de nuances et d'intensité, il en résulte que l'histoire des sciences morales ne se peut abstraire de l'histoire même des nations qui les ont pratiquées.

Pour comprendre et apprécier exactement l'activité de la Classe des lettres de l'Académie de Belgique, il faut donc l'envisager dans l'ambiance nationale à laquelle elle appartient.

Au moment où l'Académie fut fondée, en 1772, le pays sortait à peine de la décadence où il était tombé depuis le milieu du XVII^e siècle. Les guerres incessantes dans lesquelles l'avait entraîné sa fatale union dynastique avec l'Espagne, et dont la fermeture de l'Escaut en 1648 fut la plus terrible conséquence, avaient paralysé dans tous les domaines l'énergie de la nation. L'art et les lettres, qui, sous le règne d'Albert et Isabelle, avaient encore jeté un dernier éclat, ne traînaient plus qu'une existence languissante, confinée dans la tradition ou plutôt

dans les redites et l'imitation. Entre la Hollande et la France, celle-là regorgeant de richesses, celle-ci à l'apogée de la gloire, la Belgique, par sa détresse matérielle et son atonie intellectuelle, faisait office, si l'on peut ainsi dire, de repoussoir.

La guerre de la Succession d'Espagne vint mettre le comble à sa déchéance et à ses malheurs. Elle n'en sortit que pour se voir assigner, par les vainqueurs de Louis XIV, le rôle humiliant et lamentable d'une « barrière » érigée contre la France, et destinée à servir perpétuellement de glacis à la République des Provinces-Unies. Les Habsbourgs, que les traités d'Utrecht venaient de lui assigner comme souverains, se montrèrent tout d'abord aussi incapables que peu désireux de lui venir en aide. Elle se sentait abandonnée par tout le monde, sacrifiée aux intérêts de ses voisins et elle s'accommodait avec résignation d'une situation qui semblait définitive. Mais le jeu des guerres et de la diplomatie, dont elle avait été si longtemps la victime, allait enfin lui donner quelques années de répit.

L'alliance conclue en 1757 par les Cours de Vienne et de Versailles, en assurant la paix dans l'Occident de l'Europe, lui permit de respirer. Et aussitôt, avec une bonne volonté vraiment touchante, elle se remit au travail. Le milieu du XVIII^e siècle marque le point où la courbe descendante de son histoire s'arrête, et d'où date un relèvement qui, s'il devait être entravé encore par bien des catastrophes, ne devait plus cesser désormais.

La création de l'Académie se rattache à ce réveil de la Belgique. Son promoteur, le comte de Cobenzl, ministre de Marie-Thérèse à Bruxelles, adepte de ce rationalisme politique que les historiens appellent le « despotisme éclairé », comptait sur elle pour « répandre les lumières », pour frayer la voie au « progrès », bref pour aider le Gouvernement dans la tâche qu'il s'était assignée de moderniser, conformément aux principes de sa philosophie d'État, l'antique constitution des Pays-Bas catholiques.

Mais il était impossible de trouver alors dans le pays des hommes faits pour le rôle qu'il leur destinait. Les idées nouvelles commençaient à peine à s'y introduire et, si timidement qu'elles se manifestassent, elles faisaient scandale. Il fallut se contenter de nommer à l'Académie quelques érudits de bonne volonté, d'âge respectable et qui s'adonnèrent principalement à l'étude des antiquités nationales ainsi qu'à celle de l'économie agricole. Leur action sur l'esprit public ne fut guère pénétrante. Elle se borna à l'organisation de concours qui eurent au moins ce résultat d'éveiller chez quelques esprits la curiosité scientifique et le travail désintéressé, si complètement négligé durant le long engourdissement dont on sortait à peine. Cette première phase de l'histoire de l'Académie dura d'ailleurs trop peu de temps pour qu'on puisse formuler un jugement définitif. Désorganisée dès 1789 par les troubles de la Révolution brabançonne, la Compagnie fut définitivement supprimée en 1794 par l'annexion de la Belgique à la République française.

C'est au milieu d'un monde entièrement transformé qu'elle fut rappelée à l'existence en 1816 par Guillaume I^{er}, roi des Pays-Bas. Fut-ce pour donner aux Belges une satisfaction d'amour-propre, fut-ce dans le dessein de renouer par-dessus le régime français une tradition historique de l'Ancien Régime, fut-ce enfin en vue de la faire collaborer à la restauration de l'instruction publique à laquelle son Gouvernement s'attacha dès l'origine, que Guillaume fonda l'Académie royale de Bruxelles? Je ne sais. Il est certain, en tout cas, que cette nouvelle Académie royale apparaît bien comme la continuation de l'ancienne Académie impériale. Sa Classe d'histoire et de littérature ancienne fut recrutée parmi les rares survivants de celle-ci, auxquels on adjoignit les érudits assez clairsemés qui, durant les années tourmentées de la domination française, avaient consacré leurs loisirs à l'étude des lettres ou de l'histoire nationale. Rien de moins novateur que l'esprit qui les animait. C'étaient d'honnêtes antiquaires, instruits, laborieux, modestes

et dont la science comme la méthode avaient quelque chose de suranné et de provincial. Leurs rapports avec les savants hollandais, leurs nouveaux compatriotes, n'allèrent guère au delà de simples rapports de courtoisie. On ne voit pas qu'ils aient cherché à en profiter pour s'initier par leur intermédiaire au mouvement scientifique des pays germaniques, et surtout de l'Allemagne, où s'élaborait alors les nouvelles méthodes qui allaient transformer la critique historique et philologique. Leur point de vue restait en somme celui des érudits du XVIII^e siècle. Les innovations du Gouvernement royal en matière d'instruction publique les laissèrent indifférents, si même elles ne leur inspirèrent pas certaines inquiétudes. Ils semblent avoir ignoré les universités fondées par l'État à Gand, à Liège et à Louvain. Je ne vois guère qu'un seul professeur, le baron de Reiffenberg, qu'ils aient admis au nombre de leurs membres.

La période hollandaise de l'histoire de l'Académie fut plus courte encore que sa période autrichienne. De même que la Révolution brabançonne avait mis fin à la première, la Révolution belge en 1830 clôtura la seconde. Elle n'apporta cependant aucune transformation dans la constitution de la Compagnie. Celle-ci n'avait pris aucune part à l'agitation révolutionnaire qui vint la surprendre au milieu du calme de ses travaux. On lui en voulut quelque peu tout d'abord, et il paraît bien que pendant un moment son existence fut compromise. Ce mouvement d'humeur n'eut pas de suite; les vainqueurs du jour épargnèrent ou, si l'on veut, ignorèrent l'Académie.

Mais il était impossible qu'elle ne se laissât point gagner par l'enthousiasme patriotique qui entraînait la nation. L'indépendance reconquise donnait une signification toute nouvelle et une importance insoupçonnée aux investigations historiques qui avaient alimenté jusqu'alors le labeur de la plupart des membres de la Classe des lettres. Il se fit en outre que le grand âge de la plupart de ceux-ci au moment où éclata la Révolution amena, durant les années suivantes, un renouvellement presque complet de la Compagnie.

Elle ne manqua pas de s'ouvrir aussitôt à ces jeunes écrivains dont le rôle politique attirait alors tous les regards et apparaissait comme le garant de l'avenir. De Gerlache, Nothomb, van de Weyer, Jules van Praet y introduisirent cet esprit nouveau qui était l'esprit de la Belgique nouvelle. Par eux l'Académie se trouva placée en contact direct avec la nation. Elle avait vécu jusqu'alors un peu confinée et repliée sur elle-même. Elle se sentit désormais associée à la vie du pays; elle prit conscience des devoirs qui s'imposaient à elle; elle voulut se consacrer, dans la sphère de son activité, au service de la patrie et se proposa d'en concentrer dans son sein l'élite intellectuelle. La Classe des lettres, qui jusqu'alors ne s'était guère composée que d'érudits et d'antiquaires, porta désormais son choix, avec un éclectisme généreux, sur tous les hommes dont la réputation faisait honneur au pays, qu'ils fussent historiens, juristes, économistes, ou même romanciers et poètes. On y vit bientôt siéger côte à côte des lyriques pleins de l'optimisme patriotique qui emplissait alors tous les cœurs, comme Weustenraad et van Hasselt, d'anciens constituants ou d'éminents magistrats, comme Leclercq, Defacqz et Faider, des archivistes comme Gachard, des érudits adonnés à la philologie germanique, comme J.-F. Willems et J.-H. Bormans, ou à la philologie romane, comme Auguste Scheler. La Classe ne manqua point de saluer aussi la renaissance des lettres flamandes en appelant dans son sein le plus célèbre de leurs représentants, Henri Conscience.

Au milieu d'un assemblage aussi bigarré, le travail scientifique ne pouvait être entrepris avec quelque méthode. Les tendances et les études des académiciens étaient trop divergentes pour permettre l'élaboration de grands travaux collectifs. Leur activité consistait essentiellement dans la lecture de mémoires sur les sujets les plus variés et dans l'organisation de concours qui eurent les plus heureux résultats sur la vie intellectuelle du pays.

Parmi les membres de la Classe des Lettres les plus nombreux restaient les historiens. Le gouvernement du jeune royaume prenait d'ailleurs un très vif intérêt aux recherches consacrées au passé national.

En 1834, Charles Rogier érigeait, en vue de promouvoir la publication des anciennes chroniques belges, la *Commission royale d'Histoire*. Quoique ce ministre l'eût conçue à la manière du Comité des Travaux historiques que Guizot venait d'ériger à Paris, ce furent pourtant, dès l'origine, des académiciens qui en reçurent la direction et qui lui apportèrent la collaboration la plus active. L'arrêté royal du 1^{er} décembre 1845, qui, tout en lui conservant son autonomie et son budget spécial, la fit « rentrer dans le sein de l'Académie », se borna donc à consacrer une situation déjà existante et qui depuis lors a subsisté sans interruption jusqu'à nos jours. En fait, la Commission royale d'Histoire est la plus ancienne des Commissions spéciales de l'Académie. Elle peut légitimement s'enorgueillir d'avoir répondu aux espérances que l'on avait fondées sur elle. Les cent soixante-dix-huit volumes de ses publications, les quatre-vingt-cinq volumes de son *Bulletin* témoignent honorablement de son labeur. Il faut reconnaître aussi qu'elle eut le bonheur d'avoir pendant trente-cinq ans (1850-1885) comme secrétaire un érudit qui jouit à juste titre d'une réputation européenne : Louis Gachard. On a pu l'appeler sans exagération, un archiviste de génie. Cet infatigable et sagace éditeur de textes a laissé une œuvre vraiment grandiose et aussi indispensable pour la connaissance de l'histoire des Pays-Bas que pour celle de l'Espagne et même à bien des égards pour celle de l'Europe contemporaine de Charles-Quint et de Philippe II.

L'impulsion prise par la Commission d'Histoire pendant cette féconde carrière ne s'est pas ralentie depuis lors. Le champ de ses travaux s'est élargi au fur et à mesure des nécessités scientifiques. Instituée pour mettre au jour les chroniques belges inédites, elle n'a pas tardé à sortir de ce cadre trop étroit et,

tenant compte de l'esprit plutôt que de la lettre de sa Constitution, à s'attacher à l'édition des mémoires, des correspondances, des cartulaires, des documents de toute nature, de toute époque et de toute origine qui peuvent servir à écrire, non seulement l'histoire politique, mais l'histoire économique et l'histoire sociale de la Belgique.

La division de la Classe des Lettres en 1845 en deux sections distinctes, celle d'Histoire et des Lettres et celle des Sciences morales et politiques, évidemment suggérée par l'exemple de l'Institut de France, eut pour résultat d'orienter vers les buts spéciaux qui s'imposaient à elle une activité qui jusqu'alors avait été assez mal précisée. Mais il faut bien reconnaître que la direction générale prise vers cette époque par l'esprit public n'était pas de nature à créer autour de l'Académie une atmosphère favorable. Aux hommes de 1830, dont l'énergie patriotique et l'idéalisme libéral avaient abordé et résolu de si vastes problèmes, commençait à succéder une génération préoccupée avant tout de réalisations pratiques. La neutralité politique imposée au pays par les traités de 1839, en le débarrassant des soucis de la politique extérieure, allait l'accoutumer pour longtemps à se désintéresser des grands intérêts européens et à concentrer tout entière sur elle-même, si l'on peut ainsi dire, la vitalité nationale.

Elle s'absorba désormais presque exclusivement, et en tous cas trop entièrement, dans les soucis du développement économique et des luttes de partis. Épargnés par la formidable secousse qui en 1848 ébranla toute l'Europe, les Belges, beaucoup de Belges tout au moins, se prirent à croire que leur Constitution les avait à tout jamais mis à l'abri des conflits sociaux, qu'ils avaient trouvé et réalisé la forme idéale de l'État moderne, qu'ils n'avaient rien à apprendre de personne et qu'il leur suffisait de s'enrichir sous la protection d'un régime parlementaire amenant alternativement au pouvoir les catholiques et les libéraux. La prodigieuse prospérité du pays empêcha longtemps de

remarquer qu'elle trouvait sa rançon dans l'indigence intellectuelle de la nation. Sans doute, sous l'impulsion de sa vitalité robuste, les arts s'étaient glorieusement réveillés de leur torpeur. La Belgique était aussi fière de ses peintres que de ses fabriques. Elle se consolait facilement, faute de tendresse, de n'avoir à citer, à côté d'eux, ni philosophes ni économistes de premier ordre. Le Gouvernement, en cela d'accord avec l'opinion, ne voyait dans le haut enseignement qu'un luxe inutile. Les universités n'étaient guère que des écoles techniques destinées à préparer à leur profession les avocats, les médecins ou les ingénieurs. Les sciences exactes, plus indépendantes du milieu social, pouvaient encore se développer dans de telles circonstances, mais les sciences de l'homme, les sciences morales en ressentaient fâcheusement l'influence déprimante. On peut le constater jusqu'à l'évidence en jetant un coup d'œil sur ce que fut alors la Classe des Lettres de l'Académie.

Certes, sa bonne volonté demeurait intacte comme son ardeur au travail. On pourrait citer parmi ses membres, de 1845 aux environs de 1880, des érudits laborieux comme Alphonse Wauters, Alexandre Henne ou Kervyn de Lettenhove, des économistes ou des juristes instruits et appliqués, parmi lesquels, à côté de Ducpétiaux et de Thonissen, il faut faire une place privilégiée à François Laurent. De grandes entreprises étaient courageusement abordées. En 1848, on nommait deux Commissions chargées l'une de la publication des anciens monuments de la littérature flamande, l'autre de celle des grands écrivains de la Belgique. Mais ce qui malgré tout faisait défaut, c'était, outre le recrutement assuré des forces scientifiques, la connaissance des méthodes et des problèmes, une certaine puissance créatrice, cette joie de produire enfin et cette faculté d'invention qui, pour s'épanouir, ont besoin de l'excitation du dehors et doivent résulter de l'ambiance sociale.

Tous ceux qui connaissent l'histoire de la Belgique contemporaine savent que le cinquantième anniversaire de l'Indépen-

dance, célébré au milieu d'un sursaut d'enthousiasme en 1880, marque une date dans l'évolution nationale. L'Exposition grandiose qui mit alors sous les regards du peuple ce qu'il avait réalisé en un demi-siècle, lui permit de constater aussi ce qu'il avait négligé de faire. En présence des résultats obtenus et sous l'influence même de la fierté légitime qu'ils en ressentaient, nombreux furent les Belges qui se demandèrent pourquoi l'on n'avait pas fait davantage. D'ailleurs, l'expansion économique du pays posait des problèmes redoutables qui ne pouvaient pas laisser plus longtemps l'opinion indifférente. Brusquement les conflits sociaux se révélaient avec une violence d'autant plus effrayante qu'on les avait plus longtemps négligés.

La création de l'État Indépendant du Congo (1885) imposait à la nation, avec une tâche nouvelle, de nouveaux devoirs. La situation internationale menaçait la confortable neutralité dans laquelle on s'était complu jusqu'alors. Bref, tout portait non seulement à agir, mais à penser, mais à se renouveler. Et l'on se renouvela. C'est aux abords de 1880 que se manifeste une activité intellectuelle dont je n'ai ici qu'à montrer la répercussion qu'elle exerça tout de suite sur l'Académie.

Les Lettres comme les Sciences morales en éprouvèrent en même temps les effets bienfaisants. Ce n'est pas par hasard que l'éclosion d'une littérature nationale est contemporaine du renouveau, que, sous l'influence de Vanderkindere, de Godefroid Kurth, de Paul Fredericq, d'Émile de Laveleye, d'Adolphe Prins, puisque je ne puis citer ici que les morts, manifestèrent bientôt les hautes études d'économie sociale, de politique, de droit, de philologie et d'histoire. Les universités cessèrent d'être les écoles professionnelles qu'elles avaient été, et la Classe des Lettres de l'Académie, en correspondance intime avec elles, s'alimentant de plus en plus dans leur sein, unissant en elles leurs forces les plus vives, put enfin répondre vraiment à sa destination propre et s'adapter mieux qu'elle ne l'avait pu

jusqu'alors au service de la science et du pays. En se transformant dans son esprit, elle s'est aussi transformée dans sa composition. Le caractère un peu hybride qu'elle avait présenté jusqu'alors a pris fin.

Les littérateurs proprement dits auxquels elle avait cru devoir faire place pendant longtemps se sont séparés d'elle. La création de l'Académie flamande, puis plus récemment de l'Académie de langue et de littérature françaises, a nettement circonscrit le domaine de la Classe des Lettres à ces études de philologie, d'histoire, de philosophie, de droit et d'économie dont elle est, si l'on peut ainsi dire, le Conservatoire. Plus que jamais, au milieu de l'époque si angoissante que nous traversons, il importe de veiller avec soin sur ce trésor de civilisation, non seulement pour le préserver, mais pour le faire fructifier au profit de la nation et de l'humanité tout entière.

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de dire dans quelle mesure l'Académie de Belgique s'acquitte aujourd'hui de cette mission. Je puis rendre témoignage en tous cas qu'elle s'y applique de toutes ses forces. Certes elle ne peut espérer de rivaliser jamais pour l'ampleur des ressources et des entreprises avec ses sœurs d'États plus puissants. Mais elle s'unit à elles dans la communauté du même idéal. S'il est vrai que la grandeur du courage et la puissance des esprits ne dépendent pas de l'étendue des territoires ou du chiffre des populations, ce l'est davantage encore que dans le domaine indéfini de la science, dans cet admirable domaine qui, libre de frontières, appartient en entier à tous ceux qui le cultivent; chaque groupe de travailleurs est appelé, sans distinction, à une tâche dont les résultats ne dépendent que de son mérite.

Discours de M. VERLANT,

Membre de la Classe des beaux-arts.

SIRE,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Ce n'est qu'en 1845 que la Classe des Beaux-Arts de l'Académie de Belgique fut établie et il est assez curieux de constater qu'un Cobenzl, homme de goût, collectionneur, ami du faste, n'ait pas songé tout d'abord aux arts plastiques lorsqu'il entreprenait d'orner ce pays, qu'il régentait, de la gloire dont nous rajeunissons le lustre en cette célébration sesquicentenaire.

N'y avait-il personne pour lui rappeler que les Provinces Belges avaient vu naître, ainsi qu'on le disait, la peinture à l'huile, et Rubens et les autres, et qu'une telle splendeur ne pourrait manquer de refleurir sous l'œil d'un pouvoir aussi éclairé que le sien?

Quoi qu'il en soit, Charles, comte de Cobenzl et du Saint-Empire, grand échanson du duché de Carniole, grand fauconnier et grand porte-plats du comté de Goritz, oubliant d'ajouter à ces titres prestigieux celui de fondateur de l'Académie impériale des Beaux-Arts des Provinces Belges. Et cependant son buste préside infatigablement nos séances aussi bien que celles des autres Classes.

Établie en 1845 ou déjà virtuellement incluse dans l'établissement de 1772, notre Académie des Beaux-Arts n'en est pas moins, comme toutes les Académies, une création du XVII^e siècle. A leur base, on ne trouve rien de l'esprit communal et corporatif du moyen âge, qui groupait les artistes

d'une ville avec les artisans dans des manières de syndicats professionnels et de confréries à chapelles et à bannières. C'est, au contraire, l'esprit centralisateur et monarchique qui les a créées, qui a voulu confier l'avancement et le progrès des arts, comme des autres disciplines, à des institutions d'État. Quand on organise une Académie, encore aujourd'hui, on obéit, même sans le savoir, à la pensée d'un Richelieu, d'un Mazarin, d'un Colbert, d'un Louis XIV, et c'est pourquoi, sans doute, une tête académique, chauve ou chevelue, dès qu'elle est promise à la gloire et à la dérision, continue de s'orner, dans l'imagination des peuples, de la régularité décente et de la majesté d'une perruque. Oui, les Académies furent, dès qu'elles sortirent de leurs premières formes italiennes un peu frivoles et qu'elles prirent leur allure vraie dans la France du XVII^e siècle, des instruments de règne, mis au service de l'ordre, de la tradition et de l'unité.

Je me hâte de dire que nous sommes loin de là. Certes, les dirigeants de 1845, quand ils réorganisèrent l'Académie de Belgique, avaient les yeux tournés vers la France et vers tout ce qui, dans l'œuvre académique de la Convention, continuait l'œuvre de l'ancien régime et du pouvoir royal. Une pensée de symétrie bien classique ajusta aux Académies des sciences physiques et mathématiques, et des sciences historiques, morales et politiques, une Académie des beaux-arts, jusqu'alors oubliée. On crut sans doute, dans les sphères gouvernementales, où l'on s'exagère facilement et naturellement l'importance de tout élément légal et administratif dans la vie secrète et profonde des idées et des sentiments, on dut croire qu'on aiderait à la construction nationale en lui fournissant une doctrine d'art, une orthodoxie esthétique, des modèles appuyés sur d'autres modèles. Et si nous recherchions dans nos annales les paroles consécatoires dont plus personne aujourd'hui ne pourrait retrouver la certitude et la solennité, nous verrions que dans la pensée courante des gouvernants qui, emportés par la loi du moindre

effort et la fièvre oratoire, n'ont que rarement le temps ou l'occasion de sentir monter jusqu'à eux les réalités sociales, il s'agissait d'orienter l'art du pays dans une direction déterminée, de le mettre au service de l'unité nationale, de l'employer à glorifier l'Histoire et la Constitution. Les murs mêmes de la salle où je parle attestent qu'il en fut ainsi.

Mais on négligea, — et sans doute était-il trop tard, en 1845 déjà, pour verser du vin des vignes plantées par Colbert dans des amphores nouvelles, — on négligea de munir l'institution académique des pouvoirs qu'il lui aurait fallu pour gouverner l'art en Belgique, si pareil gouvernement pouvait se concevoir dans ce pays où l'excès de gouvernement a toujours produit un malaise intolérable. Dans d'autres domaines, on a pu revendiquer pour l'institution académique des droits d'initiative et de contrôle; il ne m'appartient pas d'émettre à ce sujet une opinion quelconque; dans le domaine de l'art, il me sera permis de constater que dès l'origine, les prérogatives reconnues aux Académies dans d'autres pays, en France, par exemple, en matière de Salons et de jurys, d'enseignement et de récompenses, n'ont pas été attribuées à la nôtre, ou ce ne fut que dans une bien faible mesure. En créant, en Belgique, cette tardive Académie des Beaux-arts, on n'a pas fait ce qu'il fallait si l'on voulait y constituer un art officiel. Heureusement. Certes, il y a eu, ici comme ailleurs, une préférence marquée du Pouvoir pour certaines formes traditionnelles, une hésitation devant les nouveautés, une tendance chez les porte-parole à recommander les beautés peut-être usées, mais consacrées par le temps et par l'assentiment universel. Cet esprit académiste n'a exercé, toutefois, dans l'histoire de l'art belge qu'une action modérée et ne semble pas avoir été de force à paralyser les valeurs véritables et les puissances créatrices.

Alors, dira-t-on, quel a été le rôle de la Classe des Beaux-Arts dans l'Académie de Belgique? Je répondrai : un rôle moindre assurément que celui des deux Classes qui sont ses aînées. Car

vous n'attendez pas de moi que je prononce un panégyrique de commande. Une Académie d'artistes ne peut, à l'égal de groupements scientifiques, jouer un rôle animateur, favoriser de grandes entreprises collectives et même individuelles, susciter des travaux, assurer à certains le pouvoir de réaliser des œuvres que paralyseraient l'isolement ou la pauvreté. Heureux si parfois la section ouverte aux écrivains d'art a pu suggérer, par ses concours, la pensée de travaux utiles. Mais les artistes peintres, sculpteurs, architectes, musiciens, n'apportent, en général, à l'Académie, que l'autorité qui s'attache à leurs œuvres et ne reçoivent d'elle qu'un surcroît d'illustration. Il n'est pas dans le caractère belge, disons-le sans modestie, de tirer grande vanité d'une élection académique que les meilleurs se sont toujours abstenus de solliciter. Et tous les académiciens ne pensent pas que leur élection les a rendus considérables. Mais la plupart, si vous voulez bien consulter nos listes, sont tenus pour tels par le public extérieur et quelquefois même par ceux qui travaillent dans la même partie, par leurs émules. Sans doute, leur élévation ne les met pas à l'abri des sarcasmes, bien au contraire; mais ces prétendus traditionnels auraient tort de s'offenser de plaisanteries qui datent toutes d'aussi loin que les Académies elles-mêmes, et dont aucune, inventée par des gens d'esprit, n'a gagné en importance à être ramassée par les autres.

C'est ainsi qu'une Académie des Beaux-arts, telle que celle-ci, réduite dans son rôle dirigeant et dans son action collective, m'apparaît dépouillée de toute efficacité qui ne serait pas purement symbolique. Il reste ceci qu'en l'instituant et en la conservant, l'État reconnaît l'art et l'honore, et s'honore de l'honorer, sans plus. Tout le monde sait ici qu'on ne devient pas académicien par la volonté et la faveur du pouvoir, auquel nul élu ne s'est jamais, sans doute, senti redevable. Et non plus par la volonté de la foule, ou d'un journal, ou d'un cabaret, je veux dire d'un salon. Comment alors? Mon Dieu, par une sorte de conjuration du mérite et du hasard, car l'occasion, la

longévité déterminent des chances qui peuvent sembler inévitables, et aussi parce que toute Académie a des caprices, dont bénéficient parfois ceux qui n'y comptent pas et des répugnances dont peuvent s'apercevoir ceux qui tenteraient de la violenter.

Des considérations de cette nature expliquent les mystères de ce fameux quarante et unième fauteuil qui serait le plus agréable de tous si l'on en était sûr et si l'immortalité encore douteuse qu'il confère était réservée, après leur mort, à des vivants authentiques.

Il ne faut donc pas s'attendre à voir coïncider d'une manière parfaite l'histoire de l'art belge avec l'histoire que l'on écrirait si l'on y faisait entrer tous les académiciens et si l'on n'y admettait qu'eux. Mais peut-être ceux qui auront le bon esprit de lire, dans le volume jubilaire édité à l'occasion de cet anniversaire, les notices si bien faites par nos confrères Lucien Solvay pour les arts plastiques et Paul Bergmans pour la musique et les lettres dans leurs rapports avec les beaux-arts, s'apercevront-ils que l'honneur, forcément inégal, que l'Académie et les académiciens se sont conféré réciproquement, ne s'éloigne pas autant qu'on pourrait le croire de la justice. Et s'il était donné à quelque tribunal aussi impartial qu'on s'imagine celui de la postérité, de reviser chaque sentence, c'est-à-dire chaque élection, la proportion des jugements confirmés serait, en somme, fort acceptable et même un peu plus, laissez-moi l'avouer, que je ne m'y attendais. Faites l'expérience. Belges et étrangers, lisez ces chapitres instructifs ; je ne veux pas les résumer, car ce serait les réduire à une énumération sèche dans une matière où tout doit être nuancé, et vous m'en voudriez, à la fin de cette séance, d'en prendre le temps.

J'ajouterai cependant ceci, qui ne se rapporte qu'aux arts auxquels ce pays, bien que petit par le territoire et souvent écrasé par des fatalités historiques, doit une gloire égale, dans ce domaine, à celle de plus grands, et supérieure à celle de plusieurs qui se comptent parmi les plus grands. Nos écoles de

peinture et de sculpture, de peinture surtout, ne sont pas méconnues dans le passé, bien qu'elles soient loin d'avoir été étudiées, scrutées comme il faudrait dans leurs innombrables monuments, répandus dans le monde entier, car, si les travaux de vulgarisation les ont amplement commentés et, comme le mot le dit, vulgarisés, il nous manque des enquêtes rigoureuses et approfondies sur une infinité de points, livrés à l'incertitude, à l'à-peu-près, au préjugé, aux généralisations précipitées d'une demi-science. Mais en somme, l'art de nos primitifs et celui de nos classiques du XVII^e siècle sont un objet d'admiration pour tous les peuples et leurs caractères particuliers sont tels que les nations les plus absorbantes n'ont pas réussi à se les incorporer.

Notre pays, créateur de ces merveilles, a subi de longues périodes d'occultation et d'écrasement. Des combinaisons politiques absurdes et contre nature, nées de l'ambition de dynasties aujourd'hui périmées et de l'outrecuidance de chefs d'État et de négociateurs dénués, comme il arrive, de justice et de clairvoyance, ont appesanti sur notre patrie antique des dominations étouffantes. Au XIX^e siècle enfin, elle y a échappé, elle s'est reprise à vivre d'une vie propre et indépendante, malgré son sol amoindri, malgré son matériel humain diminué, dévirilisé, abruti. Il lui a fallu quelque temps pour se reconnaître et se faire reconnaître. Beaucoup l'ont dédaignée, traitée de haut, considérée comme une création arbitraire, une sorte de fantaisie paradoxale sans passé et sans avenir. Petit à petit, ce pays s'est refait cependant un corps sain et vigoureux et, à son insu presque, une âme collective dont l'Europe étonnée a vu, dans les conjonctures les plus terribles, la force et l'élan.

L'Europe ne connaissait pas la Belgique; elle la sous-estimait, comme on dit aujourd'hui, sauf peut-être dans le domaine économique, dans sa puissance industrielle. Elle la sous-estime encore, j'en suis convaincu, dans le domaine intellectuel et artistique. Certes, ici plus qu'ailleurs, notre relèvement a été lent et plusieurs générations ont passé avant qu'il se fût reformé

une élite. Au dehors, de toutes parts, de grands peuples travaillaient, et plusieurs semblaient arrivés à l'expression la plus haute de leurs potentialités historiques. Leur activité débordante attirait, entraînait les meilleurs d'entre nous. Il serait vain de méconnaître que dans l'art ainsi que dans la science, ils aient subi comme une initiation nouvelle et que beaucoup aient fait figure de disciples et de subordonnés avant que le pays pût engendrer, comme jadis, de sa substance même, des maîtres indépendants capables, certains d'entre eux du moins, de rayonner au dehors et d'exercer une influence au delà de nos frontières.

Cela est arrivé pourtant; il serait trop long non pas de citer dès noms que vous connaissez tous, mais de les accompagner de preuves et de ces appréciations complexes que vous rencontrerez, au surplus, dans les excellentes notices dont j'ai parlé. Or, ces valeurs reconnues et incontestables, dont des pays tellement plus vastes ne pourraient, même de loin, fournir l'équivalent, ne sont pas assez nombreuses à notre gré. Nous avons eu des artistes, nous en avons encore, dont la personnalité et la puissance représentative dépassent la renommée avare qu'on leur mesure, à en juger par leur absence dans les collections étrangères, dans les musées étrangers et dans les manuels d'histoire de l'art ou les encyclopédies qui les omettent ou ne leur consacrent qu'une place infime, dérisoire par comparaison avec celle que ces compilations tendancieuses accordent à des compatriotes inexistantes.

Je ne dirai pas que l'initiative des grands mouvements qui se sont développés avec plus ou moins de force ou d'amplitude dans l'art moderne nous ait jamais appartenu depuis les temps nouveaux. Nous n'avons créé ni le néo-classicisme, ni le romantisme, ni le réalisme, ni l'impressionnisme, ni les récentes transformations encore confuses qui en dérivent, même en s'y opposant. Mais cependant, et surtout depuis l'époque où le principe de l'obéissance à la nature, considéré tout au moins

comme point de départ indispensable, triompha dans les esprits et rejoignit les tendances les plus anciennes et les plus permanentes de notre inconsciente esthétique de race, nous eûmes, nous avons des maîtres qui, s'ils durent à des exemples étrangers, à des suggestions venues d'ailleurs l'éveil de leur génie, se réalisèrent cependant d'une manière personnelle et irréductible, chacun obéissant à son instinct plus qu'à des théories, corrigeant les théories par la force de l'instinct, mettant au-dessus de tout un certain entêtement de sincérité : de là, si l'on veut considérer nos musées d'art moderne et nos expositions, une variété de goûts, de tendances, de techniques qui ne peut manquer de frapper tout observateur et qui ne se rencontre, à mon avis, confirmé à ce degré dans aucun pays, par les impressions spontanées de juges impartiaux.

Un individualisme poussé si loin peut fatiguer ou dérouter les critiques improvisateurs, les généralisateurs pressés. Il peut contribuer aussi à expliquer les lacunes que l'on apercevrait dans nos listes académiques. Elles sont éclectiques, elles le furent dès l'origine; elles ne sont pas complètes, tant s'en faut, et, j'ose le dire, la matière a toujours été trop riche, du moins dans le domaine des arts plastiques et surtout dans celui de la peinture, pour que les honneurs académiques aient pu être décernés à temps à tous ceux qui les méritaient.

Ces affirmations sont plus que de simples affirmations; les preuves existent, et notamment dans nos collections publiques, qui ne sont pas, comme on l'a dit et répété au hasard, les cimetières de l'art, mais l'illustration vivante et nécessaire de son histoire, toujours mal formulée dans des mots.

Si, comme je le crois, notre nation a contribué et contribue toujours, pour une part qui excède le crédit qu'on lui fait, à la création esthétique dans l'univers civilisé, une circonstance comme celle-ci m'offrait une occasion de le proclamer devant tant d'esprits éclairés et bienveillants. L'Académie des Beaux-Arts n'entend pas se célébrer seule, en s'isolant orgueilleusement du

peuple dont elle émane et qu'elle représente, elle le sait, imparfaitement. Ce peuple a rencontré, dans des épreuves imméritées, bien des sympathies souvent exprimées avec une impressionnante éloquence. Mais le moment est venu où il ne se dissimule plus que la guerre et la paix n'ont pas augmenté son importance relative dans un monde où tous les nationalismes exacerbés se dressent les uns contre les autres. Je manquerais toutefois au devoir d'optimisme qui est de règle dans une cérémonie commémorative si je n'émettais pas, même dans les angoisses présentes, qui me font penser malgré moi à l'intervalle entre les deux premières guerres puniques, le ferme espoir de voir l'Europe amie rendre justice entière à l'art belge et ne pas vouloir, du moins dans ce domaine idéal, nous considérer comme une nation à intérêts limités.

La séance fut levée à 4 heures.

A 5 heures, l'Académie, ses hôtes étrangers, ainsi que les familles des membres, des associés et des délégués des Académies furent reçus dans les serres du château royal de Laeken, où un thé leur fut offert, par Leurs Majestés le Roi et la Reine et Leurs Altesses royales le Duc de Brabant et la Princesse Marie-José. Leurs Majestés se firent présenter la plupart des associés et délégués étrangers, avec lesquels Elles daignèrent s'entretenir particulièrement.

A 8 heures, l'Académie offrit à ses hôtes étrangers un banquet d'environ 160 couverts, dans le Grand Hall de l'Hôtel Astoria. La table d'honneur était occupée par M. M. Vauthier, président de l'Académie; M. Eug. Hubert, Ministre des Sciences et des Arts; S. Exc. le Marquis de Villalobar, S. Exc. M. Marcovic, M^{re} Baudrillart, Sir William-B. Leishman, S. Ém. M^{re} Mercier, MM. Bertin, Ch. Firket, G. de Sanctis, E. Picard, O. Wattez, G. Eeckhoud, Aug. Lameere et V. Rousseau.

Deux toasts officiels furent prononcés, le premier, au Roi, par le président de l'Académie, le second aux invités étrangers, par M. le Ministre des Sciences et des Arts.

Discours de M. Vauthier.

Il est bien naturel que la première santé que l'on propose dans une circonstance comme celle d'aujourd'hui soit la santé du Roi des Belges.

Lorsque la santé du Roi est proposée dans notre pays, nos compatriotes savent tous — et nos hôtes étrangers n'ignorent point — qu'il ne s'agit pas simplement d'un rite traditionnel, par lequel s'atteste notre attachement à une dynastie justement respectée.

Nous honorons dans le Roi Albert le souverain accompli, dont l'existence est tout entière dominée par une seule et même pensée : le bonheur matériel et moral, la grandeur intellectuelle, l'honneur et la prospérité du peuple belge.

C'est pourquoi les liens qui unissent les Belges à leur Roi — liens faits d'admiration, de gratitude et d'affection — sont à la fois si intimes et si forts ; et c'est ce qui explique aussi l'accueil chaleureux que reçoit en toute occasion — et que recevra bien certainement ce soir — la santé qui est portée au Roi des Belges.

La fin de ce discours fut saluée par des acclamations prolongées, à la suite desquelles l'orchestre exécuta l'air national.

Un télégramme fut adressé au Château de Laeken, annonçant au Roi le toast du Président et l'accueil que l'Assemblée y avait fait, Sa Majesté daigna y répondre de la façon suivante :

« Je remercie de tout cœur les directeurs et membres de l'Académie royale ainsi que les participants étrangers, pour le chaleureux message qu'ils m'ont fait adresser au cours de leur réunion confraternelle. Je saisis avec plaisir cette occasion pour

renouveler les vœux ardents que je forme pour la prospérité de votre illustre Compagnie et pour vous faire part du haut intérêt que j'ai pris à m'associer personnellement à la célébration de son glorieux et brillant anniversaire.

ALBERT. »

Discours de M. HUBERT,

Ministre des Sciences et des Arts,
Membre de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques.

MADAME,
EXCELLENCES,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Depuis l'époque lointaine où les disciples de Platon se réunirent sous l'ombrage des platanes de l'*Académie* d'Athènes, pour honorer la mémoire de leur maître par l'étude et la discussion, le rôle des Académies a passé par bien des vicissitudes ; mais de cette origine idéaliste, il leur est demeuré le caractère d'une Compagnie qui se consacre aux études désintéressées, qui garde fidèlement les traditions, qui fixe la discipline de l'effort littéraire et scientifique d'un pays, tandis que les hommes ont pris le soin d'en accroître le charme et l'intérêt par le beau langage et par ce double aspect des choses vraies : l'ordre et la clarté.

Dans sa représentation allégorique, l'*Académie* n'est pas seulement une noble et paisible figure, qui tient de la main droite une lyre et de la gauche une couronne de lauriers : à ses pieds s'amoncellent les livres, de manière que sa pensée est en quelque sorte le reflet de la pensée nationale.

Tout son être respire la dignité ; on sent qu'elle s'élève d'habitude au-dessus des querelles passionnées, des aveugles ferveurs, des innovations téméraires, pour n'admettre que les doctrines éprouvées, les idées sanctionnées par le temps, le génie réfléchi et en quelque sorte classique d'un peuple.

Belle image, bien proche de la réalité, car à cette heure, l'Académie est devenue le groupement d'une élite, et au milieu de l'orage des luttes quotidiennes, elle semble une île de sérénité.

Ceux qui en franchissent le seuil savent que la science exige d'eux des sacrifices et leur impose des devoirs; elle prescrit à ses membres l'objectivité et la modération du jugement, un ensemble de vertus qui leur permettent de jouer un grand rôle dans la vie morale des peuples et de constituer un lien solide entre les élites des nations diverses.

L'Académie est le parlement international de la Science : pour elle il n'y a que l'humanité, et, tel le temple d'Alexandre Sévère, ouvert à tous les dieux, l'Académie est ouverte à tous les savants du monde entier.

L'Académie royale de Belgique s'enorgueillit aujourd'hui encore de ses longues traditions de cosmopolitisme. Créée par Marie-Thérèse, il y a un siècle et demi, elle eut une période autrichienne, une période néerlandaise, et elle compte des associés dans les deux mondes. Des cérémonies comme celle-ci mettent mieux en lumière ce rôle international des Académies, et je suis heureux de saluer à cette table tant d'illustres savants, qui n'ont pas hésité devant les fatigues d'un long voyage pour apporter à ma patrie l'hommage de leur présence.

Après les années tragiques de la guerre, la Belgique travaille, au milieu de mille difficultés, à restaurer ses ruines, à reconquérir sa place dans le monde, et elle apporte une vaillante contribution à l'effort commun de la science et des arts. Elle s'est appliquée à cette tâche, d'une volonté raffermie par la souffrance, d'un cœur trempé par l'épreuve et épanoui par la certitude d'avoir conquis le respect et les sympathies des nations.

Les peuples, comme les hommes, ne peuvent opérer leur salut que par la communion des cœurs et non pas seulement par celle des intelligences. Aussi je salue en vous, Messieurs, certes des savants qui exaltent avec nous un même idéal, mais je salue

surtout des amis de la Belgique, qui sont venus lui apporter le témoignage de leur affection.

Ce qui vous a portés vers nous, Messieurs, c'est de savoir que la Belgique est un pays de liberté, où le droit n'abdique pas devant la force, un pays de sacrifice et de fierté qui, dans un moment d'enthousiasme, a préféré le danger de périr à la honte d'être asservi.

Mais ce fragile bonheur d'avoir atteint les sommets du sacrifice et de la gloire serait vain s'il ne se traduisait ensuite par notre effort pour garder brillante et vivace cette lumière suprême et maintenir cette communion fraternelle des esprits qui s'est faite dans la fièvre et l'ardeur de la lutte tragique.

C'est pourquoi je salue cette commémoration qui nous réunit dans une fête du renouveau moral et intellectuel belge, comme un signe précurseur de destinées plus heureuses, auxquelles vous voulez bien vous associer, et c'est pourquoi, Messieurs, à vous, qui êtes venus pour célébrer avec nous cette fête symbolique, je vous adresse, en tant que Belge plus encore qu'en qualité d'académicien, la plus cordiale et la plus fraternelle des bienvenues.

De vifs applaudissements accueillirent les dernières paroles du Ministre des Sciences et des Arts.

Un délégué de chaque nation présente prit ensuite la parole, pour apporter à la Belgique et à l'Académie royale l'hommage de son pays. Chacun de ces toasts fut salué par l'air national de l'État auquel appartenait l'orateur.

La série des toasts fut clôturée par ceux des trois Académies belges : Académie royale de Médecine, Académie royale flamande, Académie royale de langue et de littérature françaises, au nom desquelles parlèrent respectivement MM. Ch. Firket, O. Wattez et G. Eeckhoud.

A l'occasion de son 150^e anniversaire, l'Académie a fait paraître un ouvrage intitulé : *L'Académie royale de Belgique depuis sa fondation, 1772-1922* (Bruxelles, Lamertin, 1922, 344 pages), œuvre collective de onze de ses membres. Elle a aussi fait frapper une médaille commémorative, œuvre de M. V. Rousseau, directeur de la Classe des beaux-arts, reproduite ci-après ; les inscriptions latines des deux faces en ont été rédigées par M. Paul Thomas, membre de la Classe des lettres.

Ce volume et cette médaille ont été distribués à tous les associés étrangers de l'Académie, à tous les représentants des Académies et Sociétés étrangères, délégués aux fêtes du 150^e anniversaire, à toutes les Institutions belges et étrangères en relations d'échange avec l'Académie, et enfin à tous les membres titulaires et correspondants.



**Adresses, lettres ou télégrammes de félicitations envoyés
par des Académies et Sociétés étrangères et belges ou
remis par leurs délégués.**

DANEMARK.

Académie royale danoise, Copenhague.

A l'Académie royale de Belgique.

C'est avec une très vive sympathie, que l'Académie royale danoise a reçu la nouvelle du cent-cinquantième anniversaire de l'Académie royale de Belgique. Notre Académie a accepté avec des remerciements sincères l'invitation dont l'a honorée l'Académie sœur et est heureuse de se faire représenter par une délégation officielle. Elle exprime sa joie et sa gratitude pour le grand nombre de travaux importants dus à l'activité des savants belges. Parmi vos grands fils, dont les noms sont inscrits dans l'histoire des lettres et des sciences, nous pensons avec admiration à JEAN-BAPTISTE VAN MONS, L.-A.-J. QUETELET, P.-J. VAN BENEDEN, LOUIS HENRY, FRANZ CUMONT, HENRI PIRENNE, JULES BORDET, pour ne citer que ceux que nous avons ou avons eu l'honneur de compter parmi nos membres étrangers.

Notre Académie saisit avec empressement cette occasion de constater que les belles salles où l'Académie de Belgique tient ses séances sont de nouveau ouvertes à la science et d'exprimer son admiration la plus profonde pour la rapidité avec laquelle votre Académie, après des temps singulièrement durs, a pu reprendre ses activités dans leur plénitude.

Nous vous prions d'agréer, par l'entremise de nos deux délégués, nos meilleures salutations confraternelles et nos félicitations les plus vives; en même temps, nous formons des vœux pour que votre

Académie puisse continuer ses travaux scientifiques d'une manière digne de son passé et de la civilisation belge.

Fait en l'Académie royale danoise.

(s.) WILH. THOMSEN,
Président.

(s.) MARTIN KNUDSEN,
Secrétaire.

Copenhague, le 19 mai 1922.

ÉTATS-UNIS.

Académie nationale des Sciences, Washington.

(National Academy of Sciences.)

Office of the President,
Smithsonian Institution, Washington, D. C.

The National Academy of Sciences, through its delegate, Robert Andrews Millikan, Ph. D., Sc. D., Foreign Secretary of the Academy and Chairman of the Division of Foreign Relations of the National Research Council, sends greetings to the *Académie royale des Sciences de Belgique* at its hundred fiftieth anniversary, May 24, 1922, with the wish that its contributions to science during the half century upon which it is now entering may be as rich and fruitful as in the three half centuries past.

(s.) CHARLES D. WALCOTT,
President.

May first 1922.

FINLANDE.

Société finlandaise des Sciences, Helsingfors.

A l'Académie royale de Belgique.

La Société des Sciences de Finlande, qui regrette de ne pas pouvoir satisfaire à votre aimable invitation d'envoyer un représentant à votre fête anniversaire, vous prie d'accepter ses félicitations chaleureuses et

sincères, ainsi que l'expression de son admiration pour tout ce que vous avez fait en faveur du développement des études scientifiques pendant cette période d'un siècle et demi.

ANDERS DONNER,
Président.

ROBERT TIGERSTED,
Secrétaire perpétuel.

GRANDE-BRETAGNE.

Société Royale, Londres.

The President and Council of the Royal Society of London send greeting to the *Académie royale de Belgique*, and cordial congratulations on the attainment by the *Académie royale* of the Hundred and Fiftieth Anniversary of its foundation. The progress of science, to which for more than a century the *Académie* has conspicuously devoted itself, is a cause which binds together the whole civilized world in common sympathy and effort. The international tie is, moreover, especially close between two neighbouring countries which have held their friendship, not only through prolonged prosperity, but also through years of difficulty and sacrifice, allies in act and thought, facing trials in common, and rejoicing together in final successful accomplishment. In the records, both of the *Académie royale* and the Royal Society, are historic names of which not a few are mutual to the rolls of membership of both. Personal intercourse has strengthened between the *Académie* and the Society the links of corporate colleagueship and cooperation.

We earnestly wish to the sister *Académie* ever continued success. May the *Académie* flourish in its beneficent labour of extending the bounds of knowledge and may it add, as in the past so also in the future, to collective knowledge of the process of nature, thus contributing to the intellectual and material progress of mankind.

(s.) CHARLES-S. SHERRINGTON,
President.

(s.) ARTHUR SCHUSTER,
Foreign Secretary.

Burlington House, London, W. 1.
May 1922.

Académie Britannique, Londres.

The British Academy to the Royal Academy of Belgium.

The British Academy offers to the Royal Academy of Belgium its most sincere congratulations on the celebration of the one hundred and fiftieth anniversary of its foundation. Thrice in the course of its history have the activities of the Royal Academy been interrupted by war; but each time it has risen again more vigorous than before, to bear witness to the love of learning with which Belgian scholars are inspired. The present occasion is indeed one of happy auspices. Released from four years of oppression by an invading enemy, the Royal Academy finds itself now the head-quarters of the scholarship of the civilized world; and English scholars join with those of all the continents of the world in paying their homage to their Belgian colleagues.

England has indeed a special right to rejoice in the welfare of Belgium, and to wish it prosperity in the future. England has long been linked with Belgium by ties of friendship and alliance. Often during the last hundred and fifty years have English soldiers stood side by side with Belgian soldiers on the soil of Belgium, and the experience of the four years of trial 1914-1918, has given to Englishmen an inalienable interest in the soil of the country in which the bodies of so many thousands of their countrymen lie. Henceforward, they trust, the alliance will be one of peace, and the British Academy asks for nothing better than that it may always be associated with the Royal Academy of Belgium in promoting that humane culture, which nourishes the love of learning, the love of liberty, the love of honour, on which the welfare of the world depends.

May the Royal Academy of Belgium flourish in peace and prosperity, and may knowledge be multiplied under its leadership and protection.

(s.) BALFOUR,
President.

(s.) GOLLANCZ,
Sec. Brit. Acad.

(s.) FREDERIC KENYON,
H. STUART JONES,
Delegates of the Academy.

Société Royale, Edinburgh.

*Societas Regia Edinensis Academiae Regiae Belgarum
natales centesimos et quinquagesimos celebranti ex
animo gratulatur.*

Nos enim quippe qui eadem nobis ac vos vobismet proposuerimus, ut et physicae quae dicitur scientiae et litterarum cognitionis fines proferamus, iuvat agnoscere quantum eis debeamus qui vestris auspiciis strenue et prospere in eadem qua nos causa enisi non modo de patria sua sed de tota mortalium gente optime meriti sunt.

Belgas cum Scotis multa iam saecula coniungunt amicitiae vincula et studiorum communium : illis autem accesserunt his proximis annis nova et arctiora vincula, memoria scilicet periculorum communiter tolerantium, recordatio fratrum nostrorum vestrorumque pro eadem causa mortuorum, conscientia denique clarissime reportatae victoriae.

Quare, cum iam Pax rursus alma terris affulsit et « vacuum duellis Ianum Quirini Clausit et veteres revocavit artes », certiores vos volumus factos per hasce litteras, quas vobis deferet unus ex Praesidibus nostris vicariis, nos fausta fortunataque omnia vestrae societati comprecari. Floreat Belgarum Academia Regia, fiatque in saecula saecularum praeclarior.

Subscribitur : (s.) F.-O. BOWER, Praeses.

(s.) C.-G. KNOTT, A Secretis.

Dabamus Edimburgi

a. d. iii Id. Mart. MDCCCXXII.

Société Géologique, Londres.

The Geological Society of London desires to present its cordial felicitations to the *Académie royale de Belgique* on the celebration of its one hundred and fiftieth Anniversary, and to congratulate the *Académie* on the admirable scientific activity which has given it so distinguished a place among the Academies of Europe.

We trust that there lies in the future before it another long period of continued eminence in the promotion of research.

Greatly appreciating the honour of being invited to attend this interesting Festival, we have requested Professor Dollo, one of our most distinguished Foreign members, to be Delegate of the Geological Society of London at the celebration.

(s.) A.-C. SEWARD,

President of the Geological Society
of London.

Tenth of May 1922.

Société Zoologique, Londres.

*The Zoological Society of London sends greetings to the
« Académie royale de Belgique » on the occasion of
the commemoration of its 150th anniversary.*

By the hands of Peter Chalmers Mitchell, Commander of the Order of the British Empire (Military Division), Fellow of the Royal Society, Doctor of Science and of Laws, Secretary of the Zoological Society, and George-Albert Boulenger, Associate of the Royal Academy of Belgium, Fellow of the Royal Society, Doctor of Science and of Laws, Fellow of the Zoological Society of London.

(s.) BEDFORD,

President Zool. Soc. Lond.

May 24th, 1922.

(s.) P. CHALMERS MITCHELL,

Secretary Zool. Soc. Lond.

GRÈCE.

Corps académique universitaire, Athènes.

*Adresse du Comité hellénique
à l'Académie royale de Belgique.*

Le Ministère hellénique de l'Instruction publique et le Corps académique universitaire d'Athènes ont tenu à être représentés par une délégation en cette solennité. Par eux, nous avons été chargés de

transmettre des félicitations et des vœux à l'illustre Académie royale de Belgique et à la noble et vaillante nation belge.

Ce pèlerinage envoyé de l'Acropole d'Athènes à votre capitale répond d'ailleurs, par un juste retour, à un autre pèlerinage, fait par vous en sens inverse et depuis longtemps déjà.

Au premier Congrès d'Archéologie classique, réuni à Athènes en 1903, en dehors d'une nombreuse délégation de l'État belge, figurait, parmi les meilleurs maîtres de la science et de l'art, le savant commentateur des comédies d'Aristophane, ALPHONSE WILLEMS, délégué de l'Académie royale de Belgique et de l'Université libre de Bruxelles.

Mais ce signe de la sympathie réciproque alors manifestée entre les deux nations n'a fait que venir à la suite de tant de travaux remarquables exécutés en Grèce par de jeunes archéologues de votre pays.

Presque à l'époque de l'installation à Athènes de l'École française archéologique, dès 1847, la France eut le projet de créer une section belge annexe. Cette idée, reprise en 1880, s'est imposée à nouveau en 1893, au temps de la direction de M. TH. HOMOLLE. Elle a été heureusement réalisée en 1900. A partir de cette année de jeunes archéologues, des professeurs belges trouvèrent une hospitalité fraternelle chez leurs collègues de l'École française. Comme eux ils ont conduit des fouilles heureuses et entrepris de savantes recherches; leur activité se révèle par les nombreuses études qu'ils ont publiées dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, revue scientifique de l'École française.

Le premier qui vint parmi nous fut JEAN DE MOT, plus tard conservateur au Musée du Cinquenaire; il a collaboré aux grandes fouilles de l'École française d'Athènes à Delphes, à Délos. Après avoir fait beaucoup pour la science, DE MOT a donné sa vie pour défendre le sol de sa patrie : il est tombé glorieusement en Flandre en 1918.

En même temps que De Mot arriva MARCEL LAURENT; il participa aux fouilles de Delphes (Marmaria) et publia une série d'inscriptions (Delphes, Élatées) et de vases grecs (Dipylon, Érétrie).

HUBERT DUMOULIN, venu après lui, commença des fouilles à Tinos, en 1904; il a découvert là le temple de Poseidon.

Son camarade PAUL GRAINDOR, savant épigraphiste, continua les travaux dans l'île avec lui. Il devait aussi entreprendre de fructueuses recherches en d'autres points des Cyclades, à Athènes même, où il s'est fait la réputation d'un spécialiste, pour l'histoire de l'ère romaine impériale.

FERNAND MAYENCE, arrivé en Grèce en 1904, publia des notes savantes de Papyrologie; il travailla aussi sous la direction de M. MAURICE HOLLEAUX à la conduite des fouilles de Délos; il a fait là d'intéressantes découvertes.

HENRI GRÉGOIRE est venu après lui en 1905; philologue très averti, il a déjà publié maintes études sur les manuscrits de Grèce; bon connaisseur de nos antiquités byzantines, voyageur intrépide, il a parcouru, en 1907, le vilayet de Sivas et le sandjak de Césarée, recueillant partout des matériaux précieux pour cette série des *Studia Pontica*, à laquelle s'attache le nom glorieux de M. FRANZ CUMONT.

ARMAND DELATTE, qui lui a succédé, arrivé en 1912, s'est déjà signalé par d'intéressantes études sur les écrits pythagoriciens, sur la magie grecque. Ses travaux, couronnés en France, lui présagent une renommée méritoire.

JULES BERCHEMANS (1914), sculpteur et archéologue, utilisant ses connaissances techniques pour l'étude de la sculpture grecque, a participé utilement aux fouilles entreprises à Délos et à Tégée; il a collaboré à la publication de ces fouilles, œuvre de l'École française.

Aujourd'hui même, le dernier arrivé de vos jeunes savants, M. GEORGES HINNISDAELS, qui a renoué, dès la fin de la guerre, une brillante tradition, prend part aux recherches de l'École d'Athènes; il a commencé à Philippes de Macédoine des travaux dont le succès se dessine chaque jour.

Telle est la valeureuse phalange d'érudits que la Belgique a envoyée à la Grèce. Puisse leur collaboration nous être toujours maintenue! Dans la grande œuvre internationale exécutée sur notre sol, riche de souvenirs, pendant le dernier demi-siècle, — œuvre qui a conduit la science archéologique à son plus haut degré de développement, — vos missionnaires ont, avec énergie, marqué leur place; c'est avec honneur qu'ils ont rempli leur tâche. Leurs travaux nous sont chers, à nous, Hellènes.

C'était un devoir de les mentionner, en ce jour solennel, et d'exprimer à la nation belge, en retour, notre reconnaissance.

Le Président du Comité,

(s.) Prof^r P. CAVVADIAS,
Membre associé de l'Académie royale
de Belgique.

INDE.

Société asiatique du Bengale, Calcutta.

To the « Académie royale de Belgique ».

As the representatives of the Asiatic Society of Bengal, we have been entrusted with the honour of conveying to the President and members of the *Académie royale de Belgique* the respectful congratulations of the oldest learned Society in India.

Founded also during the latter part of the XVIIIth century, the Asiatic Society has had the benefit of the publications of this distinguished *Académie*, particularly of those embodying the researches in Oriental languages and philosophy by Félix Nève, M^{sr} Lamy and M^{sr} de Harlez, the work by Édouard Dupont on the Gondwana formations of the Congo region and of Ém. Laurent, H. Durand and others on the natural history of the tropical belt of Africa.

The *Académie royale* has maintained an unbroken record of work throughout all the great political and dynastic changes which have passed over Belgium, and the Asiatic Society now joins its correspondents in all the allied countries in expressing the hope that the *Académie* has at last commenced an era of long-continued tranquillity, which will enable it to maintain undisturbed the distinguished position which it has attained in the world of science and letters.

Signed : T.-H. HOLLAND,
L. ROGERS,
E.-H. PASCOE.

ITALIE.

Académie royale des Sciences de l'Institut de Bologne.

Bologna, 25 aprile 1922.

Questa R. Accademia delle Scienze dell' Istituto di Bologna, nelle sue due Classi unite di Scienze Fisiche e di Scienze Morali, partecipa col presente suo atto alla celebrazione cencinquantenaria della insigne compagna l'Accademia Reale del Belgio; si associa alle degne commemorazioni e congratulazioni pei sì nobili illustri fasti, porge tutti i suoi più alti e fervidi voti e presagi per un pur glorioso ed il più benefico avvenire di questa. Non solo : chè gli Accademici di Bologna ben intendono e dividono appieno l'animo degli on. Colleghi Accademici del Belgio circa il significato superiore civile, che la celebrazione acquista di per sè fatta nell' attuale momento : cioè alla vigorosa e vittoriosa ripresa di tutta la vita, dopo la recente fortissima eroica preva di fede e di virtù, siccome il maggiore auspicio del sapere dato fra i popoli che testè lottarono e sovrastettero pel giusto e pel dovere, per la migliore umanità et pel comune bene e verace progresso !

Tale la nostra parola di collegiale corrispondenza devota gratulante, augurale, a Voi, alla Vostra Accademia, al Belgio !

Il Presidente,
Prof^r G. RUGGI.

Alla Illustre Accademia Reale del Belgio, Bruxelles.

Académie des Beaux-Arts (de Brera), Milan.

R. ACCADEMIA DI BELLE ARTI IN MILANO.
PRESIDENZA.

Milano, addì 20 maggio 1922.

*Illmo Sig. Segretario Perpetuo della Reale Accademia
del Belgio, Bruxelles.*

Ho sempre tenuto presente l'invito di assistere per il 24 corrente alla solenne celebrazione del centocinquantésimo anniversario di codesta Reale Accademia che la S. V. ebbe l'amabilità di rivolgermi fin dal 21 dicembre decorso, e l'ho tenuto sempre presente con la viva speranza nonchè il fermo proposito di poterlo accogliere intervenendo di persona alla celebrazione medesima. Invece, e me ne duole immensamente, impegni inderogabili, sopraggiuntimi in questi giorni, mi vietano in modo assoluto di assentarmi da Milano. Nè ho tempo ormai di pensare alla nomina di delegati italiani che mi rappresentino.

Ma in mancanza della mia persona o di un rappresentante che mi sostituisca non voglio lasciar trascorrere la fausta ricorrenza senza mandare a nome della Reale Accademia di Brera, che ho l'onore di presiedere, un fraterno, affettuoso saluto alla consorella belga.

Il 24 maggio è l'anniversario di codesta Accademia. Il 24 maggio si solennizza in Italia il giorno della sua entrata in guerra. Sono due ricorrenze eguali per la data, ma che non hanno tra loro alcuna affinità apparente; pure la mente su queste date si sofferma. Ma quale legame vi è dunque tra esse? Mentre costà si festeggia una Istituzione che ha tante benemerenze nel campo della cultura e in quello sereno delle discipline artistiche, qui si ricorda il momento in cui l'Italia con fede ed entusiasmo, pur valutando l'immensità dei sacrifici cui andava incontro, univa le proprie armi a quelle del Belgio eroico e degli altri alleati onde la civiltà non subisse un arresto e il buon diritto trionfasse. Cose differenti dunque, ma la uniformità della data ha il pregio singolare di richiamare alla nostra mente che altre glorie, oltre quelle dell'arte, magnifico retaggio di padri sapienti, i due paesi hanno oggi in comune e sono le glorie del sangue generoso versato insieme per il trionfo della causa buona. E questo accresce

nel cuor nostro le simpatie per codesto popolo generoso ed industrie per le cose sue.

Con la espressione della più distinta osservanza.

Il Presidente,
_____ (s.) G. BELTRAMI.

Institut royal lombard des Sciences et des Lettres, Milan.

REALE ISTITUTO LOMBARDO
DI SCIENZE E LETTERE.

Milano, li 20 Mai 1922.

Quod bonum faustum sit.

Sodales studiis doctrinarum litterarumque fovendis Mediolanenses Bruzelliensi Academiæ gratulantur quod centesimum quinquagesimum annum ex quo condita est feliciter expleverit idemque exoptant ut, sedata iam bellica insania, propter quam Belgæ ceteræque nationes tot iniurias pertulerunt, pacis artes renascantur et ex orbis concordia vires novas hauriant.

La Délégation,
_____ COSTANTINO GORINI.

Société royale. — Académie des Sciences mathématiques et physiques, Naples.

L'Accademia delle Scienze, Società reale di Napoli, adresse à l'Académie de Belgique mille vœux de prospérité à l'occasion de son cent-cinquantième anniversaire.

JAPON.

Académie impériale du Japon, Tokyo.

L'Académie royale de Belgique, dès le jour de sa glorieuse fondation en 1772, n'a cessé de grandir et de se développer malgré les orages qui se sont abattus autour d'elle sur cette noble terre belge.

La contribution qu'elle a apportée aux sciences naturelles, à la littérature, aux beaux-arts et aussi aux sciences morales et politiques, constitue une des plus belles parts dans le domaine du monde académique.

C'est pourquoi nous sommes heureux d'avoir été choisis par le monde scientifique du Japon pour le représenter ici et de pouvoir à l'occasion du cent-cinquantième anniversaire que nous célébrons aujourd'hui, exprimer toute la joie et l'allégresse que nous, Japonais, nous éprouvons en cette circonstance à l'unisson de tous les délégués venus du monde entier pour rendre un éclatant hommage à la science belge.

Nous espérons que l'Académie royale de Belgique, après avoir posé ce nouveau jalon dans sa glorieuse histoire, contribuera toujours de plus en plus au progrès de la société et au développement de la civilisation.

NORVÈGE.

Académie des Sciences et des Lettres, Christiania.

A l'Académie royale de Belgique,

L'Académie des Sciences et des Lettres à Christiania.

De la part de l'Académie des Sciences et des Lettres à Christiania, au nom de la science et de la nation norvégiennes, vous recevez aujourd'hui les félicitations et les hommages les plus chaleureux. En Norvège, on devine instinctivement ce qu'a été votre Académie à la nation belge. Notre histoire à nous a empreint dans nos âmes la leçon profonde que sans vie scientifique il n'y a pas de conscience nationale. Votre Académie est née au moment où votre nation, ainsi que la nôtre, a commencé de sortir d'une longue léthargie; elle a concouru aux progrès de votre civilisation nationale; au travers de combats et de douleurs elle s'est identifiée au rétablissement de votre pays héroïque; sa vie nouvelle est le symbole de la force indomptable de votre esprit national; la gloire de votre Académie vivra éternellement comme la gloire de votre patrie.

(s.) W.-C. BRÖGGER,

Président.

(s.) AXEL JOHANNESSEN,

Secrétaire général.

Christiania, Mai 24, 1922.

NOUVELLE GALLES DU SUD.

Société linéenne de la Nouvelle Galles du Sud, Sydney.

The Linnean Society of New South Wales offers hearty congratulations to the *Académie royale de Belgique* on the occasion of its one hundred and fiftieth anniversary, hoping that the celebration may be most successful and that the Academy may look forward to a long period of undisturbed prosperity.

A. B. WALKOM
Secretary.

PAYS-BAS.

Société hollandaise des Sciences, Haarlem.

A l'Académie royale de Belgique.

La Société hollandaise des Sciences est heureuse de pouvoir vous adresser ses cordiales et très sincères félicitations à l'occasion de la fête mémorable à laquelle vous lui avez fait l'honneur de l'inviter. Pendant la longue période sur laquelle s'étendent vos souvenirs, votre Académie a été le centre de la vie scientifique de la Belgique, restant fidèle à sa tâche élevée même dans des temps peu propices aux recherches scientifiques. Les Quetelet, les Stas, les Plateau — et combien de noms illustres ne pourrait-on pas ajouter aux leurs! — lui ont donné une gloire impérissable, et c'est avec un bien profond respect que nous pensons maintenant à ces hommes qui appartiennent non pas à la Belgique seule, mais au monde entier.

La Société hollandaise des Sciences espère vivement que le développement futur et la prospérité de votre beau et grand pays se reflétera dans vos travaux et qu'il vous sera donné d'avoir une part de plus en plus importante au progrès scientifique.

Le Conseil de la Société hollandaise des Sciences :

(s.) N. RÖELL,
Président.

(s.) H.-A. LORENTZ,
Secrétaire.

Haarlem, le 22 mai 1922.

**Maatschappij der nederlandsche Letterkunde,
te Leiden.**

Veuillez présenter à l'Académie royale nos félicitations sincères et les vœux de prospérité que nous inspire l'anniversaire de cette illustre institution.

C. SERRURIER,
Secrétaire.

POLOGNE.

Académie Polonaise, Cracovie.

*Praestantissimae Academiae Regiae Belgicae,
Academia Polonorum.*

S...,

Academiae Belgicae praeclarissimae, cuius natalicia centesima et quinquagesima piis animis labores et merita maiorum recolentes, nunc celebraturi estis, obsequia et venerationem per legatos exprimi volumus et vota nostrae Academiae insuper aduigimus, nomine universae Poloniae omnia fausta Vobis deprecantes. Perinde vero atque nostra scientiarum cultui addicta Societas, Vestra quoque Academia auctoritate et auspiciis principum alienigenarum condita est, nihilominus tamen id semper et enixe curavit, ut litteras et scientias in Belgiae terris propagaret, patriam historiam illustraret, commoda suae gentis promoveret. Quibus quidem studiis optime de generis humani universitate atque artium et scientiarum universo profectu meriti estis, ita ut nomina clarorum Vestrae Academiae sociorum per totum orbem maximo cum honore commemorarentur. Liceat saltem ex defunctorum coetu illustri tales viros ut Quetelet, Laveleye, Van Beneden, Willems hic nominare. Turbas et calamitates modo praeteritorum annorum una cum reliquis terrae Vestrae incolis inperterritis profecto pertulistis animis omnesque libertatis

honestatis amantes homines aequa summaque imbuistis admiratione. Quo magis insigni caritate erga Vos affecti solemnitatem Vestram sinceris prosequimur votis, ut ex laboribus Vestris integro cum ardore resumptis fructus capiatís quam uberrimos ad maiorem gloriam Vestrae Academiae et patriae generisque humani salutem et prosperitatem.

Valete !

Dabamus Cracoviae mense maio A. D., 1922.

(s.) STANISLAS WRÓBLEWSKY,
Secretarius generalis.

(s.) KAZIMIERZ MORAWSKY,
Praeses.

Société des Sciences, Varsovie.

A l'illustre Académie royale de Belgique.

La Société des Sciences de Varsovie prie l'Académie royale de Belgique de vouloir bien accepter en ce jour de son cent-cinquantième jubilé ses respectueux hommages et vœux pour son glorieux développement au profit des sciences et de l'humanité.

Le Président,
(s.) JAN KOCHANOWSKI.

Le Secrétaire général,
(s.) KAZIMIERZ STODYKWO.

Varsovie, Mai 1922.

ROUMANIE.

Académie Roumaine.

Bucarest, 24 avril 1922.

De loin comme de près, nous suivons avec le plus vif intérêt vos travaux et, tout en vous envoyant nos plus sincères salutations pour votre activité d'un siècle et demi, nous formons les vœux les plus sincères pour une prospérité plusieurs fois séculaire de l'Académie royale de Belgique, notre sœur aînée.

Le Secrétaire général,
J.-C. NEGRUZZI.

RUSSIE.

Académie des Sciences, Petrograd.

A l'Académie royale de Belgique.

Quand les traditions scientifiques du grand XVII^e siècle passèrent au XVIII^e, les questions d'organisation du travail des savants occupèrent l'Europe entière. Des Académies furent fondées — ces grandes institutions scientifiques, que nous voyons si vivantes et actives au XX^e siècle. Les savants belges concoururent de bonne heure à ce travail : un petit cercle de savants et de lettrés jeta les premières et modestes fondations du grand et bel édifice de l'Académie royale de Belgique. Cette petite Société littéraire embrassait déjà par ses travaux « tous les objets de la science comme tous les genres de la littérature ». L'idée féconde et maintenant à jamais acquise pour l'humanité de l'union intime des sciences et des lettres fut certainement la cause de la prospérité et des beaux succès de l'Académie royale de Belgique, qui compte des classes des sciences, des lettres et des beaux-arts. Guidée par des hommes illustres, dont les noms appartiennent à l'histoire de la science, l'Académie royale de Belgique a noblement poursuivi la course du flambeau — cette course qui est la vie de la science.

L'Académie des Sciences de Russie est heureuse de pouvoir adresser aujourd'hui ses sincères félicitations à l'Académie royale de Belgique, en lui souhaitant de continuer ses belles et importantes contributions au travail scientifique de toutes les nations, si essentiellement important au bonheur et à la prospérité de l'humanité.

Le Vice-Président,
(s.) W. VERNADSKY.

Le Président,
(s.) A. KARPINSKY.

Le Secrétaire perpétuel,
(s.) SERGE D'OLDENBURG.

30 avril 1922.

SUÈDE.

Académie suédoise des Sciences, Stockholm.

*A l'Académie royale des sciences,
des lettres et des beaux-arts de Belgique.*

C'est avec un grand plaisir que l'Académie suédoise des Sciences accepte votre invitation de se faire représenter aux fêtes de votre cent-cinquantième anniversaire et de participer aux hommages et aux félicitations nombreuses qui, à cette occasion, vous parviendront sans doute de toutes les parties du monde civilisé.

Grands et importants sont les services que pendant cette époque mémorable l'Académie belge a su rendre à la science et à la culture humaine. Riches et féconds sont les flots de la vérité qui de cette source abondante se sont répandus autour du monde.

Ayant depuis plus d'un siècle entretenu avec vous des rapports réguliers et suivant avec un vif intérêt vos recherches scientifiques, notre Académie espère que les liens sympathiques qui nous unissent seront de plus en plus fortifiés.

C'est avec une légitime fierté que l'Académie belge peut jeter un regard en arrière sur son développement continuuel pendant ces quinze décades d'activité sans relâche, qui sont un heureux présage pour la période nouvelle qui commence dès à présent.

Puisse l'Académie belge, en se souvenant de ses victoires glorieuses dans le domaine de la science, des lettres et des arts, toujours continuer son activité mondiale pour les générations de l'avenir et toujours occuper la même situation auguste et honorée qui lui est justement due à son jubilé d'aujourd'hui!

En mémoire du passé et avec des souhaits chaleureux pour un glorieux avenir, l'Académie suédoise envoie à votre illustre Académie son salut et ses hommages.

Au nom de l'Académie royale des Sciences :

(s.) CHR. AURIVILLIUS.

(s.) GERARD DE GEER.

Stockholm, le 10 mai 1922.

SUISSE.

Société helvétique des Sciences naturelles, Berne.

*La Société helvétique des Sciences naturelles,
à l'Académie royale de Belgique.*

La Société helvétique des Sciences naturelles, répondant à l'invitation de votre illustre corporation, a chargé l'un des anciens membres du Comité central de la représenter à la célébration du cent-cinquantième anniversaire de la fondation de l'Académie royale de Belgique, mais elle participe tout entière, par la pensée et le cœur, à cette solennelle manifestation. La Société helvétique des Sciences naturelles n'oublie pas, en effet, que si, en 1915, elle put, à Genève, commémorer le centenaire de sa fondation, dans le calme relatif de la neutralité helvétique inviolée, elle bénéficiait d'un privilège providentiel.

Aussi veut-elle, aujourd'hui que la liberté, indispensable au développement normal des lettres et des sciences, est rendue à la Belgique héroïque, s'associer pleinement à votre joie.

Un siècle et demi de talent et de travail acharné a fait connaître au monde le splendide effort de vos lettrés et de vos savants. La Société helvétique des sciences naturelles ne peut parler que de ces derniers. Ce serait banalité et pédanterie que d'énumérer les services rendus à la science par les plus illustres de vos prédécesseurs, mais puisqu'il échoit à un biologiste de représenter la science suisse à vos fêtes, il ne sera pas hors de propos de rappeler ce que la biologie doit à l'œuvre d'un de vos mathématiciens, l'illustre QUETELET, dont s'inspirent encore aujourd'hui les travaux des statisticiens, des génétistes et des sociologues.

Cet esprit de large compréhension des phénomènes de la nature se retrouve dans les travaux si connus et si variés des biologistes de votre Académie. En consultant vos listes, on fait, en quelque sorte, le tour complet de la biologie contemporaine, de la cytologie à l'anatomie normale, de la physiologie à l'immunité, de la génétique des protistes et des mousses, à la phylogénie paléontologique.

Consciente de ce que tant d'hommes illustres ont donné à la science et à l'humanité, la Société helvétique des Sciences naturelles apporte à sa sœur de Bruxelles l'hommage des savants suisses. Elle y joint les vœux affectueux qu'elle forme pour la prospérité toujours croissante de l'Académie royale de Belgique.

Le Secrétaire,
(s.) Prof^r-Dr E. HUGL.

Le Président,
(s.) Prof^r ED. FISCHER.

Le Délégué,
(s.) R. CHODAT.

Berne, le 18 mai 1922.

Naturforschende Gesellschaft, Zürich.

Zurich, den 14 mai 1922.

Die Naturforschende Gesellschaft Zurich schickt der Belgischen Akademie die besten Wünsche für das Gelingen dieser Feier und für die Tätigkeit der Akademie in der Zukunft.

Wir werden uns glücklich schätzen, mit der Belgischen Akademie die wissenschaftlichen Beziehungen wie bis heute auch weiterhin pflegen zu können.

Prof.-Dr. W. FREI,
Präsident.

SYRIE.

Académie Arabe, Damas (Syrie).

Damas, le 11 mai 1922.

Monsieur le Secrétaire perpétuel
de l'Académie royale de Belgique.

L'Académie Arabe de Damas est vivement touchée de voir votre Académie royale de Belgique célébrer son cent-cinquantième anniversaire le 24 mai 1922. Elle vous remercie infiniment de lui avoir

fait l'honneur de l'inviter à participer aux solennités pompeuses auxquelles assistera sans aucun doute l'élite des savants et des gens de lettres du monde entier. Elle saisit la joyeuse occasion de cette heureuse fête pour présenter ses chaleureuses félicitations à votre honorable Académie royale et regrette beaucoup de ne pouvoir s'y faire représenter par une délégation officielle. Elle souhaite à votre Assemblée un avenir plein de succès afin de continuer comme par le passé à rendre de grands services à la science et à l'intelligence.

Veuillez agréer, Monsieur le Secrétaire perpétuel, l'assurance de ma très haute considération.

Le Président de l'Académie Arabe,
(s.) M. KURD-ALY.

BELGIQUE.

Académie royale flamande, Gand.

De Koninklijke Vlaamsche Akademie
aan de « Académie royale de Belgique ».

De Koninklijke Vlaamsche Akademie brengt hulde aan de Académie royale de Belgique, ter gelegenheid der viering van hare honderd vijftigste verjaring.

De Koninklijke Vlaamsche Akademie herinnert zich nog zeer goed, en zulks met de meeste erkentelijkheid, dat de Académie royale de Belgique haar in 1911, bij de plechtigheid van haar vijf-en-twintig jarig bestaan, bij monde van den heer H. PIRENNE, de hartelijkste gelukwensen heeft toegestuurd. Het adres haar aangeboden wees op het werk dat onze jonge Akademie reeds had voortgebracht, en er werd nadruk gelegd op de volgende woorden in dat adres: « Dat het niet was met gevoelens van naijver, maar van gerechten wedijver dat de Académie royale de Belgique zich door de stichting van de Koninklijke Vlaamsche Akademie verheugde ter verheerlijking van het gemeenschappelijk vaderland. » Deze edele woorden maakt nu de Koninklijke Vlaamsche Akademie tot de hare en zij drukt op hare beurt den vurigen wensch uit dat beide Academiën nog lange jaren

door haar wetenschappelijke werk dezen vredelievenden strijd mogen voortzetten ten bate van het hogere geestesleven van Walen en Vlamingen in ons geliefd Vaderland.

Namens de Koninklijke Vlaamsche Academie :

De Onderbestuurder,
(s.) D^r L. GOEMANS.

De Bestuurder,
(s.) O. WATTEZ.

De Bestendige Secretaris,
(s.) EDW. GAILLIARD.

Gent, den 17 Mei 1922.

Société Scientifique, Bruxelles.

*A Monsieur le Président et à Messieurs les Membres
de l'Académie royale de Belgique.*

A l'occasion du cent-cinquantième anniversaire de la fondation de votre Compagnie, la Société Scientifique de Bruxelles est heureuse de pouvoir vous apporter ses félicitations et ses vœux. Elle a toujours compté dans son sein de nombreux membres appartenant à votre illustre corporation; fière de ces liens de confraternité, elle vous offre l'hommage de son admiration pour votre rôle si honorable à la Belgique. Travaillant elle-même au progrès et à la diffusion des sciences, elle souhaite que fleurisse et prospère à jamais votre savante Institution.

Au nom du Conseil de la Société Scientifique de Bruxelles :

Le Président,
(s.) ARM. RENIER.

Bruxelles, le 24 mai 1922.

Société libre d'Émulation de Liège.

L'Académie royale de Belgique fêtant actuellement son cent-cinquantième anniversaire, cet événement considérable pour tout qui s'intéresse en Belgique aux sciences, aux arts et à la littérature nous est également une occasion, saisie avec joie, de lui exprimer toute

notre sympathie et les vœux que nous formons pour que cette date ne soit pour elle que le début d'une ère plus longue et plus prospère encore, et tout aussi féconde en travaux remarquables.

La Société libre d'Émulation de Liège s'incline avec émotion devant l'Académie royale !

Comme celle-ci, ne possède-t-elle pas également un passé qui remonte loin : à cette année 1779, où, sous les auspices d'un prince éclairé, elle vit le jour dans la capitale de la petite principauté de Liège ?

Depuis, elle se développa harmonieusement, acquérant un local, organisant des séances publiques d'encouragement aux lettres, aux sciences, aux arts et à l'industrie, des concerts, des conférences, et enfin mettant même sur pied un cercle choral.

Longtemps elle publia un bulletin qui contient de très intéressantes études et notices. Elle distribua de nombreux prix aux mémoires couronnés par ses soins et, groupant de cette manière tous les intellectuels des bords de la Meuse, elle leur permit d'entrer en contact direct avec ceux du reste de la Belgique ou des pays voisins.

Les événements de 1914-1918 ont été funestes pour l'« Émulation ».

Le 20 août 1914, son local devint la proie des incendies ordonnés par les Allemands : ses collections, sa bibliothèque, son médaillier perdus ou brûlés, tel est pour elle le bilan de cette fatale nuit.

Mais notre groupement ne restera point écrasé sous le poids de ses malheurs. Il reconstruira son local, il reprendra sa place parmi les sociétés savantes qui, sous l'égide de l'Académie royale et à son exemple, unissent les artistes, les amis des sciences et des lettres de Belgique.

En réitérant ici à l'Académie royale, ses vœux, à l'occasion de son cent-cinquantième anniversaire, c'est l'espoir de pouvoir continuer à l'avenir sa collaboration à un programme commun qu'entend exprimer la Société libre d'Émulation, tout en offrant à l'Académie royale et à ses membres l'hommage de ses sentiments de cordiale confraternité.

Le Secrétaire,
(s.) Chev. A. DE MÉLOTTE.

Le Président,
(s.) DIGNEFFE.

Liège, le 24 mai 1922.

Séance du jeudi 1^{er} juin 1922.

M. ÉM. MATHIEU, ff. de directeur.

Sont présents : MM. Léon Frédéric, L. Solvay, Jules Brunfaut, G. Hulin de Loo, Sylvain Dupuis, Léon Du Bois, Paul Bergmans, Adolphe Max, E. Verlant, Jos. Jongen, O. Van Rysselberghe, Alf. Verhaeren, *membres*; R. van Bastelaer, *correspondant*, et le Secrétaire perpétuel.

Absences motivées : MM. V. Rousseau, directeur; Baertsoen, vice-directeur; Claus, Mestdagh, *membres*; Jaspar, *correspondant*.

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre fait parvenir le rapport de M. R. Barbier, lauréat du grand concours de composition musicale en 1920.

— Renvoi à MM. Dupuis, Du Bois et Jongen.

L'Académie hongroise des Sciences demande à l'Académie de Belgique de protester avec elle contre des destructions de statues hongroises dans les territoires détachés de la Hongrie.

— La Classe décide de ne pas donner de réponse à cette lettre.

Le Comité organisateur de la manifestation Acker prie l'Académie d'accepter un capital d'environ 12,000 francs, destiné à fonder un prix d'architecture sous le titre de Prix Acker. — La Classe accepte cette donation, adresse des remerciements aux donateurs et adopte un règlement pour cette fondation.

M. Solvay fait parvenir la biographie de H. Hymans.

— Remerciements.

HOMMAGES D'OUVRAGES.

La Légende du Roi de Mercia ; Une « Pitié de Notre-Seigneur » (tableau français de l'époque du règne de Charles VI donné au Musée du Louvre), par le comte Paul Durrieu.

Le rayonnement de l'Art tournaisien aux XIII^e et XIV^e siècles, par Adolphe Hocquet.

Auguste Donnay. Souvenirs et Réflexions, par Albert Mockel.

— Remerciements.

RAPPORT.

La Classe désigne M. Van Rysselberghe, en remplacement de M. Winders, empêché, pour faire rapport sur le compte rendu de M. Hendrickx, lauréat du Prix Godecharle pour l'architecture.

COMITÉ SECRET.

La Classe ajoute un certain nombre de candidatures nouvelles à celles qui ont été présentées pour les places vacantes.

Séance du jeudi 6 juillet 1922.

M. V. ROUSSEAU, directeur de la Classe.

Sont présents : MM. Léon Frédéric, Juliaan De Vriendt, L. Solvay, Jules Brunfaut, Hulin de Loo, Émile Claus, Sylvain Dupuis, Victor Horta, Paul Bergmans, Adolphe Max, E. Verlant, Jos. Jongen, Oct. Van Rysselberghe, Alf. Verhaeren, *membres*, et le Secrétaire perpétuel.

Absences motivées : MM. Winders, Mathieu, Du Bois, Mestdagh, *membres*, et De Boeck, correspondant.

M. le Directeur exprime les regrets causés à l'Académie par la mort de M. A. Baertsoen, membre de la Section de peinture et vice-directeur de la Classe. Il rend hommage au talent du regretté défunt, et s'exprime comme suit :

« MESSIEURS,

» Depuis la dernière réunion de la Classe, un deuil vient de la frapper à nouveau, dans la disparition d'Albert Baertsoen, l'éminent confrère et vice-directeur, qui siégeait encore parmi nous il y a quelques semaines à peine.

» Je ne songe pas, en cette brève oraison, à retracer sa carrière brillante entre toutes, et à vous parler des œuvres nombreuses que Baertsoen lègue à la postérité, comme vivant témoignage de sa haute personnalité artistique.

» La presse tout entière fut unanime à rendre hommage à la maîtrise de l'incomparable artiste qui meurt en pleine maturité.

» Déjà à Londres, dès 1915, nous fûmes frappés par les symptômes alarmants du mal qui devait l'emporter, et pourtant, nous le revîmes alors plein d'une ardeur au travail, qui ne se démentit point, durant les années terribles qui allaient se dérouler.

» Que d'œuvres fortes et graves réalisées là-bas dans les brumes de l'exil et de toutes les incertitudes ! Qui ne se souvient des arches de pont, d'un caractère si puissant, des barques sous la neige, d'une indication vigoureuse, et d'autres œuvres plus impossibles peut-être, mais plus mélancoliques encore que ses œuvres réalisées au pays, où, à défaut d'un sentiment intime et vétuste qui abonde dans les vieilles ruelles, les canaux paisibles de sa ville natale, s'affirme une volonté de faire grand et de ramener à plus de synthèse encore les lignes et la couleur des drames qui les composent.

» Ces œuvres des jours malheureux ajoutent encore à sa gloire par l'accent émouvant, par la puissance du style, et surtout par la maîtrise d'une technique dont A. Baertsoen était devenu l'artisan merveilleux.

» Et ainsi, après la rêverie mélancolique des ciels estompés, les fluidités délicates des eaux dormantes, les errantes tristesses au détours des ruelles, dont il fut le chanfre subtil et nuancé, Baertsoen s'était encore surpassé en nous prouvant combien il fut attaché à son art, avec cette sincérité envers la nature qui est la marque des vrais artistes et dont l'Exposition de l'an dernier, à la Salle Giroux, fut la consécration définitive.

» L'art belge perd en Baertsoen l'un de ses plus illustres fils ; l'Académie pleure en lui un éminent collègue et ami, dont nous garderons un souvenir ému et grandissant ».

CORRESPONDANCE.

MM. L. Bonnat, L. Lhermitte et Sir John Lavery expriment leurs sentiments de condoléance à l'occasion du décès d'Albert Baertsoen.

La Commission de surveillance du Conservatoire royal de Bruxelles soumet à l'Académie le vœu « que le Prix de Rome soit attribué, tous les deux ou trois ans, au compositeur belge, âgé de 30 ans au plus, qui aura produit la meilleure œuvre dans les deux ou trois années précédentes ». — Renvoi à la Section de musique.

M. J. Brunfaut fait parvenir la biographie d'Ernest Acker.

— Remerciements.

HOMMAGES D'OUVRAGES.

Belgiska bilder et *Villem Boy, Bildhyggaren och Byggmästaren*, par Auguste Hahr.

The genius of Dunstable et *Compositions inédites de Guillaume Dufay et de Gilles Binchois*, par Ch. van den Borren; présentés, avec une notice bibliographique, par P. Bergmans.

— Remerciements.

MOTION.

M. Paul Bergmans fait la mention suivante : « Le 20 juin dernier la France a fêté son plus grand musicien. Devant le Président de la République et les plus hauts personnages de l'État; devant le public d'élite qui remplissait le grand amphithéâtre de la Sorbonne, la beauté noble et pure de l'art de Gabriel Fauré a été célébrée en une manifestation solennelle, d'un prestige magnifique.

» Aucun discours. Seule la Musique s'est fait entendre; voix et instruments ont redit, dans le temple de la pensée française, des pages choisies du maître.

» Un tel hommage national est rare dans le domaine artistique, et je propose à la Classe d'adresser à cette occasion ses félicitations à son éminent associé. »

— Adopté à l'unanimité.

COMITÉ SECRET.

Sont élus : dans la Section de peinture, correspondants :
MM. Eug. Laermans et J. Delville;

Dans la Section de sculpture, membre titulaire : M. J. Lagae;

Dans la Section de musique, associé : M. A. Glazounow;

Dans la Section des sciences et des lettres dans leurs rapports avec les beaux-arts, associé : M. E. Mâle.

Est élu directeur pour 1923 : M. J. De Vriendt.

PERSONNALITÉ CIVILE DE L'ACADÉMIE.

La Classe prend connaissance des projets de loi et arrêté rédigés par M. Vauthier. Elle formule quelques observations à ce sujet et charge M. Brunfaut de s'entendre à ce propos avec M. Vauthier.

BIOGRAPHIES.

MM. Solvay et Hulin de Loo acceptent d'écrire respectivement les biographies de F. Khnopff et de J. Delvin.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

CH. VANDEN BORREN. — *The Genius of Dunstable*. Extracted from the *Proceedings of the Musical Association*, session XLVII (London, 15 March 1921). In-8°, pp. 79-92. — *Compositions inédites de Guillaume Dufay et de Gilles Binchois*. Anvers, 1922; in-8°, 16 pp. (Extr. des *Annales de l'Académie royale d'Archéologie de Belgique*).

M. Ch. Vanden Borren, l'érudit bibliothécaire du Conservatoire royal de musique de Bruxelles, m'a prié de présenter à la Classe, deux études qu'il vient de publier, et je m'acquitte volon-

tiers de cette mission, car ces brochures, minces mais substantielles, apportent d'utiles contributions à l'histoire musicale belge du XV^e siècle.

Les œuvres de Dunstable ont fortement influencé nos musiciens de ce moment. Leur analyse démontre leur importance et justifie les éloges décernés au compositeur anglais par nos musicologues et nos poètes de l'époque bourguignonne.

Parmi les disciples belges de Dunstable, il faut citer en première ligne Guillaume Dufay et Gilles Binchois, dont des compositions figuraient dans un manuscrit de la bibliothèque de Strasbourg, détruit par les Allemands en 1870. E. de Coussemaker avait heureusement pris, de cette partie du manuscrit, une copie que M. Vanden Borren a pu acquérir, ce qui lui permet de commenter ces pièces avec sa compétence avertie.

PAUL BERGMANS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

- des Ombiaux (Maurice)*. Victor Rousseau. Bruxelles, 1908; in-4°
(88 p., pl.). [29.128]
- Jhahn (August)*. Belgiska Bilder. Lund, 1910; pet. in-4° (80 p., pl.).
[29.126]
- Willem Boy. Upsala, s/d.; in-8° (162 p., fig.). [29.125]
- Lemonnier (Camille)*. Émile Claus. Bruxelles, 1908; in-4° (68 p., pl.).
[29.127]
- Van den Borren (Ch.)*. Compositions inédites de Guillaume Dufay et de
Gilles Binchois. Anvers, 1922; in-8° (16 p.). [28.760]
- The Genius of Dunstable. Londres, 1921; extr. in-8° (pp. 80-92).
[28.739]
-

Séance du jeudi 3 août 1922.

M. J. DE VRIENDT, vice-directeur de la Classe.

Sont présents : MM. Émile Mathieu, Lucien Solvay, G. Hulin de Loo, Émile Claus, Sylvain Dupuis, Paul Bergmans, Adolphe Max, E. Verlant, Oct. Van Rysselberghe, J. Lagae, *membres*; Aug. De Boeck, Paul Jaspar, E. Fabry, Jean Delville, *correspondants*, et le Secrétaire perpétuel.

Absences motivées : MM. ROUSSEAU, directeur; Winders, Frédéric, Brunfaut, Mestdagh, Jongen, *membres*; Wambach, *correspondant*.

CORRESPONDANCE.

MM. Lagae, Laermans, Delville et É. Måle remercient l'Académie de les avoir élus respectivement membre titulaire, correspondants et associé.

M. le Ministre des Sciences et des Arts fait parvenir une copie de l'arrêté royal acceptant pour l'Académie la donation faite par le Comité Ernest Acker.

La Royal Academy of Arts fait parvenir une adresse de félicitations à l'Académie, à l'occasion de la célébration de son cent cinquantième anniversaire et remercie du bon accueil qui a été réservé à ses délégués.

M. Jules Destrée décline l'honneur d'écrire la biographie de J. de Lalaing.

M. G. Fauré remercie l'Académie des félicitations qui lui ont été adressées.

La Société centrale d'Architecture de Belgique communique un vœu de voir assurer l'exécution, à Liège, du projet de monument commémoratif de la *Défense Nationale*, dû à M. Paul Jaspar. — La Classe examinera cette question dans sa séance d'octobre, après avoir pris connaissance du projet.

HOMMAGES D'OUVRAGES.

Une Page d'histoire de la Musique, par Ém. Mathieu.

Un nouveau document pour servir à l'histoire des statuettes de Jacques de Gêrines au Musée d'Amsterdam, par Marguerite Devigne.

M. Lucien Solvay offre, pour la Bibliothèque de l'Académie : une collection complète de l'*Art moderne* (1881-1914); les années 1863 à 1869 et 1875 à 1887 du *Guide musical*, et le *Ménestrel* de 1887 à ce jour. — Remerciements.

ÉLECTIONS.

Sont nommés : M. J. De Vriendt, membre de la Commission des Finances; M. A. Verhaeren, membre de la Commission des Portraits; M. Victor Rousseau, membre de la Commission des Bustes, et M. J. Lagae, membre de la Commission mixte des objets d'art de la Commission royale des Monuments.

BIOGRAPHIE DES MEMBRES DÉCÉDÉS.

MM. L. Solvay et Ad. Max acceptent d'écrire respectivement les biographies de Jef Lambeaux et de Guillaume de Groot; MM. Claus et Verlant écriront la biographie de J.-A. Heymans.

PERSONNALITÉ CIVILE DE L'ACADÉMIE.

La Classe adopte la rédaction des projets de loi et d'arrêté royal modifiés conformément à ses observations présentées à la séance du mois précédent.

Séance du jeudi 12 octobre 1922.

M. V. ROUSSEAU, directeur de la Classe.

Sont présents : MM. Juliaan De Vriendt, vice-directeur ; Ém. Mathieu, Léon Frédéric, L. Solvay, Jules Brunfaut, Émile Claus, Sylvain Dupuis, Léon Du Bois, Paul Bergmans, E. Verlant, Jos. Jongen, O. Van Rysselberghe, Alf. Verhaeren, *membres* ; Aug. De Boeck, Jean Deville, *correspondants*, et le Secrétaire perpétuel.

Absences motivées : MM. J. Winders, Ch. Hermans, K. Mestdaggh, *membres* ; P. Jaspar, *correspondant*.

M. le Directeur annonce à la Classe le décès de Léon Bonnat, associé de la Section de peinture depuis 1904.

CORRESPONDANCE.

M. C. Glazounow remercie l'Académie de l'avoir élu associé.

M. le Ministre des Sciences et des Arts fait parvenir le rapport de M. van Goolen, lauréat du Concours de Rome pour la sculpture de 1920. — Renvoi à MM. Rousseau, Rombaux et Lagae.

Le même Ministre prie l'Académie de désigner trois candidats parmi lesquels sera choisi le représentant de l'Académie au sein du Conseil supérieur des Bibliothèques publiques.

HOMMAGES D'OUVRAGES.

Les Tapisseries de la Cour de Bruxelles sous Charles V, par P. Saintenoy.

Le Congrès archéologique et la Cathédrale de Tournai, par le même.

Rapport à l'Académie royale d'Archéologie de Belgique sur le Centenaire de l'École des Chartes de Paris. 1821-1921, par le même.

La Gouvernance générale de l'Archiduchesse Marie-Élisabeth d'Autriche et l'Incendie du Palais de Charles-Quint à Bruxelles, en 1731, par le même.

L'Art architectural sous Albert et Isabelle et les règles du Concile de Trente, par le même.

Lettres à Eugénie sur les spectacles, par le Prince de Ligne. Édition critique par G. Charlier; présenté avec une note bibliographique par M. L. Solvay.

— Remerciements.

RAPPORTS.

De MM. Dupuis, Du Bois et Jongen sur le compte rendu de M. R. Barbier, lauréat du grand concours de composition musicale en 1920. Renvoi à M. le Ministre des Sciences et des Arts.

De MM. Brunfaut et Van Rysselberghe sur le compte rendu de M. Hendrickx, lauréat du prix Godecharle pour l'architecture en 1914. Renvoi à M. le Ministre des Sciences et des Arts, sous réserve que M. Horta, troisième commissaire, se rallie aux conclusions de ces rapports.

De M. S. Dupuis, au nom de la Commission de la *Brabançonne*. — La Classe décide de statuer, à ce sujet, dans une séance ultérieure, lorsque ce rapport aura été communiqué aux membres absents de la Commission.

UNIVERSITÉ DE GAND.

La Classe, à l'unanimité, se rallie à la décision de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de rappeler à la Chambre des Représentants et au Ministre des Sciences et

des Arts le vœu émis en 1920 par l'Académie entière de maintenir l'Université de langue française à Gand.

VŒU DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'ARCHITECTURE DE BELGIQUE.

La Classe, à l'unanimité, décide d'appuyer le vœu de voir ériger, à Liège, le monument commémoratif de la *Défense Nationale*, conforme au projet dressé par M. Paul Jaspar. (*L'Émulation*, numéro de décembre 1921.)

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE LA CLASSE.

La Classe décide de remettre la séance publique jusqu'à ce que l'exécution de la cantate du second prix du Grand Concours de Composition musicale de 1921 puisse figurer à son programme.

Elle vote à ce sujet la résolution suivante :

« La Classe des Beaux-Arts a appris avec un vif étonnement que le Budget du Département des Sciences et des Arts ne contient plus le crédit nécessaire à l'exécution publique de la cantate du second prix de Rome.

» Cette omission constitue une dérogation aux traditions académiques et à celles des Grands Concours de Composition musicale; elle lèse considérablement les intérêts des jeunes compositeurs en les privant du précieux enseignement que constitue pour eux l'exécution à l'orchestre de leur œuvre, ainsi que de l'appréciation de celle-ci par la critique et par le public.

» La Classe insiste auprès du Gouvernement pour que le crédit nécessaire à cette exécution soit rétabli, afin que sa séance publique puisse avoir lieu selon les traditions. »

La Classe décide de transmettre cette résolution à M. le Ministre des Sciences et des Arts et de lui demander une audience au cours de laquelle sa Section de musique, accompagnée du Bureau, lui exposerait l'intérêt artistique du maintien de l'exécution publique de la cantate du second prix de Composition musicale.

FONDATIONS ACADÉMIQUES.

La Classe est avisée de ce que le capital de la Fondation Edmond Marchal est remis à l'Académie et que le prix pourra être décerné en 1923.

La Classe décide que la première période triennale du Prix Ernest Acker s'ouvrira le 1^{er} janvier 1923 et que le programme de ce concours sera arrêté dans la séance de décembre, d'après les propositions de la Section d'architecture.

FONDATION ERNEST ACKER.

(ARCHITECTURE.)

(1^{re} Période : 1923-1925.)

Règlement.

ARTICLE PREMIER. — Il est constitué, sous le titre de « Prix Acker », une fondation consistant en un capital de douze mille francs, dont les intérêts accumulés serviront tous les trois ans à récompenser un projet présenté à l'Académie par un jeune architecte belge.

ARTICLE 2. — Le prix sera décerné à l'auteur du meilleur projet répondant au programme établi, au début de chaque période de concours, par la Classe des Beaux-Arts, sur la proposition de la Section d'architecture. Les projets devront être adressés au Secrétaire perpétuel et accompagnés d'un billet cacheté renfermant le nom de l'auteur.

ARTICLE 3. — Les membres titulaires de la Section d'architecture constitueront le jury chargé de juger le concours. Le résultat de celui-ci sera proclamé lors de la séance publique de la Classe.

FONDATION JOSEPH-EDMOND MARCHAL.

(1^{re} Période : 1918-1922.)

Règlement.

ARTICLE PREMIER. — Il est décerné tous les cinq ans un prix de quinze cents francs à l'auteur du meilleur travail, imprimé ou manuscrit, sur les antiquités ou l'archéologie nationales. Le prix ne peut être divisé.

ART. 2. — Les travaux peuvent être imprimés ou manuscrits. Les travaux imprimés doivent avoir été publiés dans le cours de la période quinquennale. Les manuscrits peuvent être signés ou non. Tout manuscrit non signé portera une devise qui devra être reproduite sur une enveloppe cachetée contenant le nom et l'adresse de l'auteur.

Les travaux destinés au concours doivent être remis au Secrétariat de l'Académie avant le 1^{er} janvier fixé pour l'expiration de la période quinquennale. Le jury peut tenir compte des ouvrages qui n'auraient pas été envoyés par les auteurs et qui auraient paru pendant la période.

ART. 3. — Ne sont admis à concourir que les auteurs de nationalité belge. Les membres et les correspondants de l'Académie sont exclus du concours.

ART. 4. — Le jury se compose de cinq membres : deux délégués de la Classe des lettres (Section des lettres et d'histoire), deux délégués de la Classe des beaux-arts (Section des sciences et des lettres dans leurs rapports avec les beaux-arts), élus dans la séance de chacune de ces Classes suivant la clôture de la période, et un membre de la Commission royale des Monuments, désigné par cette Commission. Les résultats seront proclamés dans l'Assemblée annuelle des trois Classes du mois de mai.

ART. 5. — Dans le cas où le prix ne serait pas attribué, le jury pourra en affecter le montant à faciliter les études d'un savant méritant dont les recherches répondent aux vues du fondateur, en lui accordant un subside sur demande motivée ou en le chargeant d'une mission.

Lorsque le jury ne jugera aucun travail digne de récompense, la valeur du prix formera un second prix à distribuer à un concours suivant, ou bien elle sera ajoutée au capital de façon à permettre d'augmenter le prix quinquennal.

ART. 6. — La première période du concours sera close le 1^{er} janvier 1923 et comprendra les années 1918-1922.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

PRINCE DE LIGNE. — *Lettres à Eugénie sur les spectacles*,
édition critique par M. Gustave Charlier.

On sait que, sur l'initiative de M. Félicien Leuridant, un Comité s'est formé, il y a quelques années, pour la publication des œuvres, connues et inédites, du Prince de Ligne. Toute une époque, très curieuse, de notre histoire littéraire, politique et morale, revit dans ces œuvres, qui méritaient, certes, non seulement à cause du nom illustre de leur auteur, mais aussi de leur valeur intrinsèque, d'être tirées de l'oubli avec le soin jaloux qu'y apportent un groupe d'écrivains et d'érudits, parmi lesquels l'animateur de la publication n'est certainement pas le moins louable.

Un des derniers volumes paru intéressera, sans aucun doute, la Classe des beaux-arts. Ce sont les *Lettres à Eugénie sur les spectacles*, mises à jour, annotées et préfacées par M. Gustave Charlier, membre de notre sœur cadette, l'Académie de langue et de littérature françaises, au nom de qui je suis heureux de présenter le volume à mes confrères.

A vrai dire, ces *Lettres à Eugénie* ne sont pas de véritables lettres, pas plus que les *Lettres à Émilie sur la mythologie*, et tant d'autres, qui, en raison de leurs allures familières, permettaient à leurs auteurs, suivant la mode qui fit fureur pendant longtemps, de paraître, en des matières graves, moins rébarbatifs. Celles-ci n'ont certes rien d'ennuyeux. Ce sont des notes, des réflexions, des articles presque, que le Prince adressait, quand il avait trente ans, — en 1774, — à une jolie actrice d'un théâtre de Bruxelles; il les remania légèrement, vingt ans plus tard, sous ce titre nouveau : *Lettres à Eulalie sur les spectacles de société*. Il ne nous appartient pas de rechercher par quelle métamorphose la muse de l'auteur avait changé de nom. Il fallait, paraît-il, éviter la susceptibilité rétrospective d'un mari ombrageux. Quoi qu'il en soit, ces deux versions diffèrent par des détails si peu importants que M. Charlier a pu les publier en même temps, avec des variantes, les deux textes se complétant l'un par l'autre.

Ces *Lettres* — et c'est ce qui en fait aujourd'hui encore le réel intérêt — sont de précieux documents sur la vie théâtrale de Bruxelles à la fin du XVIII^e siècle. Le Prince de Ligne était un habitué des coulisses; inutile de dire qu'elles lui faisaient grand accueil; il y rencontrait les acteurs illustres de drame, de comédie et d'opéra-comique français, qui venaient se faire applaudir chez nous; et il fréquentait aussi les salons de la haute société. Celle-ci s'était prise d'un goût enthousiaste pour le théâtre littéraire et musical; quoi de plus naturel qu'il le partageât et l'encourageât avec l'autorité de son talent et le prestige que lui donnait sa naissance? Ses encouragements ne furent point platoniques : ils éveillèrent en lui la verve de l'écrivain et lui fournirent l'occasion d'exprimer, sur l'art dramatique et sur l'interprétation du répertoire, des idées, sinon toujours originales, du moins sincères et judicieuses, marquées d'un esprit critique plein de bon sens et de sagacité.

Mais là ne se borne pas son rôle. Le critique, indulgent et

juste, se double, dans ces *Lettres*, d'un chroniqueur qui observe et note en passant, non seulement sur la scène, mais dans le public même, d'amusants détails de mœurs. On croirait lire les soirées du « Monsieur de l'orchestre ». Le grand seigneur galant sait, à l'occasion, faire gentiment la leçon aux grandes dames du parterre. Écoutez celle-ci, qui serait peut-être utile encore aujourd'hui :

« Je voudrais qu'on fit justice des parterres de société, qu'on ne donnât pas de billets aux jaseuses, aux déjoueurs, aux dénigrantes, aux inintelligents de langue et de spectacles, et qu'on cherchât n'importe où des connaisseurs, ou au moins des apprentis connaisseurs. Que je déteste ces femmes qui disent : « On » joue bien, mais six actes sont trop longs ! Et puis quelle » chaleur ! » ; et au milieu du moment le plus intéressant : « Monsieur, passez-moi une glace, je vous prie ». Et puis ces hommes qui, d'un bout à l'autre, parlent du *Courrier du Bas-Rhin* ou de leurs chevaux, et qui sortent pour renvoyer leurs voitures, parce qu'ils ne savaient pas, disent-ils, quelle pièce on joue ; ou bien qui se plaignent de ce qu'on l'a déjà donnée il y a huit jours... J'ai vu huer des troupes de société, malgré le souper excellent qu'on y trouvait ensuite. J'ai vu se lamenter d'y être, comme si l'on avait payé à la porte. Mais dans quelle situation de la vie n'éprouvons-nous pas de l'ingratitude et de l'injustice ? Pour en éviter une partie, je conseille de ne pas faire attendre après l'heure convenue, de ne jouer l'été qu'à dix heures du soir, de faire ouvrir les fenêtres dans les entr'actes et de faire asseoir tout le monde commodément. Toutes ces attentions évitent bien des critiques. Que les rafraîchissements aillent, de banc en banc, réchauffer l'âme des spectateurs. Les paniers d'oranges feront donner la palme à la maîtresse de la maison, jouât-elle tout de travers. Que l'aigreur de la satire et des citrons disparaisse dans des flots de sorbet. Il n'est point d'amertume qui résiste à de l'orgeat ».

L'intérêt de ces *Lettres*, ou plutôt de cette édition définitive

des *Lettres à Eugénie* — et à *Eulalie*, — c'est aussi l'*Introduction* substantielle et attachante dont M. Gustave Charlier les a fait précéder. Dans ces pages charmantes, il trace un tableau extrêmement vivant de la vie intellectuelle à Bruxelles et en Brabant sous le gouvernement de Charles de Lorraine, de la lutte lente et progressive que livrèrent à l'indifférente ignorance du public d'alors les efforts intelligents et dévoués de quelques esprits distingués, à la tête desquels se trouvaient le ministre plénipotentiaire autrichien Charles de Cobenzl — et, naturellement, le Prince de Ligne. M. Charlier nous montre combien largement le théâtre aida à cette éducation d'un public longtemps sevré de joies artistiques et quelle place il prit peu à peu dans les plaisirs de la noblesse et de la bourgeoisie. Les *Lettres* du Prince de Ligne, auteur dramatique et critique, témoignent de ces progrès à toute évidence. Elles trouvèrent, non seulement des lecteurs, mais des imitateurs : plus d'un technicien de la scène y puisa des idées et des jugements. Et Voltaire, lui-même, honora d'une louange ce « joli ouvrage », dit-il, « fait par un homme plein d'esprit et de goût ».

Non moins que les littérateurs, je crois que les musiciens y pourront trouver plus d'une lumière sur des noms lointains et des œuvres oubliées. Ils auront peut-être aussi quelque plaisir à le rapprocher d'un autre ouvrage, datant à peu près de la même époque, et qui était resté inédit jusqu'à ce jour, les *Réflexions d'un solitaire*, de Grétry ; par l'aimable franchise et la bonhomie, celui-ci semble, en bien des endroits, frère de celui-là ; l'un et l'autre sont des œuvres de bonne foi, écrites par des écrivains de même race, affinés par le charme de la culture française, et à qui l'art théâtral avait livré tous ses secrets.

LUCIEN SOLVAY.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

- Devigne (Marguerite)*. Un nouveau document pour servir à l'histoire des statuettes de Jacques de Gérines. Anvers, 1922; extr. in-4° (26 p.). [28.775]
- Ligne (Prince de)*. Lettres à Eugénie sur les spectacles. Edition critique par Gustave Charlier. Bruxelles-Paris, 1922, in-16 (216 p., 2 port.).
- Saintenoy (Paul)*. La gouvernance générale de l'Archiduchesse Marie-Élisabeth d'Autriche et l'incendie du Palais de Charles-Quint à Bruxelles en 1731. Anvers, 1921; extr. in-8° (32 p.). [28.854]
- Rapport à l'Académie royale d'Archéologie de Belgique sur le Centenaire de l'École des Chartes de Paris, 1821-1921. Anvers, 1921; extr. in-8° (8 p.). [28.855]
- Le Congrès archéologique et la Cathédrale de Tournai. Anvers, 1921; extr. in-8° (15 p.). [28.856]
- L'art architectural sous Albert et Isabelle et les règles du Concile de Trente. Bruxelles, 1922; extr. in-8° (18 p.). [28.857]
- Les Tapisseries de la Cour de Bruxelles sous Charles V. Bruxelles, 1921; extr. pet. in-4° (31 p.). [28.858]
-

ERRATUM

Page 52, M. Raphaël-Georges Lévy, associé de l'Académie, était délégué de l'Académie des Sciences morales et politiques de Paris.

Séance du jeudi 9 novembre 1922.

M. V. ROUSSEAU, directeur de la Classe.

Sont présents : MM. Juliaan De Vriendt, vice-directeur; Ém. Mathieu, Léon Frédéric, L. Solvay, E. Rombaux, Hulin de Loo, Sylvain Dupuis, Victor Horta, Paul Bergmans, E. Verlant, K. Mestdagh, Jos. Jongen, Alf. Verhaeren, Jules Lagae, *membres*; Paul Jaspar, Jean Delville, *correspondants*; G. Des Marez, *membre de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques*, et le Secrétaire perpétuel.

Absences motivées : MM. Vinçotte, Brunfaut, *membres*; De Boeck, *correspondant*.

A la demande de M. De Vriendt, il est constaté que s'il y a eu vote unanime pour rappeler le vœu émis en 1920, par l'Académie entière, en faveur du maintien de l'Université de langue française à Gand, ce vœu lui-même a été émis à l'unanimité moins trois voix.

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre des Sciences et des Arts fait connaître que son Département ne peut assumer les frais d'exécution de la cantate du Premier Second Prix de Rome en séance publique de l'Académie.

La Société centrale d'Architecture de Belgique remercie l'Académie d'avoir appuyé le vœu de voir exécuter, à Liège, le monument de la *Défense Nationale*, conformément au projet de M. P. Jaspar. — M. P. Jaspar remercie également.

MM. Van der Paal, architecte; et G. Dumont, sculpteur, demandent l'appui de l'Académie auprès des autorités provinciale et communale de Liège, en faveur de leur projet de monument de la *Défense Nationale*. Le jury nommé pour juger le Concours ouvert à ce sujet ayant statué, la Classe n'a plus à intervenir.

RAPPORT DE LA COMMISSION DE LA « BRABANÇONNE ».

La Classe décide l'impression du rapport de M. Dupuis dans le *Bulletin* de la séance.

La « Brabançonne ».

COMITÉ SECRET.

La Classe prend connaissance des candidatures présentées par les sections pour les places vacantes.

LECTURE.

La place Royale à Bruxelles : Genèse de l'œuvre, sa conception et ses auteurs, par G. Des Marez. Impression dans les *Mémoires* in-4°.

COMMISSION DE LA « BRABANÇONNE »

Rapport de M. Sylvain Dupuis.

Le 3 juin 1920, je fis à la Classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique la motion suivante :

« Beaucoup de Belges ne connaissent que l'air de la *Brabançonne* et en ont oublié les paroles, si même ils les ont apprises.

» Presque toujours on exécute notre Hymne national dans un mouvement qui s'écarte sensiblement du mouvement indiqué par l'auteur : *Marziale* C. Les uns prennent un mouvement accéléré, d'autres un mouvement solennel.

» Que dire des paroles?

» Souvent placées sous la musique au gré de personnes peu averties, elles s'y appliquent différemment, selon les régions.

» Chacun aussi se permet d'harmoniser et d'instrumenter notre Hymne national d'après ses vues personnelles.

» A mon avis, il conviendrait de revoir avec soin et dans un but d'unification l'œuvre patriotique de Jenneval et Campenhout, œuvre qui nous est chère plus que jamais ».

En sa séance du 9 décembre, la Section de musique de l'Académie décidait de « faire réunir des copies authentiques des textes musicaux et poétiques les plus anciens qui se trouvent dans les bibliothèques et dépôts publics, notamment dans les archives de la Ville de Bruxelles, du Conservatoire, du Ministère de la Guerre, de la Bibliothèque royale ».

Dans cette même séance, la Commission avait émis le désir de me voir centraliser les documents existants et d'en faire l'examen.

Un entrefilet, paru dans la presse, éveilla l'attention. Des articles furent consacrés à notre Hymne national dans le journal *Demain*, par MM. Gérard Harry et Boghaert-Vaché; d'autres journaux en parlèrent aussi, notamment la *Gazette* de Bruxelles, et une enquête sur la *Brabançonne* fut ouverte dans les colonnes du *Journal de Liège*. Les cartons des poètes et des musiciens s'ouvrirent; il en sortit des *Brabançonne*s, nouvelle manière, comme texte et comme musique. Des Belges, doués d'un sentiment patriotique farouche, s'émurent à la pensée de voir « reviser » la *Brabançonne*. Certains criaient déjà au sacrilège! C'était aller loin, beaucoup trop loin.... Si nous nous proposons de toucher à l'hymne patriotique et quasi centenaire de Jenneval et Campenhout, c'est, je l'affirme, d'une main pieuse, d'une main respectueuse, pour en élaguer les ajoutes, les transformations qu'on lui a fait subir.

Jenneval! Campenhout! Qu'étaient ces deux auteurs de notre Hymne national?

Hippolyte-Louis-Alexandre Dechet, qui prit plus tard le nom de Jenneval, sous lequel il est généralement connu, naquit à Lyon le 29 janvier 1801.

Dès l'âge de onze ans sa mère l'emmena à Paris, où il fit ses études au collège Henri IV. Malgré le désir de ses parents, qui le destinaient au barreau, son goût pour le théâtre l'emporta et, dès 1824, il fait partie de la troupe d'Ajaccio. C'est pourtant de Marseille que datent ses véritables débuts, sous le nom de Jenneval, qu'il adopte définitivement.

Malade pendant plus de deux ans, il dut rester éloigné de la scène et, à part quelques rares apparitions à l'Odéon, sa santé lui commanda le repos.

En 1827, il joue à Lille, puis, complètement guéri, Jenneval entre en 1828 au théâtre de la Monnaie, — non consacré alors exclusivement à la musique, — où il ne tarde pas à devenir l'acteur préféré du public, malgré les souvenirs laissés par son prédécesseur Bouchez.

Son interprétation du *Tartuffe* de Molière fut particulièrement appréciée et il créa brillamment, en mars 1830, le rôle de Néron dans une tragédie de Soumet et Belmont.

Il était pour ainsi dire engagé à Paris, au Théâtre-Français, où il avait incidemment joué plusieurs fois avec succès, lorsque éclatèrent la Révolution française (juillet 1830), puis la Révolution belge (août 1830). Les théâtres furent fermés.

Dès le 27 août, Jenneval, avec plusieurs de ses camarades, fit partie de la *Garde bourgeoise* créée sous le titre de *Sûreté publique*.

Il s'agissait de maintenir l'ordre dans Bruxelles, en attendant du Roi de Hollande la réponse aux vœux exprimés par la population belge excédée des nombreuses lois arbitraires édictées et de la partialité des autorités envers les sujets hollandais.

Aucune solution satisfaisante ne mettant fin à cette situation tendue, Jenneval eut l'idée de composer quelques couplets qu'il espérait faire chanter lors de la réouverture du théâtre de la Monnaie, couplets destinés à impressionner le Roi, en lui faisant part de l'état d'esprit des citoyens dont il méconnaissait les droits.

Voici ces couplets :

Dignes enfants de la Belgique,
Qu'un beau délire a soulevés,
À votre élan patriotique,
De grands succès sont réservés.
Restons armés, que rien ne change!
Gardons la même volonté,
Et nous verrons fleurir l'orange
Sur l'arbre de la liberté.

Aux cris de mort et de pillage,
Des méchants s'étaient rassemblés,
Mais votre énergique courage,
Loin de vous les a refoulés.
Maintenant, purs de cette fange
Qui flétrissait votre cité,
Amis, il faut greffer l'orange
Sur l'arbre de la liberté.

Et toi, dans qui ton peuple espère,
Nassau, consacre enfin nos droits ;
Des Belges en restant le père
Tu seras l'exemple des rois.
Abjure un ministère étrange,
Rejette un nom trop détesté,
Et tu verras mûrir l'orange
Sur l'arbre de la liberté.

Mais, malheur, si, de l'arbitraire
Protégeant les affreux projets,
Sur nous du canon sanguinaire
Tu venais *pointer* les boulets !
Alors tout est fini, tout change ;
Plus de pacte, plus de traité ;
Et tu verras tomber l'orange
De l'arbre de la liberté.

Inserés dans le *Courrier des Pays-Bas* (7 septembre 1830), sur le timbre des *Lanciers polonais*, ces couplets ne furent chantés que le 12 septembre, par le ténor Lafeuillade, après quelques modifications dans le texte :

Aux cris de mort et de pillage,
Des méchants s'étaient rassemblés,
Mais notre énergique courage
Loin de nous les a refoulés.
Maintenant, purs de cette fange
Qui flétrissait notre cité,
Amis, il faut greffer l'orange
Sur l'arbre de la liberté.

Oui, fiers enfants de la Belgique
Qu'un beau délire a soulevés,
À notre élan patriotique,
De grands succès sont réservés.
Restons armés, que rien ne change !
Gardons la même volonté,
Et nous verrons fleurir l'orange
Sur l'arbre de la liberté.

Et toi, dans qui ton peuple espère,
Nassau, consacre enfin nos droits ;
Des Belges en restant le père
Tu seras l'exemple des rois.
Abjure un ministère étrange,
Rejette un nom trop détesté,
Et tu verras mûrir l'orange
Sur l'arbre de la liberté.

Mais, malheur, si, de l'arbitraire
Protégeant les affreux projets,
Sur nous du canon sanguinaire
Tu venais lancer les boulets !
Alors tout est fini, tout change,
Plus de pacte, plus de traité,
Et tu verras tomber l'orange
De l'arbre de la liberté.

La musique de ces derniers couplets avait été composée par Campenhout, et à partir de ce jour la *Brabançonne*, redemandée chaque soir au théâtre, devint populaire dans tous les milieux bruxellois.

Mais bientôt la révolution fut déclanchée. Jenneval se fit remarquer parmi les plus braves des héroïques jeunes gens qui essayèrent d'expulser les Hollandais cantonnés dans les positions du Parc, à Bruxelles.

Après l'évacuation des troupes hollandaises (26 septembre), Jenneval, sous le coup de l'enthousiasme provoqué par ces inoubliables journées, modifia une troisième fois le texte de son chant patriotique, qui fut définitivement adopté comme chant national belge, sous le titre de *Nouvelle Brabançonne*, — la vraie, — dédiée aux défenseurs de Bruxelles, après la soirée mémorable où Campenhout la chanta au milieu de l'allégresse générale au café de l'*Aigle d'Or*, rue de la Fourche.

En voici la version définitive :

Qui l'aurait cru?... de l'arbitraire
Consacrant les affreux projets,
Sur nous de l'airain militaire
Un prince a lancé les boulets.
C'en est fait ! Oui, Belges, tout change,
Avec Nassau plus d'indigne traité !
La mitraille a brisé l'orange
Sur l'arbre de la liberté.

Trop généreuse en sa colère,
La Belgique, vengeant ses droits,
D'un roi qu'elle appelait son père,
N'implorait que de justes lois.
Mais lui, dans sa fureur étrange,
Par le canon que son fils a pointé,
Du sang belge a noyé l'orange
Sous l'arbre de la liberté.

Fiers Brabançons, peuple de braves,
Qu'on voit combattre sans fléchir,
Du sceptre honteux des Bataves
Tes balles sauront t'affranchir.
Sur Bruxelles, au pied de l'archange,
Ton saint drapeau pour jamais est planté,
Et fier de verdir sans l'orange,
Croît l'arbre de la liberté.

Et vous, objets de nobles larmes,
Braves, morts au feu des canons,
Avant que la patrie en armes
Ait pu connaître au moins vos noms,
Sous l'humble terre où l'on vous range,
Dormez, martyrs, bataillon indompté !
Dormez en paix, loin de l'orange,
Sous l'arbre de la liberté.

Le 14 octobre 1830, Jenneval, répondant à l'appel du comte Frédéric de Mérode, accompagna celui-ci à Louvain, Aerschot

et Lierre, où ils entrèrent triomphalement avec l'armée des Patriotes. Mais dans une sortie hors de la ville, faite pour déloger les Hollandais, Jenneval fut atteint mortellement par un des derniers boulets partis des pièces d'artillerie protégeant la retraite de l'ennemi.

La population bruxelloise accueillit avec consternation la nouvelle de la mort de Jenneval, brave à l'égal des patriotes les plus braves, et fit des funérailles magnifiques, le 24 octobre 1830, à ce héros dévoué à la Belgique et auteur de son chant national : *La Brabançonne*.

*
* * *

François Van Campenhout naquit en 1779 à Bruxelles. Sa première instruction lui fut donnée par un prêtre français émigré, qui habitait chez ses parents, aubergistes. Le père de François Van Campenhout ayant remarqué les dispositions musicales de son fils, lui fit apprendre le violon avec un artiste réputé à cette époque, Englebert Pauwels, violoniste-compositeur, mais le plaça pourtant chez un procureur dans l'intention de lui inculquer les éléments du droit. Il y resta très peu de temps et entra en qualité de violoniste surnuméraire au théâtre de la Monnaie.

Son but, en satisfaisant ses goûts musicaux, était de travailler le chant, car doué d'une très belle voix de ténor, étendue et puissante, il espérait faire carrière au théâtre — il avait du reste tout ce qu'il faut pour y réussir : de physionomie agréable, distingué de traits et de tournure, intelligent, il vocalisait avec une facilité étonnante et pouvait aborder les airs réputés les plus difficiles du répertoire.

Il débuta à Anvers, fut engagé à Gand, à Bruxelles, à Brest, et remporta d'éclatants succès à Amsterdam, à La Haye, avant de repartir pour la France (Lyon, Bordeaux, 1809-1819). C'est alors qu'il supprime définitivement la particule « Van » de son nom, pour en rendre la prononciation plus facile. Il revient à Bruxelles, chante en 1824, à Paris, le rôle d'Almaviva

du *Barbier de Séville*, obtient de nouveaux succès à Gand, mais quitte la scène en 1828, son embonpoint ne lui permettant plus d'aborder les rôles d'amoureux auxquels le destine pourtant sa voix de ténor restée fraîche et éclatante.

Campenhout était plus qu'un artiste lyrique. Dès 1808, il fait représenter à Amsterdam un opéra en 3 actes : *Grotius ou le Château de Loewenstein*; en 1809, des chœurs d'*Athalie*; à Rouen, en 1815, *Le Passe-Partout*, opéra-comique; puis successivement le ballet *Diane et Endymion*, l'*Heureux mensonge*, une *Gillette de Narbonne*; il écrit une *symphonie* pour grand orchestre; des *cantates*, des *mélodies*, des *chœurs* et enfin la *Brabançonne*, qui devait immortaliser son nom.

*
*
*

Pourquoi Charles Rogier écrivit-il un texte nouveau pour la *Brabançonne*?

L'apaisement s'était fait après les années écoulées.

Léopold I^{er}, voulant contribuer à effacer l'animosité qui pouvait subsister entre les deux peuples voisins, jadis unis mais réconciliés en leur séparation, ce fut Charles Rogier, l'un des fondateurs de l'Indépendance belge, qui se chargea, en 1860, de composer de nouvelles paroles pour notre Hymne national.

Il ne m'appartient pas de donner ici une biographie détaillée de Charles Rogier.

Je veux pourtant rapporter succinctement le rôle qu'il joua à l'aurore de notre vie nationale.

Né en 1800 à Saint-Quentin, de parents d'origine belge, Rogier se fixa, dès l'âge de douze ans, à Liège, où son frère Firmin était professeur au Lycée.

Ayant terminé ses études de droit, il se lia d'étroite amitié avec Lebeau et Devaux, et, avec ces hommes d'élite qui firent leurs preuves depuis, se mêla activement à la politique anti-hollandaise.

Lorsque éclatèrent les événements d'août 1830, Rogier se

mit à la tête des trois cents Liégeois qui se rendirent dans la capitale pour fortifier dans les cœurs bruxellois la résolution d'échapper pour jamais à la domination étrangère.

Dès le 24 septembre, il forma le premier Gouvernement belge, — après s'être joint lui-même aux tirailleurs qui battirent les Hollandais à Dieghem; le 10 novembre, il vota l'exclusion de la famille de Nassau et fut du nombre des cent cinquante-deux députés qui appelèrent au trône Léopold de Saxe-Cobourg, devenu son premier roi.

En Rogier s'incarnent, pour ainsi dire, les souvenirs de la Révolution belge de 1830; — il a cependant bien d'autres titres à la reconnaissance nationale. — Il fut non seulement le fondateur de notre Gouvernement, mais, avec d'autres hommes politiques de forte trempe, il l'établit sur des bases solides et puissantes; en outre, il fut un conseiller sage, prudent, intègre et un grand ministre de la paix...

Les paroles qu'il composa sur la *Brabançonne* de Campenhout, pour remplacer celles de Jenneval, prouvent surabondamment son grand désir d'apaisement.

La domination exécrée renversée, notre liberté reconquise, il semblait à Rogier qu'il nous fallait, non pas un chant de haine contre l'étranger, mais une glorification de notre nationalité, de notre dynastie, de notre liberté... On peut déplorer que de si bonnes intentions politiques ne s'accordent pas parfaitement avec la musique.

« Brabançonne » de Charles Rogier.

Après des siècles d'esclavage,
Le Belge sortant du tombeau,
A reconquis par son courage
Son nom, ses droits et son drapeau.
Et ta main souveraine et fière,
Peuple désormais indompté,
Grava sur ta vieille bannière :
Le Roi, la Loi, la Liberté.

Marche de ton pas énergique,
Marche de progrès en progrès;
Dieu, qui protège la Belgique,
Sourit à tes mâles succès.
Travaillons : notre labeur donne
A nos champs la fécondité,
Et la splendeur des arts couronne
Le Roi, la Loi, la Liberté.

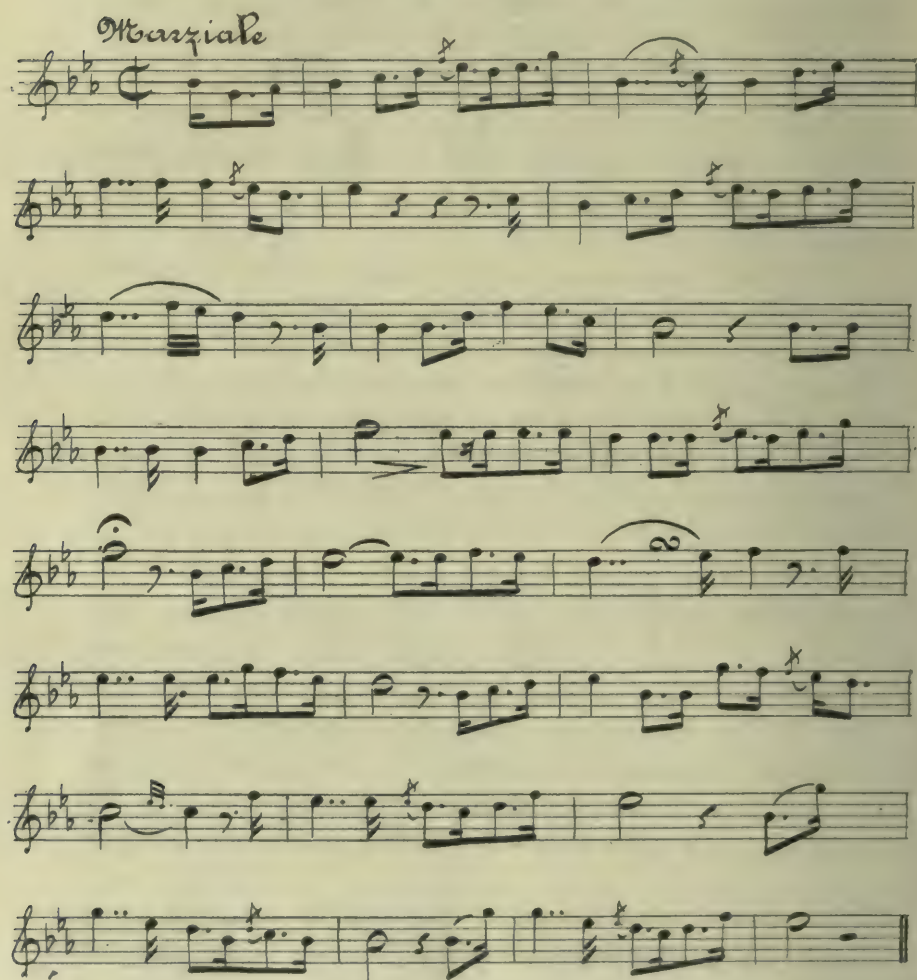
Ouvrons nos rangs à d'anciens frères,
De nous trop longtemps désunis;
Belges, Bataves, plus de guerre,
Les peuples libres sont amis.
A jamais resserrons ensemble
Les liens de fraternité,
Et qu'un même cri nous rassemble :
Le Roi, la Loi, la Liberté.

O Belgique, ô mère chérie,
A toi nos cœurs, à toi nos bras,
A toi notre sang, ô Patrie!
Nous le jurons tous : tu vivras!
Tu vivras toujours grande et belle,
Et ton invincible unité
Aura pour devise immortelle :
Le Roi, la Loi, la Liberté.

Ce texte, moins vigoureux que celui de Jenneval, ne me paraît pas poétiquement supérieur et a, en outre, un grand défaut au point de vue qui nous occupe : le point de vue musical. Ne s'adaptant pas étroitement à la mélodie ni au rythme, il exige, à chaque couplet différent, un remaniement de la musique de Campenhout. Par cela même, il demande un effort de mémoire et empêche ainsi la diffusion, la vulgarisation de cet air national qui devrait être dans l'esprit, sur les lèvres de tous les Belges.

La « Brabançonne ».

LA « BRABANÇONNE »



Campenhout à son ami Vanderkelen.

Exemplaire manuscrit authentique de la *Brabançonne*.

Offert par M. VANDERKELEN, 166, rue Marie-Christine, à Laeken.

Le donateur sollicite un accusé de réception, 19-7-94.

Archives de la Ville de Bruxelles.

LA « BRABANÇONNE »

Après ses siècles d'es-cla-va — ge, le
Bel-ge sortant du tom-beau, A re-con-quis par son cou-
-ra — ge Son nom, ses droits et son dra-péau. Et ta
main sou-ve-raine et fiè-re, dé-sor-mais, peu-ple in-somp-
-ti, Gra-va sur ta vieil-le ban-ni — re: le
Roi, la loi, la li-ber-té! Gra-va sur ta vieil-le ban-
-ni-er: le Roi, la loi, la li-ber-té! le
Roi, la loi, la li-ber-té! le Roi, la loi, la li-ber-
-té!

Cette Brabançonne se trouve dans le RECUEIL DE CHANTS A L'USAGE DE LA TROUPE.

LA NOUVELLE « BRABANÇONNE »

I.

Marziale

A-près des siè - cles des - cla - va - ge, Le
 Bel - ge sortant du tom - beau, A re - conquis par son cou -
 - ra - ge Son nom, ses droits et son dra - peau. Et ta
 main sou - veraine et fiè - re, Peuple si - sormais in - somp -
 - té, Gra - va sur ta vieille ban - niè - re : Le
 Roi, la loi, la li - ber - té ! Gra - va sur ta vieil - le ban -
 - niè - re. Le Roi, la loi, la li - ber - té ! Le
 Roi, la loi, la li - ber - té ! Le Roi, la loi, la li - ber -
 - té !

Paroles de CHARLES ROGIER.

La « Brabançonne ».

II.

Marche de ton pas é - ner - gi - que mar - che
 Se pro - gres en pro - gres; Dieu qui pro - té - ge la Bel -
 - gi - que, sou - rit à tes mâ - les suc - cis. Tra - vail -
 - lous no - tre la - bours don - ne à nos chan - pions la fé - con - di -
 - té! Et la splen - deur des arts con - cer - ne: le
 Roi, la loi, la li - ber - té! Et la splendeur des arts con -
 - cer - ne le Roi, la loi, la li - ber - té! le
 Roi, la loi, la li - ber - té! le Roi, la loi, la li - ber -
 - té!

Paroles de CHARLES ROGIER.

III.

Ouvrons nos rangs à Sar-ciens fri — es, De nous
trop longtemps sé — su — nis; Bel-ges, Ba — ta-ves plus sé
guer — es, Les peu-ples libressont a — mis. A ja
-mais res-ser-zons en-sen-ble les li-ens se fra — ter — ni —
-té, Et qu'un mè — me cri nous ras — sem — ble: Le
Roi, la Loi, la li-ber-té. Et qu'un mè — me cri nous ras —
-sem — ble: Le Roi, la Loi, la li-ber-té! Le
Roi, la Loi, la li-ber-té! Le Roi, la Loi, la li-ber-
-té!

Paroles de CHARLES ROGIER.

La « Brabançonne ».

IV.

Ô Belgique, ô mè - re ché - ri — e, A
 toi nos cœurs à toi nos bras! A toi no - tre sang Ô Pa -
 - tri — e! sous le ju - rons: tu vi - vras! tu vi -
 - vras tou - jours grande et bel - le Et ton in - vin - ci - ble u - ni -
 - té Au — ra pour de - vise im - mor - tel — le: Le
 Roi, la loi, la li - ber - té! Au — ra pour de - vi - se im - mor -
 - tel — le. Le Roi, la loi, la li - ber - té! Le
 Roi, la loi, la li - ber - té! Le Roi, la loi, la li - ber -
 - té!

Paroles de CHARLES ROGIER.

La « Brabançonne. »

LA NOUVELLE « BRABANÇONNE »

Chantée au Grand Théâtre

ET DÉDIÉE AUX DÉFENSEURS DE BRUXELLES

Conforme à la première édition publiée par l'auteur

F. CAMPENHOUT

AU BÉNÉFICE DES BLESSÉS

Allegro

Allegro

Cresc

f

La « Brabançonne ».

Qui l'au-rai-t eu ? Se l'ar-bi-trai-re con-sa-

sf *Marziale*

-crant les af-freux pro-jets, sur nous se l'ai-rain san-gui-

sf

-nai-re, un prince a lan-cé les bou-lets. C'en est

fait ! Qui, Bel-ges tout chan-ge, a-vec clas-san plus d'in-di-gne trai-

La « Brabançonne ».

-ti, la mi-traille a bri-sé l'o-

-ran ————— ge sur l'ar ————— bre de la li-ber-

-ti; la mi-traille a bri-sé l'o-

-ran ————— ge sur l'ar ————— bre de la li-ber.

Là « Brabançonne ».

-ti; Sur l'as — bre se la li — ber.

ff

pes.

-ti, Sur l'ar — bre se la li — ber.

-ti.

Si l'on examine les paroles de Rogier placées sous la musique de Campenhout, on constate que des changements notables ont, sans aucun scrupule, été apportés à cette musique pour les y adapter, y détruisant la symétrie rythmique de la mélodie.

Comment les adaptateurs du texte de Rogier : Soubre, Bouillon et d'autres, ne démontrèrent-ils pas au ministre-poète qu'il devait plier son texte à la mélodie, d'ores et déjà populaire de Campenhout? Et s'il est vrai, comme dit Gérard Harry, « que les chants patriotiques jaillissent irrésistiblement des entrailles des événements, comme la flamme d'un brasier, comme la lave d'un volcan en travail », est-il admissible que, trente ans après les événements qui ont suscité ses élans, on ait songé à les juguler?

J'ai vainement cherché dans les textes nouveaux proposés par les poètes le chant inspiré capable de rallier tous les cœurs dans l'élan patriotique qui nous entraîne actuellement. Les événements tragiques des années de guerre dépassèrent trop le génie humain, l'écrasèrent à tel point que la flamme poétique en fut étouffée. Il nous faudrait cependant rendre officiel notre chant patriotique en en arrêtant les contours mélodiques déplorablement estompés par des adaptations et des remaniements maladroits.

Sur vingt-quatre mesures que comporte le chant de Campenhout, dix-huit ont été plus ou moins démarquées, dénaturées, altérées. Progressivement, on a supprimé de cet hymne populaire tout ce qui était susceptible de le rendre vibrant, entraînant et martial. N'attendons pas l'oubli des douleurs éprouvées. Tant qu'il en est temps encore, unissons-nous pour clamer notre joie de la délivrance, avec un chant cher à tous nos cœurs.

Mil neuf cent quatorze réveille ces sentiments patriotiques : plus que jamais les Belges doivent communier en un chant admis et connu de tous. A cet effet, deux conclusions peuvent s'imposer : La première, la plus logique au point de vue historique et archéologique, consisterait à reprendre simplement le

texte de Jenneval, accompagné de la musique de Campenhout. Notre hymne, conçu dans des circonstances tragiques, aurait droit au respect. Je reconnais, toutefois, que des raisons politiques péremptoires feront obstacle à cette manière de voir.

La seconde solution serait de conserver intégralement la musique de Campenhout, en rétablissant les ornements mélodiques supprimés intempestivement et en y appliquant au mieux le texte de Rogier, même si la prosodie n'en devait pas être parfaite.

On devrait, en outre, adopter le mouvement *allegro fieramente* à quatre temps, $\text{♩} = 120$, ainsi qu'une harmonisation et une instrumentation symphonique ne prétendant pas se mettre au goût du jour.

C'est cette dernière conclusion que je propose à l'approbation de l'Académie.

Séance du jeudi 7 décembre 1922.

M. VICTOR ROUSSEAU, directeur de la Classe.

Sont présents : MM. J. De Vriendt, *vice-directeur*; Émile Mathieu, Léon Fredericq, L. Solvay, Jules Brunfaut, G. Hulin de Loo, Émile Claus, Sylvain Dupuis, Léon Du Bois, Victor Horta, Paul Bergmans, É. Verlant, K. Mestdagh, Jos. Jongen, O. Van Rysselberghe, Alf. Verhaeren, Jules Lagae, *membres*; Aug. De Boeck, Paul Jaspar, Jean Delville, *correspondants*, et le Secrétaire perpétuel.

Absences motivées : MM. Vinçotte, membre; Wambach, correspondant.

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre des Sciences et des Arts fait parvenir le compte rendu du voyage de M. Alfred Courtens, lauréat du concours Godecharle (sculpture) en 1914. — Renvoi à MM. Rousseau, Rombaux et Lagae.

HOMMAGE D'OUVRAGE.

Norges Malerkunst i Middelalderen, par Harry Fett; présenté avec une note bibliographique par M. J. Brunfaut. — Remerciements.

UNIVERSITÉ DE GAND.

La Classe, s'associant à la décision de la Classe des sciences, vote la résolution suivante :

« La Classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique, ayant eu connaissance de critiques émises à la Chambre des Représentants (*Annales parlementaires*, p. 1814), concernant l'attitude prise par l'Académie dans la question de la flamandisation de l'Université de Gand, tient à affirmer une fois de plus son droit et son devoir d'émettre publiquement son avis sur toute question de nature à élever ou à abaisser le niveau intellectuel du pays, et passe à l'ordre du jour. »

RAPPORT

de M. Horta sur le compte rendu de M. Hendrickx, lauréat du concours Codecharle (architecture) en 1914. — La Classe décide de transmettre ce rapport, avec ceux de MM. Brunfaut et Van Rysselberghe, à M. le Ministre des Sciences et des Arts et de porter les questions soulevées par ces rapports à l'ordre du jour de la séance du 11 janvier.

COMITÉ SECRET.

La Classe examine les titres des candidats présentés pour les places vacantes et décide de ne pas inscrire de candidature nouvelle.

COMMISSION DES FINANCES.

La Classe en réélit les membres sortants.

PROGRAMME DU CONCOURS OUVERT POUR LE PRIX ERNEST ACKER.

La Classe arrête, pour la première période de ce concours (1923-1925), le programme suivant, proposé par la Section d'Architecture :

On demande un projet de mémorial en l'honneur d'Ernest Acker. Ce mémorial pourra consister en un monument isolé ou en une plaque adossée à un édifice.

Les concurrents auront à produire des dessins au dixième et une perspective.

MOTION.

Sur la proposition de M. Sylvain Dupuis, la Classe s'associe à l'hommage rendu universellement à la mémoire de César Franck, à l'occasion de son centenaire.

La Classe décide de se rendre, en compagnie des autres Classes de l'Académie, à la tombe du Soldat inconnu, pour y déposer une couronne, le samedi 16 décembre, à l'issue de la séance publique de la Classe des sciences.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

HARRY FETT. — *Norges Malerkunst i middelalderen*, Kristiania, 1917. — Alb. Commermeyers Forlag. (*L'Art de la Peinture en Norvège au moyen âge.*)

Appelé par le Gouvernement norvégien à représenter la Belgique au sein du jury anglo-franco-belge qui, en août dernier, donna son avis motivé au sujet des plans à adopter pour la restauration de la cathédrale de Trondhjem, j'eus l'occasion d'étudier de près les éléments très particuliers de l'architecture, de la peinture et de la sculpture décorative de cet intéressant pays. Sa mission terminée, le jury se rendit à Christiania, pour remettre au roi Haakon VII le texte de son jugement. J'eus la bonne fortune, ayant visité les divers musées de la capitale, d'entrer en relations avec le Dr Harry Fett, Reichsantikvar, inspecteur général des monuments historiques, un érudit, un archéologue, un artiste dont j'appréciai la haute valeur par les ouvrages d'art dont il est l'auteur. A ma demande, le Dr Harry Fett me chargea de remettre, en hommage à la Classe des beaux-arts, son beau livre sur *L'Art de la Peinture en Norvège au moyen âge*, que je désirerais, en quelques mots, signaler à l'attention de mes confrères.

Ce qui caractérise cet intéressant ouvrage, c'est le plan adopté par l'auteur; au lieu de se confiner dans une admiration exclusive des œuvres des artistes de son pays, il a voulu rechercher la filiation des idées inspiratrices de celles-ci, et, aidé des clartés fournies par l'histoire, il est parvenu à établir l'importance des influences étrangères dans l'art norvégien.

Celles-ci se sont déjà manifestées sous Haakon Haakonson, qui régna de 1218 à 1264 et fut le prince ami des arts; son programme est clairement formulé dans le *Miroir des Rois* : « La puissance royale, dit-il, est la source non seulement de toute civilisation publique, mais encore de tous les plaisirs

raffinés de l'existence. » Haakon était en rapports suivis avec saint Louis, Frédéric II d'Allemagne et Henri III d'Angleterre. C'est ainsi que saint Louis chargea le célèbre historien et artiste Mathieu de Paris de se rendre à la cour du roi norvégien pour lui proposer de prendre part à sa croisade. En 1225, le roi Henri chargea son peintre et orfèvre Edward de Westminster d'exécuter pour Haakon une couronne pareille à la sienne. Le plan du château de Haakon, à Bergen, montre dans l'ensemble de ses détails de grandes ressemblances avec le Westminster-Hall d'Henri III. En 1248, Mathieu de Paris rendit visite à Haakon et séjourna un an en Norvège; son influence eut une importance indéniable qui permet au Dr Harry Fett de dire que « ce sont les œuvres bien connues des peintres anglais et français, depuis leurs miniatures jusqu'à leurs œuvres monumentales, qui doivent servir en quelque sorte de toile de fond à la merveilleuse floraison de la peinture norvégienne au XIII^e siècle ».

Dans les provinces de l'Ouest, on trouve des traces de peintures fort intéressantes dans les églises en bois, dont l'ornementation curieuse et riche de fantaisie doit naturellement s'inspirer d'autres principes esthétiques que l'art d'atelier des retables; les églises en bois étant très sombres, les couleurs sont crues et les lignes fortement marquées avec des effets puissants où se joint un peu de la lourdeur des primitifs.

A Orlo, le Maître d'Hitterdal s'inspire des styles plus anciens; ses couleurs ont un éclat pur comme l'émail byzantin. C'est le même style qui se développe à Paris sous Philippe-Auguste et qui est représenté en Norvège par le magnifique psautier de la princesse Christine.

A cette époque, des relations intimes existaient entre le centre parisien d'architecture gothique et la Cour épiscopale de Nidaros; plusieurs archevêques avaient reçu leur éducation à Paris, de sorte que les formes artistiques les plus spécifiquement françaises étaient accueillies dans leur ville.

Les traditions d'arts étrangers leur ayant servi de guides les peintres norvégiens ont néanmoins manqué d'une forte personnalité leurs œuvres empreintes d'un caractère national. C'est ainsi que l'école d'Oslo se signale par une intense polychromie et un style essentiellement linéaire, tandis que l'école de Bergen travaille surtout à perfectionner le coloris.

Le Maître d'Ulvik possède une gamme de couleurs extrêmement riche; le Maître de Kinsarvik cherche, par contre, à intensifier les effets : c'est un dramaturge de la couleur. Chez le Maître des miracles, le caractère haché de la peinture semble inquiet et tourmenté. Le Maître de la Légende est naturaliste et emploie consciencieusement les effets de lumière dans sa façon de traiter le coloris. Le Maître de la Vie était un coloriste conservateur qui se rapproche probablement du vieux style ecclésiastique. En mariant le style archaïque avec le coloris plus moderne, le Maître de la *Mater misericordia* s'efforce d'ouvrir à l'art des voies nouvelles. En réagissant contre ce sentiment du coloris et en reprenant l'ancien style linéaire, le Maître de Samnanger chercha l'accord de la ligne avec les couleurs plates et fondamentales, et a orienté l'art de la peinture dans une direction originale.

C'est avec cette dernière tentative que prend fin l'œuvre de l'école de Bergen.

Oslo maintint longtemps ses traditions conservatrices quant au sentiment de la couleur; mais cependant lorsque la Cour se transporta à Oslo, le colorisme de Bergen y fit sentir son influence.

L'école de Nidaros commença, en opposition à celle de Bergen, par le polychromisme; elle se rallia plus tôt qu'Oslo au coloris de Bergen, mais en conservant toujours son cachet propre.

Cet aperçu historique rapide ne peut donner qu'une faible idée du bel ouvrage du Dr Harry Fett, dont la documentation réunit dix-sept planches et deux cent quarante-cinq illustrations

du plus haut intérêt. Que notre vive gratitude soit exprimée à l'auteur qui a doté notre bibliothèque d'un livre précieux à consulter avec fruit par nos historiens d'art.

JULES BRUNFAUT.

LECTURE.

L'Art du Vitrail en Belgique,

par JEAN DELVILLE,
Correspondant de l'Académie.

Je voudrais attirer sérieusement l'attention de la Classe des beaux-arts sur la grave lacune qui existe dans le domaine, si intéressant au point de vue de la décoration des édifices religieux, de l'art du vitrail dans notre pays, c'est-à-dire sur la manière défectueuse et la facilité déplorable avec lesquelles l'autorité supérieure, religieuse et civile, accepte les projets de vitraux soumis à son approbation.

J'estime, quant à moi, que, dans l'intérêt de l'art en général, comme dans celui des artistes en particulier, cette lacune pourrait et devrait disparaître.

Elle pourrait disparaître, si l'on cherchait sincèrement à détruire la cause du mal; elle devrait disparaître, parce qu'elle est, en réalité, une véritable nuisance artistique qui a trop duré et dont les effets se font sentir davantage encore, semble-t-il, depuis la guerre.

Il ne s'agit rien moins que d'empêcher la décadence complète de l'art du vitrail en Belgique, en confiant à de véritables artistes décorateurs, à des personnalités authentiques de l'art belge, et non plus à des marchands de verres coloriés, le soin de décorer nos églises par des vitraux d'art ayant une valeur artistique réelle.

J'ai pensé qu'il était de mon devoir de signaler à mes confrères de la Classe des beaux-arts ce qu'il est permis de consi-

dérer comme étant une calamité artistique. J'ose espérer que le cri d'alarme que je lance ici n'aura pas été vain, la Classe des beaux-arts, sorte de Conseil esthétique national, si j'ose ainsi l'appeler, ayant le devoir, me semble-t-il, d'élever la voix chaque fois qu'il s'agit de défendre les intérêts supérieurs de l'art, en même temps que la cause des artistes. C'est du moins ainsi que je me plais à me la représenter.

*
* *

Ce n'est un secret pour personne que l'art du vitrail est devenu, depuis quelques années, le monopole presque exclusif de l'École Saint-Luc. En rappelant le fait, mon intention n'est point de raviver d'anciennes querelles. Je ne cède, croyez-le bien, à aucun besoin systématique de critiquer *grosso modo* le caractère artistico-religieux de son enseignement, quelles que puissent être les réserves qu'un artiste impartial serait en droit de faire à ce sujet.

Mais tout le monde sait qu'on ne confie l'exécution des vitraux qui ornent nos églises qu'à des élèves sortis des écoles Saint-Luc, et je n'hésite pas à dire que l'éducation artistique qu'y reçoivent ces élèves est incomplète et, dans tous les cas, n'est point faite pour développer leur personnalité créatrice.

C'est que, sous le prétexte d'art religieux, on y enseigne la plate imitation de l'imagerie religieuse; en un mot, on y enseigne cette chose éminemment antiesthétique qu'on appelle le *pastiche*.

Or le pastiche, en art, c'est la mort. Le pastiche n'est point la tradition; c'est de l'impuissance sous son aspect le plus stérile. Cette impuissance et cette stérilité artistiques de l'École Saint-Luc apparaissent, d'une manière flagrante, dans les productions de ses élèves, notamment de ceux qui font le vitrail.

En effet, ce sont précisément ceux-ci qu'on encourage. C'est à eux seuls qu'on s'adresse chaque fois qu'il s'agit de placer un vitrail d'art dans une église. C'est à eux seuls qu'on en confie

la composition et l'exécution. Aussi, leurs verrières portent-elles toutes l'empreinte de la même erreur : le *pastiche*. Il en résulte une uniformité dans la banalité qui semble la marque de fabrique — c'est le mot ! — du saint-luquisme.

« Ce sont ces banalités-là que les autorités religieuses et civiles choisissent, soit par préférence, soit par inconscience, mais surtout par incompétence, pour orner nos sanctuaires !

Il suffit de visiter quelques-unes de nos églises pour se convaincre de l'infériorité artistique des verrières qu'on y place et qu'on ose encore appeler des « vitraux d'art ».

En réalité, l'art en est absolument absent.

...

...

...

*
* *

« Mais comment, dira-t-on, peut-il en être ainsi ?

« Voici, en quelques mots, comment, depuis des années, à la faveur d'une indifférence, pour ne pas dire complaisance, de certains corps compétents, se perpétue le mal.

« C'est, le plus souvent, un paroissien toujours « généreux et charitable », selon la formule consacrée, « paroissien », en général, aussi dénué de goût, faut-il le dire, qu'il est charitable, et qui, dans l'espoir d'obtenir un certain nombre d'indulgences, exprime à la fabrique d'église son désir de faire don d'un vitrail à sa paroisse.

« C'est presque toujours le donateur ou la fabrique d'église qui fait le choix de l'exécutant. Ce choix, est-il besoin de le dire, se porte invariablement sur des verriers ayant accompli leur éducation dans l'une ou l'autre des écoles Saint-Luc, écoles qui ont, comme on le sait, la prétention de monopoliser l'enseignement artistique religieux. Ces verriers saint-luquistes livrent des projets à la façon mercantile dont les représentants de commerce livrent leurs échantillons. On leur commande un sujet religieux quelconque comme on commande chez l'industriel d'en faire une marchandise, l'art du vitrail étant devenu

une vulgaire et profanatrice industrie, représentée par quelques artisans plus ou moins dégrossis et travaillant au rabais.

C'est que ces verriers ont seulement appris la technique matérielle du vitrail en artisans plus ou moins habiles, je le veux bien, mais jamais en *artistes*. Toute l'esthétique du vitrail leur fait donc complètement défaut. De là un manque absolu de personnalité et d'originalité dans leur dessin, leur couleur et leur composition. Mais comme le souci et la compétence esthétiques sont rarement les qualités dont font preuve les administrations fabriciennes, ainsi que les conseils communaux consultés, le placement des verrières s'accomplit sans la moindre préoccupation de la valeur artistique de celles-ci.

Quant à l'autorité diocésaine, consultée, elle aussi, il semble bien qu'elle ne s'oppose jamais au désir pieux du donateur ou du conseil fabricien, puisqu'elle se laisse guider uniquement dans son approbation automatique par des considérations de détail et de caractère exclusivement théologique ou liturgique, ce qui, on en conviendra, n'est pas suffisant.

L'autorité diocésaine reste donc indifférente, peut-on dire, à l'esthétique du projet.

Le placement d'un vitrail dans une église est, on le voit, subordonné à une autorisation préalable, mais cette autorisation est accordée automatiquement.

Je viens d'indiquer d'une manière sommaire, mais exacte, les quatre éléments d'ordre administratif qui accordent invariablement l'autorisation, sans jamais se soucier véritablement de la valeur artistique du projet, à savoir : le donateur, la fabrique d'église, le conseil communal et l'autorité diocésaine.

Il en est cependant un cinquième qui intervient : la Commission royale des Monuments, à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir en qualité de Membre Correspondant et qui, j'ose le dire, malgré tout le respect que je dois à mes collègues, semble s'être montrée jusqu'ici trop indulgente à l'égard des projets médiocres qu'on soumet, en dernier lieu, à sa com-

pétence. En faisant allusion à cet organisme officiel, dont l'utilité et la raison d'être ne sont contestées par personne, je ne cherche aucunement à mettre en doute les bonnes intentions des hommes de probité et de savoir qui le représentent. On peut même dire que ses dirigeants tout au moins sont plutôt bien disposés à l'endroit de la cause que je défends et préféreraient voir de vrais artistes exécuter les projets de vitraux.

Malheureusement, l'attitude générale de la Commission centrale apparaît comme étant un peu trop passive, parce qu'elle semble vouloir se complaire dans un rôle purement consultatif. Elle contribue ainsi, dans une certaine mesure, à faire perdurer une situation de nature à nuire à nos artistes en particulier et à l'art du vitrail en général.

Cependant, il me semble qu'elle pourrait user davantage du prestige public dont elle jouit comme corps compétent, en réagissant, dans la mesure des pouvoirs réglementaires dont elle est investie, contre les effets désastreux de la routine administrative ou d'influences étrangères à l'art, routine et influences qui se sont trop fait sentir jusqu'ici, de l'avis de tous ceux qui sont las de voir déshonorer nos édifices religieux par les fabricants de vitraux au rabais.

Il ne suffit pas, lorsqu'un projet de verrière est soumis à l'appréciation de la Commission des Monuments, que celle-ci se contente d'émettre quelques bienveillantes critiques d'ordre archéologique ou héraldique, à propos de quelque détail insuffisant. Ce qu'elle devrait faire avec plus d'énergie, c'est de protester d'une manière catégorique contre la banalité de la composition, l'indigence du dessin et l'inharmonie des couleurs, chaque fois qu'un projet malheureux et indigne lui parvient, présenté par les conseils fabriciens d'églises, et le dénoncer au Gouvernement comme inexécutable. En n'agissant pas de la sorte, en ne mettant pas un terme à une situation routinière et malfaisante, elle continue, je le répète, à encourager tous les

commis-voyageurs en vitraux qui cherchent à placer leurs échantillons de décalcomanie à autant le mètre carré.

*
.

Je viens, mes chers confrères, de vous signaler brièvement l'erreur dans laquelle on semble vouloir persister en Belgique, erreur qui entretient l'état de décadence dans lequel on a laissé tomber l'une des expressions les plus merveilleuses de l'art décoratif monumental et religieux, erreur qui consiste à confier à un petit groupe de pasticheurs impuissants — ce sont, en effet, toujours les mêmes noms qui reviennent dans les rapports des *Bulletins officiels de la Commission royale des Monuments* — le soin d'exécuter les vitraux de nos églises. C'est contre cette erreur que le Comité des Correspondants de la Commission royale des Monuments s'est nettement élevé, après que j'eus l'occasion de lui en faire comprendre tous les inconvénients. Je me plais, à ce propos, à rendre hommage ici à M. Béco, gouverneur du Brabant, président du Comité des Correspondants, lequel proposa à la Commission centrale un projet de circulaire à adresser aux administrations communales et fabriciennes et par laquelle on engagerait celles-ci à confier de préférence la décoration verrière à des artistes qualifiés, c'est-à-dire ayant orienté leur talent vers la décoration monumentale, et non plus à des quelconques et malhabiles artisans.

La Commission centrale s'empressa de répondre, à cette proposition raisonnable, qu'elle ne pouvait souscrire au projet d'une pareille circulaire. Et comme si elle voulait donner une preuve à l'appui de ce qu'elle affirmait dans sa réponse à la lettre de M. le Gouverneur, elle fit soumettre quelques jours après à l'avis du Comité des Correspondants un nouveau projet de vitrail destiné à l'une des églises de la province de Brabant, lequel projet se distinguait précisément par la plus lamentable banalité puisqu'il était l'un de ces tristes spécimens de verrières totalement dépourvues d'art et qui font la honte de nos

sanctuaires ! L'auteur était, en effet, un de ceux qui font du vitrail, non pas un art, mais une industrie !

Ainsi donc, on le voit, ceux-là mêmes qui devraient être les premiers à protester contre la profanation de l'iconographie verrière, laquelle devrait être, en toute logique, laissée au goût supérieur de véritables artistes, contribuent, à cause de leur trop grande passivité, à favoriser, non pas les artistes, mais les marchands qui portent bien mal le nom de « peintres verriers ». Un peintre verrier n'est pas seulement un homme qui place plus au moins bien des fragments de verre colorié dans des contours de plomb : un véritable peintre verrier est un artiste décorateur qui possède l'art de la composition, du dessin, de la peinture, en même temps que le sens de la beauté, et qui, tout en tenant compte de l'expérience d'une tradition, sait mettre en même temps celle-ci au service de sa personnalité originale.

S'il n'est pas *cela*, le peintre verrier n'est qu'un vulgaire pasticheur. Et c'est malheureusement le cas pour la plupart de ceux auxquels, en Belgique, on confie la conception et l'exécution des vitraux, à quelques très rares exceptions.

*
* *

Et ici la question se pose : faut-il, oui ou non, continuer à abandonner le bel et grand art du vitrail à des verriers pasticheurs, ou faut-il, comme on le fait dans d'autres pays, le replacer entre les mains plus conscientes des vrais artistes décorateurs ?

Quant à moi, qui n'ignore pas tout à fait les ressources artistiques que de vrais artistes peuvent tirer de cet art merveilleux et essentiellement décoratif, pour avoir eu l'occasion de le pratiquer, — à l'étranger ! — je n'hésite pas à répondre : *oui, il faut arracher l'art du vitrail des mains de ses profanateurs et le replacer dans celles d'artistes consciencieux et originaux.*

Certains, je le sais, objecteront que nos peintres ne sont pas suffisamment familiarisés avec la technique du vitrail. Cette

objection, je m'empresse de le déclarer, est vaine. Elle est précisément celle qu'on faisait en Angleterre, à l'époque, pas bien éloignée, où Ruskin, le grand esthète anglais, avec William Morris, Wats, Burne-Jones, Walter Crane, et bien d'autres artistes distingués, résolurent de tenter la rénovation du vitrail en Grande-Bretagne. Cette rénovation s'est faite. Et depuis, on peut admirer partout dans les églises et les universités du Royaume-Uni les splendides verrières qu'y ont exécutées les peintres anglais.

Est-il besoin de rappeler les vitraux remarquables de Burnes-Jones, lui qu'on avait cru le moins apte à adapter son dessin aux exigences de la couleur verrière?

Tous ceux qui visitent l'Angleterre et l'Écosse en artistes sont unanimes à dire que Burne-Jones a réalisé dans l'art du vitrail de véritables chefs-d'œuvre de style, de composition et de couleur. Pour ma part, je n'hésite pas à affirmer que ses immenses verrières de l'Université de Glasgow, ainsi que celles de la vieille église de Paisley, en Écosse, égalent, en beauté de style et en richesse de couleur, les plus beaux vitraux du XII^e et du XIII^e siècle, sans oublier celles qu'il exécuta pour la cathédrale et l'Université d'Oxford, du Collège de Cambridge, de Bradfield, de l'Abbaye de Waltham, ni celles de la cathédrale de Salisbury et de Birmingham et qui laissent une impression inoubliable à ceux qui eurent l'occasion de les contempler.

Voilà ce que peut un artiste, quand il adapte son talent de dessinateur, de compositeur et de peintre à l'art splendide du vitrail!

Rares sont d'ailleurs les peintres anglais qui n'ont pas, depuis, exécuté des vitraux, soit pour des monuments religieux et civils, soit pour des hôtels ou des maisons particulières. Aussi, dans toutes les écoles d'art d'Angleterre, l'art du vitrail fait maintenant partie intégrante de l'éducation artistique. Et il en est de même en Amérique, en Allemagne, en Hollande, en France, en

Italie et ailleurs, où ce sont des artistes qui exécutent les cartons et en dirigent l'exécution.

Ce n'est qu'en Belgique qu'on s'obstine à confier cet art éminemment précieux, non pas à des personnalités artistiques connues, mais à des ouvriers parmi lesquels se trouvent, sans doute, des artisans plus ou moins habiles, mais totalement dépourvus, dans tous les cas, du haut sens esthétique qu'exige la conception du vitrail.

Pourquoi ne suivrait-on pas chez nous l'exemple de ce qui se fait dans les autres pays? Manquons-nous d'artistes capables? Nos artistes sont-ils inférieurs? La Belgique est-elle une nation artistique mais impuissante à employer les véritables ressources dont elle dispose, impuissante à utiliser véritablement les talents divers qui s'y manifestent? Il semble bien, à voir les choses de près, qu'il en est ainsi.

Cependant, je pense que nous possédons tous les éléments de valeur, mais que nous ne savons, en effet, mettre leur valeur à profit. Je pense aussi que les pouvoirs publics, en général, et particulièrement, peut-être, l'Administration des Beaux-Arts, sont, en grande partie, responsables de cet état de choses qui fait qu'on ne donne pas assez d'occasions à nos peintres de déployer leur talent dans les diverses manifestations de la production artistique.

La marche à suivre est celle qui, à l'heure présente, est suivie dans d'autres pays. Elle consiste à employer des artistes peintres dont l'éducation est complétée par l'étude des adaptations décoratives pour l'exécution des verrières d'art. J'ai la profonde conviction que si nous procédions ainsi, dans notre pays, nous obtiendrions, au bout de peu de temps, des résultats surprenants.

*
* *

C'est d'ailleurs la voie suivie dans le passé, pendant des siècles, où l'on voit, pour ne citer que les noms les plus

illustres de l'art pictural ancien, les Van Eyck, les Leonardo da Vinci, les Lucas de Leyde, les Albert Dürer, les Lorenzo Ghiberti, les Vasari, les Holbein, les Van Orley, les Van Dyck, etc., exécuter les cartons des vitraux et diriger leur exécution. On peut dire que du moyen âge à la Renaissance les verrières qui décorent si glorieusement et si fastueusement les cathédrales, les églises et les chapelles, étaient l'œuvre, non pas de fabricants, mais de grands peintres.

Il n'entre point dans mes intentions de faire ici l'histoire du vitrail, mais il me plaît cependant de rappeler que l'art du *vitripictor* est l'une des plus belles, des plus riches efflorescences de la pensée esthétique décorative et qui s'est déployée, dans toute la splendeur de sa magie, à travers le mysticisme chrétien.

On peut dire que les vitraux, venus d'Orient, sont comme une sorte de transfiguration de la mosaïque, car c'est, en effet, l'iconographie religieuse des premières basiliques byzantines qui leur donna naissance. Mais le vitrail, s'il semble, depuis, avoir servi à illustrer plus particulièrement le dogme catholique, en s'adaptant, d'une manière merveilleuse et grandiose, à l'architecture des églises, peut également s'adapter à des architectures civiles, à des monuments modernes. Son procédé, sa technique, son esthétique peuvent répondre à toutes les exigences de l'art monumental décoratif de n'importe quelle époque. Il y a peut-être lieu de s'étonner de ce que nos architectes modernes ne songent pas davantage à employer plus souvent, en Belgique notamment, cette forme prestigieuse et somptueuse du décor.

En le faisant, ils aideraient grandement à provoquer une rénovation de la peinture sur verre, ainsi que cela s'est fait en Angleterre.

Mais, je le répète, pour qu'il en soit ainsi, pour qu'une résurrection de l'art du vitrail puisse se produire, il faut que l'on confie à des artistes de valeur, à des personnalités du

monde de l'art, et non à des ouvriers verriers seuls, ces sortes de travaux.

Si au XI^e, au XII^e, au XIII^e siècle les églises de Poitiers, de Bourges, de Sens, du Mans, celles de Reims, de Chartres, de Tours, de Rouen, etc., pour ne citer que les plus célèbres du beau pays de France, voient leurs grandes fenêtres ogivales s'emparadiser de vitraux magiques qui font l'étonnement et l'émerveillement de nos yeux, c'est parce que ces vitraux sont l'œuvre des meilleurs artistes de l'époque, c'est-à-dire qu'ils furent exécutés d'après leurs cartons et sous leur direction.

Il en fut de même pour les monastères, les chapelles et les châteaux des XIV^e et XV^e siècles, dont les fenêtres furent enluminées par de véritables artistes. C'est, en effet, au XV^e siècle que le pape Jules II fit venir à Rome le grand peintre verrier Guillaume de Marcillat, afin d'y exécuter des vitraux d'après les cartons de Raphaël.

C'est vers le XVII^e siècle, époque de décadence, qu'on vit, peu à peu, l'art magnifique du vitrail commencer à être méconnu et qu'on se mit à en confier l'exécution à des artisans copistes. Le mauvais goût s'accrut dès lors de plus en plus. Le vitrail y fut tellement dédaigné, que des Jésuites firent murer, à Florence, des vitraux admirables du XII^e et du XIII^e siècle!

Le XVIII^e siècle a, pour ainsi dire, systématiquement détruit les belles verrières existantes. Le grand art du vitrail y fut complètement abandonné et remplacé par de petits et insignifiants vitraux d'appartement.

Le réveil de l'architecture gothique au XIX^e siècle eut pour effet de réveiller en même temps l'art du vitrail. Malheureusement, ce retour archéologique et souvent maladroit au moyen âge a fait qu'on a négligé de s'adresser à des artistes et qu'on a abandonné, en général, la peinture sur verre à des artisans impuissants.

Ce que nous appelons aujourd'hui le saint-luquisme, c'est-

à-dire l'école des pasticheurs, n'existait pas au moyen âge. Les vitraux de cette époque — Dieu merci ! — ne sont point des pastiches, mais bien des créations personnelles d'artistes œuvrant selon la tradition vivante et le sentiment religieux de leur temps. Les artistes d'alors trouvaient, pour l'exécution de leurs cartons, des artisans habiles et honnêtes au sein de ces admirables corporations d'art qui resteront l'honneur d'une époque qui a su, comme nulle autre, pour me servir d'une expression typique de Victor Hugo, harmoniser « l'énorme » et le « délicat ».

C'est malheureusement le contraire qui se voit aujourd'hui, surtout dans notre pays, où c'est l'École Saint-Luc qui monopolise la pastichisation verrière la plus banale qui soit, sous le prétexte de la restauration de l'art religieux, comme si l'art religieux devait se limiter à une imagerie dépourvue de caractère, conçue en dehors de toute personnalité artistique. Rien de mieux que de chercher à restaurer l'art religieux pour l'adapter aux églises de style ogival, mais il ne faut pas que l'art du vitrail, cette expression merveilleuse de l'art religieux, continue à devenir la proie d'enlumineurs de mauvais goût ; en un mot, il ne faut pas qu'il tombe entièrement entre les mains d'un clergé sans esthétique.

Certes, l'art du vitrail exige de celui qui le pratique un esprit religieux, puisqu'il n'est autre, en somme, que la spiritualisation de la forme et de la couleur. Il faut, évidemment, pour le pratiquer, une conception esthétique supérieure, autrement supérieure, on en conviendra, que celle qu'en a un peintre de vaches ou de chiens, par exemple. Pour faire du vitrail, il faut être un idéaliste en art, c'est-à-dire le contraire d'un artiste ignorant qui se complait dans une instinctive et épaisse virtuosité et qui, sans cesse, refait le même tableautin pour les besoins de la vente. Mais cela ne veut pas dire que pour savoir exécuter le vitrail, il suffit d'être un bigot et de connaître son catéchisme par cœur. Si la condition pre-

mière de la peinture dans les églises est, pour l'artiste, un certain sens mystique, eh bien ! je n'hésite pas à le dire, rien n'est moins mystique, rien n'est moins religieux, *et rien n'est moins artistique* que les productions du saint-luquisme, à quelques très rares exceptions.

*
* * *

Quel serait donc le moyen le plus sûr pour mettre, dans une certaine mesure, un terme à cette décadence, à cette profanation, peut-on dire, de ce bel et noble art de la peinture sur verre ?

A mon humble avis, il n'y en a qu'un, facilement réalisable : *que l'autorité supérieure prenne la décision formelle d'obliger les administrations fabriennes de s'adresser, pour l'exécution des cartons, non plus à des peintres verriers sans éducation artistique, mais à des artistes de valeur, tout au moins à ceux qui tendent leurs efforts vers le grand art décoratif monumental.*

Il y a quelques années à peine, on voyait encore à Gand le verrier de Béthune qui exécutait des verrières d'après les cartonniers artistes. A Bruxelles, le verrier Capronnier s'adressait de préférence à Charles De Groux.

Le roi Léopold I^{er}, dans le cours de son règne, encouragea particulièrement l'art du vitrail dans notre pays. Lorsque, en 1832, le roi Louis de Bavière fit construire à Munich la cathédrale en style ogival du XV^e siècle, c'est à des peintres munichois connus qu'il fit appel. En France, dès 1830, l'art du vitrail revit. Les peintres Lacoste et Régnier en font. En 1842, Ingres dessina, en collaboration avec Viollet-le-Duc, dix-sept cartons pour la famille d'Orléans, et en 1844 le peintre Chénavaud fit une exposition de ses vitraux aux Champs-Élysées, à Paris, avec l'appui du Gouvernement. La fameuse manufacture de Sèvres fit exécuter de nombreux vitraux par des artistes

français, et les ateliers spéciaux de Metz et du Mans ont fait dans ce sens des efforts répétés.

Le gouvernement français confia au jeune peintre Maréchal les verrières de l'église Saint-Vincent de Paul, à Paris, en même temps qu'il confia à ce même artiste la restauration des merveilleux vitraux de la Sainte Chapelle. Au peintre Lusson, il confia de vastes travaux de vitrerie de l'église Sainte-Clotilde, de même qu'à Galimard et Jourdy, élèves d'Ingres. Eugène Delacroix, lui aussi, exécuta des cartons pour l'église de Dreux, en 1842. Les artistes Dubois, Flandrin, Ziegler, Decaisne, Deveria, Steinheil en exécutèrent pour le compte de la manufacture de Sèvres.

Le peintre Jean-Paul Laurens exécuta un vitrail représentant le *Jugement dernier* au château de Chaumont-sur-Loire. Le peintre Baudry, le décorateur habile de l'Opéra de Paris, exécuta des vitraux remarquables, ainsi que les peintres contemporains Charles Besnard et Maurice Denis, etc.

Je pourrais allonger la liste des artistes qui, à l'étranger surtout, furent appelés par les pouvoirs publics, civils et religieux, à exécuter des vitraux. Si j'ai tenu à en citer quelques-uns, c'est pour montrer qu'il est possible de pratiquer cet art, qui exige des capacités de dessin et de composition, plus peut-être que nul autre, en dehors des écoles particulières de Saint-Luc, qu'il ne faut pas confondre avec la fameuse confrérie de Saint-Luc existant à Lyon en 1496, véritable confrérie d'art celle-là, et où l'on exigeait des preuves sérieuses de capacité dans le métier, si l'on en juge par l'article 46 du règlement du grade de compagnon verrier, et dont voici le texte en français de l'époque : « *si compagnon verrier veult maistre passer, fera ung disner au dis maistres verriers jurez dudit mestier bien et honnestement* ».

En ce temps-là l'art de la peinture sur verre n'était pas un commerce. L'exécutant du carton et du vitrail était lui-même un artiste ayant reçu une éducation complète. Le métier était

considéré d'ailleurs comme une chose sacrée. Il était même tenu secret, afin qu'il ne fût point profané, ceux qui le pratiquaient étant des artistes guidés par un idéal élevé.

C'est, en vérité, à partir du XVII^e siècle que le métier, à mesure que le goût artistique faiblit, se commercialise. On abandonne alors cet art à ceux qui ne sont pas *maîtres*. Des documents de l'époque nous montrent des devis de marchands de vitraux disant textuellement, au sujet de l'exécution des cartons : « *Vous le ferez faire par qui vous voudrez. Nous ne nous occupons pas de ces choses. Nous vendons à autant le pied...* » Notez qu'il s'agissait de travaux de verrières, en 1640, pour l'église d'Auch et que le devis en question est signé par le peintre verrier de l'époque, Rimangia ⁽¹⁾.

Nous sommes loin, déjà, comme on le voit, de la probité artistique de ces groupements corporatifs composés de religieux et de laïques, dans le genre de ceux dont les membres s'appelaient les « frères pontifes » et auxquels nous devons les premiers et les plus beaux vitraux qui décorent les cathédrales d'Allemagne, d'Angleterre, de France et d'ailleurs.

Et ainsi, peu à peu, cette peinture sur verre que des artistes consciencieux avaient, dans le cours des siècles, élevée au sommet de l'art, à mesure que les maîtres verriers, ces imagiers du moyen âge, — ces alchimistes transmutateurs faisant jaillir dans la lumière et dans les ombres des édifices religieux des paradis de formes et de couleurs, — progressaient dans l'art du dessin et de la composition, c'est-à-dire dans le grand style religieux et artistique de leur temps, peu à peu, dis-je, cette peinture sur verre dégénéra, jusqu'à ce qu'elle devint ce qu'on en a fait en Belgique, actuellement, hélas !

Fait caractéristique, c'est dans les pays où le saint-luquisme n'a pu entièrement exercer son appauvrissante influence, que la

(1) LEVY, *Histoire de la Peinture sur verre*.

peinture des vitraux a été admirablement rénoverée par les artistes eux-mêmes, ainsi que je le disais plus haut.

Si donc en Grande-Bretagne les artistes peintres se sont mis à pratiquer l'art du vitrail, pourquoi ne pourrait-il en être de même dans notre pays, où les nombreuses églises nous montrent de si glorieux et anciens exemples de beautés verrières?

Si nos artistes ont à connaître et à observer dans la composition des sujets religieux destinés aux églises les règles du symbolisme hiératique et dogmatique, ils s'y appliqueront autant et aussi bien que n'importe quel autre verrier. Ils sauront, mieux que de simples artisans copistes, mettre leur talent au service de la pure esthétique religieuse. L'essentiel, c'est qu'ils puissent, au lieu de se livrer à de plats et vulgaires décalques archéologiques, à d'inexpressives et monotones imitations, créer des œuvres vivantes, idéales et originales à la fois.

Respecter les traditions artistiques religieuses n'implique nullement qu'il faille faire acte de servilité absolue en faisant fi de toute création personnelle.

Sous ce rapport, je suis heureux d'être en accord avec de nombreux prêtres éclairés. Je cite avec plaisir ce passage de l'ouvrage bien connu du révérend père Cahier : *MÉLANGES ARCHÉOLOGIQUES* : *Il est bon de remarquer que le symbolisme a su suivre les besoins des âmes et se modifier avec eux. Si donc nous pénétrons dans l'esprit du symbolisme, nous saurons le faire revivre sans le calquer; il y a plus : se borner au calque de ses formes, ce serait bien réellement le tuer. Le moulage ne reproduit pas la vie, et la momification est incompatible avec elle. Dans les constructions nouvelles, il nous faut des formes parlantes et non pas de mortes copies; de l'art vivant et non pas de l'archéologie toute pure.*

Ces paroles du père Cahier ne sont-elles pas la condamnation même de l'erreur dans laquelle sont tombées les écoles Saint-Luc, erreur qui nous a valu depuis quelques années tant d'accablants pastiches?

Et cette erreur menace de se perpétuer si l'on ne réagit pas, c'est-à-dire si l'on continue à commander des projets de vitraux à des fabricants de peinture sur verre, à ces mercantis de l'art religieux moderne.

Malheureusement, ces commandes se multiplient ! Il suffit de jeter un coup d'œil sur les bulletins officiels spéciaux pour se rendre compte du grand nombre de verrières commandées chaque année par les conseils fabriciens et les pouvoirs publics à des marchands verriers qui, le plus souvent, ne savent ni composer, ni dessiner, ni peindre. Jamais, vous n'y verrez qu'on s'est adressé, comme cela se fait en Angleterre, en France, en Italie, en Hollande, à des artistes connus et que leur tendance désigne pour l'exécution de tels travaux.

Aussi est-ce dans l'espoir de voir la Classe des beaux-arts s'émouvoir de cet état de choses que je me suis permis d'attirer son attention, en la priant de bien vouloir intervenir, avec l'autorité académique dont elle jouit, auprès des autorités supérieures gouvernementales.

Je ne me dissimule point, mes chers Confrères, les difficultés qu'on peut rencontrer pour atteindre un résultat sérieux dans le sens que je viens d'indiquer. Rien n'est moins aisé, je le sais, que de vouloir aller à l'encontre de l'inertie routinière ou de la mauvaise volonté des uns et des autres.

Cependant, je pense que si la Classe des beaux-arts, corps supérieur formé de compétences reconnues, formulait un vœu favorable en appuyant les observations que je viens d'avoir l'honneur d'émettre, elle pourrait aider sérieusement à apporter un changement sensible dans la situation présente. Elle contribuerait en même temps à faciliter aux jeunes peintres les moyens de s'essayer dans cette carrière si intéressante de l'art du vitrail et permettrait à des artistes qualifiés de s'engager dans cette voie qui semble appeler tout naturellement le caractère de leur talent.

Messieurs, le vœu que je vous propose d'émettre serait à

adresser au Gouvernement, peut-être aussi à l'Archevêché de Malines...

Voici d'ailleurs le texte que je sou mets à votre approbation et qui, naturellement, pourra subir certains amendements, si vous le jugez nécessaire.

VOEU.

La Classe des beaux-arts, désireuse de voir se manifester en Belgique une rénovation du noble art du vitrail, rénovation analogue à celle qui s'est déjà manifestée en d'autres pays, exprime le vœu qu'il serait hautement désirable que les pouvoirs publics, religieux et civils, eussent à cœur d'empêcher les administrations fabri ciennes, et plus particulièrement le clergé, de détruire l'harmonie décorative de nos édifices religieux, anciens ou modernes, par une décoration verrière qui n'est, le plus souvent, comme on l'a dit, que la parodie du sentiment qu'elle prétend évoquer.

La Classe des beaux-arts estime qu'il est nécessaire, à tous les points de vue, que les projets de peinture verrière ne soient plus confiés exclusivement à des peintres verriers plus ou moins industrialisés, mais à des artistes de talent plus spécialement qualifiés, c'est-à-dire à nos peintres décorateurs.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Cogen (L.). La Question de la réforme de l'écriture musicale et sa solution par la notation autonome. Gand, 1922; extr. in-4° (11 p.).
[28.880]

Fett (Harry). Norges malerkunst i Middelalderen. Christiania, 1917; gr. in-4° (256 p., pl., rel. de l'éditeur).
[29.177]

TABLE ANALYTIQUE

A. — COMPTES RENDUS DES SÉANCES.

Académie :

Cent cinquantième anniversaire, 19, 39, 145.

COMPTE RENDU DE LA CÉLÉBRATION :

Mardi 23 mai :

Réception au Palais des Académies, 48^{bis}.

— à l'Hôtel de ville, 48^{ter}.

Raout au Palais des Académies. Exposition, 48^{ter}.

Mercredi 24 mai :

Séance commémorative, 50.

Discours de M. M. Vauthier, président, 55.

— de M. F. Masson, Ministre de la Justice, au nom du Gouvernement, 61.

— de M^{gr} A. Baudrillart, président de l'Institut de France, 64.

— de Sir William-B. Leishman, vice-président de la Royal Society de Londres, 76.

Énumération des Académies et Sociétés étrangères représentées, 78.

Discours de M. A. Lameere, directeur de la Classe des sciences, 83.

— de M. Pirenne, de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques, 89.

— de M. Verlant, de la Classe des beaux-arts, 100.

Réception au château royal de Laeken, 108.

Banquet, 108.

Discours (toast au Roi) par le président de l'Académie, 109.

Télégramme de Sa Majesté, 109.

Discours de M. Hubert, Ministre des Sciences et des Arts (toast aux invités étrangers), 110.

Toasts des délégués étrangers et des délégués des Académies belges, 112.

Volume jubilaire; médaille commémorative, 113.

Adresses, lettres et télégrammes de félicitations, 114.

Table analytique.

Assemblée générale, 37.

Bibliographie :

Bulletins bibliographiques, 24, 36, 48, 144, 156, 203.

Hommages d'ouvrages, 6, 19, 25, 47, 138, 141, 146, 147, 180.

Notes sur des ouvrages présentés :

FETT (HARRY). Norges malerkunst i middelalderen; note par J. Brunfaut, ° 182.

LIGNE (PRINCE DE). Lettres à Eugénie sur les spectacles, édition critique par Gustave Charlier; note par L. Solvay, 152.

SOLVAY (L.). L'Évolution théâtrale; note par P. Bergmans, 12.

VANDEN BORREN (CH). The genius of Dunstable; compositions inédites de Guillaume Dufay et de Gilles Binchois; note par P. Bergmans, 142.

Caisse centrale des Artistes belges :

M. Delvin, élu délégué au Comité en remplacement de M. Le Nain, démissionnaire, 6. — Acceptation d'une somme de 50,000 francs, don de M. Guillaume Charlier, 32.

Comité secret, 6, 47, 138, 142, 158, 181.

Commission administrative :

M. L. Solvay, délégué, 6.

Commission de la Biographie nationale :

M. E. Verlant, délégué, 6.

Rapport annuel, 39, 42.

Commission de la « Brabançonne » :

M. S. Dupuis fait rapport, 148; impression au *Bulletin*, 157; rapport, 158.

Commission des Bustes :

Élection de M. Rousseau, 146; réélection des membres sortants, 181.

Commission des Finances :

Élection de M. De Vriendt, 146.

Commission des Portraits, 19;

Élection de M. Verhaeren, 146.

Commission royale des Monuments :

Commission mixte des objets d'art : Élection de M. Lagae, 146.

Munications et Lectures dont le texte ne figure pas dans le Bulletin :

DES MAREZ (G.). La place Royale à Bruxelles : genèse de l'œuvre, sa conception et ses auteurs. (*Mémoires in-4°*), 158.

Table analytique.

Concours (Grands). Prix de Rome :

Architecture :

1908. Rapport de M. Van Daele; commissaires : MM. Winders, Horta et Van Rysselberghe, 7.

Composition musicale :

1920. Rapport de M. Barbier; commissaires : MM. Dupuis, Du Bois et Jongen, 137, 148.

Vœu de la Commission de surveillance du Conservatoire royal de Bruxelles concernant l'attribution du Prix, 141.

Sculpture :

1920. Rapport de M. van Goolen; commissaires : MM. Rousseau, Rombaux et Lagae, 147.

Concours annuels :

1926. Questions proposées par M. Destrée, 18.
Programme, 19, 22.

Conseil supérieur des Bibliothèques publiques :

Représentant de l'Académie, 147.

Don de M. Guillaume Charlier à la Caisse des Artistes, 32.

Échange de publications :

Musée des Beaux-Arts de Gand, 18.

Élections et nominations :

(Janvier). MM. J. Destrée, *membre*, 5; A. Verhaeren, *membre*, 6, 18, 32;
E. Fabry, *correspondant*, 6, 18; Arbos y Tremanti, *associé*, 6.

(Juillet). MM. J. Lagae, *membre*, 142, 145; E. Laermans et J. Delville, *correspondants*, 142, 145; A.-C. Glazounow et E. Mâle, *associés*, 142, 145, 147.

PRÉSIDENT :

1922. M. M. Vauthier, 5.

DIRECTEUR :

1922. M. V. Rousseau, 6.

1923. [M. A. Baertsoen, 6.]

M. J. De Vriendt (par suite du décès du précédent), 142.

Délégués aux diverses Commissions, voir *Commission...*

Erratum, 156.

Monument de la « Défense Nationale », à Liège, 157; voir aussi : Société centrale d'Architecture.

Motion :

De M. P. Bergmans (l'« Hommage national à G. Fauré »), 144, 145.

De M. S. Dupuis (centenaire de César Franck), 181.

Table analytique.

Nécrologie :

Heymans (J.-A.), 5, 6, 18; Saint-Saëns (C.), 5; Gonse (L.), 18; De Groot (G.), 31, 33, 47; Delvin (J.), 45, 47; Baertsoen (A.), 139, 140; Bonnat (L.), 147.

Notices pour l'Annuaire :

Biographies d'Eug. Smits par Ch. Hermans, 5, 47; — de F. Khnopff par L. Solvay (par suite du décès de J. Delvin), 5, 142; — de X. Mellery par G. Van Zype, 5; — d'Éd. Fétis et de H. Hymans par L. Solvay, 25, 137; — d'A. Hennebicq par Ch. Hermans, 25; — d'E. Acker par J. Brunfaut, 141; — de J. Delvin par G. Hulin de Loo, 142; — de J. de Lalaing, 145; — de J. Lambeaux par L. Solvay, 146; — de G. De Groot par Ad. Max, 146; — de J.-A. Heymans par E. Claus et E. Verlant, 146.

Personnalité civile de l'Académie :

Rapport, 39; Approbation du rapport et décisions de l'Assemblée générale, 38; Projets de loi et arrêté, 142; Approbation d'une rédaction modifiée, 146.

Prérogatives de l'Académie, 38.

Prix Acker (Architecture) :

Fondation, 137, 145; 150; Règlement, 150; Première période, programme, 181.

Prix Godecharle :

Architecture :

1914. Rapport de M. Hendrickx; commissaires : MM. Brunfaut, Van Ryselberghe et Horta, 6, 138, 148; avis des commissaires transmis au Ministre; discussion de questions générales reportée à la séance de janvier, 181.

Bourse non conférée, 5.

Peinture :

1914. Rapport de M. F. Pycke, 18, 47.

Attribution d'une bourse à M^{lle} Demeuse, 5.

Sculpture :

Bourse non conférée, 5.

1914. Rapport de M. A. Courtens; commissaires : MM. Rousseau, Rombaux et Lagae, 180.

Prix J.-E. Marchal, 150;

Règlement, 151.

Rapports :

a) Sur les travaux publiés dans la collection des *Mémoires* :

AUDA (ANT.). L'Ecole musicale liégeoise; rapport de M. P. Bergmans, 25; de M. S. Dupuis, 28.

Table analytique.

b) Sur des travaux non publiés par l'Académie :

COOSEMANS (E.). Etude sur l'évolution du paysage peint pour lui-même du XVII^e siècle à nos jours, en Italie, en France, en Hollande, en Angleterre et en Belgique, d'après les tableaux conservés dans les endroits publics à Bruxelles; rapport de M. Claus, 7.

— Quelle est la part de collaboration qu'il convient d'attribuer à chacun des deux frères Van Eyck, Hubert et Jean, dans le retable de l'*Agneau mystique* de l'église Saint-Bavon, à Gand ? — Rapport de M. Hulin de Loo, 7.

Règlement général de l'Académie :

Modification à l'article 16, 38.

Séance publique : Remise. Résolution et décision de la Classe, 149; 157.

Société centrale d'Architecture de Belgique :

Vœu relatif à un monument, de M. P. Jaspar; appuyé par la Classe, 146, 149; Remerciements, 157.

Soldat inconnu (Hommage au), 16 décembre, 181.

Union académique internationale des beaux-arts, 19.

Université de Gand (Question de l') :

La Classe se rallie à la décision de la Classe des lettres, 148, 157; Résolution, 180.

B. — COMMUNICATIONS ET LECTURES.

DELVILLE (J.). L'Art du Vitrail en Belgique, 185.

TABLE ONOMASTIQUE

Les noms des académiciens sont en petites capitales.

Les chiffres en caractères gras indiquent la page d'une communication.

A

- Académie américaine des arts et des lettres, New-York, 51, 79.
 Académie américaine des arts et des sciences, Boston, 51, 79.
 Académie arabe, Damas, 81, 133.
 Académie britannique, 48^{bis}, 52, 80, 117.
 Académie des arts et des sciences du Connecticut, New-Haven, 81.
 Académie des beaux-arts, Paris, 52, 79.
 Académie des inscriptions et belles-lettres, Paris, 52, 79.
 Académie des sciences, Amsterdam, 53, 81.
 Académie des sciences, Christiania, 53, 80.
 Académie des sciences, Lisbonne, 53, 81.
 Académie des sciences, New-York, 51, 79.
 Académie des sciences, Paris, 51, 79.
 Académie des sciences, Petrograd, 53, 82, 130.
 Académie des sciences, Turin, 53.
 Académie des sciences, belles-lettres et arts, Bordeaux, 52, 80.
 Académie des sciences et des lettres, Christiania, 48^{ter}, 126.
 Académie des sciences, lettres et arts, Arras, 52, 80.
 Académie des sciences morales et politiques, Paris, 52, 79, 156.
 Académie des sciences, Société royale de Naples, 82, 125.
 Académie française, 51, 64, 79.
 Académie hongroise des sciences, 137.
 Académie impériale du Japon, Tokyo, 48^{ter}, 53, 79, 125.
 Académie nationale des sciences, Washington, 48^{bis}, 51, 79, 115.
 Académie polonaise des sciences et des lettres, Cracovie, 48^{ter}, 53, 81, 128.
 Académie royale danoise, Copenhague, 114.
 Académie royale d'archéologie, Anvers, 54.
 Académie royale d'archéologie de Belgique, 148.
 Académie royale de langue et de littérature françaises, 38, 54, 112.
 Académie royale de médecine, 54, 112.
 Académie royale des arts, 52, 80, 145.
 Académie royale des beaux-arts (de Brera), Milan, 82, 124.
 Académie royale des Lincei, Rome, 53, 80.
 Académie royale des sciences de l'Institut de Bologne, 82, 123.

Table onomastique.

Académie royale des sciences et lettres,
Copenhague, 48^{bis}, 51, 79.

Académie royale des sciences, Turin,
80.

Académie royale des sciences exactes,
physiques et naturelles, Madrid, 51,
79.

Académie royale d'histoire, Madrid, 51,
79.

Académie royale flamande, Gand, 48^{bis},
54, 112, 134.

Académie royale serbe, Belgrade, 54,
81.

Académie roumaine, Bucarest, 82, 129.

Académie royale suédoise des sciences,
Stockholm, 48^{ter}, 54, 81, 131.

Académie yougo-slave, Zagreb, 54, 81.

Acker (Comité organisateur de la mani-
festation — et Prix —), 137, 145.

ACKER (Ernest), 141, 181.

Adelaïde, 82.

Albert (L'Archiduc), 148.

Albert I^{er} (S. M.), 50, 108, 109, 110.

Allemands, 49.

Amérique, 47, 79, 81.

Amsterdam, 53, 81, 146.

Angleterre, 7, 47.

Anvers, 54.

ARBOS Y TREMANTI, 6.

Arlon, 54.

Arras, 52, 80.

Asie, 79, 81.

Athènes, 48^{ter}, 53, 80, 119.

Auda, 25.

Australie, 82.

B

BAERTSOEN (A.), 6, 18, 47, 139, 140.

Balanos (N.), 53.

Barbier (R.), 137, 148.

Barcelone, 51, 79.

BARTHOLOMÉ (A.), 47.

Batavia, 82.

Baudrillart (M^{sr} A.), 50, 51, 64, 108.

Belgique, 7, 48^{bis}, 112, 134, 185.

Belgrade, 54, 81.

BENEDITE (L.), 52.

Bengale, 48^{ter}, 53, 79, 122.

BENLLIURE Y GIL, 47.

BERGMANS (P.), 6, 17, 25, 30, 39, 42, 141,
143.

Berne, 81, 132.

Berry (Sir George), 52.

Bertin (E.), 51, 108.

BESNARD (A.), 47.

Binchois (Gilles), 141, 142.

Blaise (E.), 52.

Blomfield (Sir Reginald), 52.

Bologne, 82, 123.

BONNAT (L.), 140, 147.

Bordeaux, 52, 80.

BORDET (J.), 39.

Boston, 51, 79.

BOULENGER (G.-A.), 52.

Brabant, 5.

BRANLY (E.), 52.

Brera, 82, 124.

Brisbane, 82.

BRUNFAUT (J.), 6, 141, 142, 148, 180, 181,
185.

Bruxelles, 7, 32, 48^{ter}, 54, 135, 141, 147,
148, 158.

Bucarest, 82.

Bulic (M^{sr}), 54.

C

CAGNAT (R.), 52.

Calcutta, 53, 79, 122.

Cambridge, 52, 80.

CAVVADIAS (P.), 53.

Cercle archéologique, Mons, 54.

Chalmers Mitchell (P.), 52.

Chambre des Représentants, 148.

Charles V, 147, 148.

Charlier (Guillaume), 32.

Charlier (Gustave), 148, 152.

Chodat (R.), 54.

Christiania, 48^{ter}, 53, 80, 126, 182.

CLAUS (E.), 7, 146.

Table onomastique.

Collège des bourgmestre et échevins de Bruxelles, 48^{ter}.
Comité hellénique, 119.
Commission provinciale des bourses d'études du Brabant, 5.
Commission royale des Monuments (Commission mixte des objets d'art de la), 146.
Congrès archéologique de Tournai, 148.
Connecticut, 81.
Conseil communal de Bruxelles, 48^{ter}.
Conseil supérieur des Bibliothèques publiques, 147.
Conservatoire royal de Bruxelles (Commission de surveillance du), 141.
Coosemans (E.), 7, 11.
Copenhague, 48^{bis}, 51, 79, 114.
CORDONNIER (L.-M.), 52.
Corps académique universitaire, Athènes, 48^{ter}, 53, 80, 119.
Courstens (Alfred), 180.
Cracovie, 48^{ter}, 53, 81, 128.
Croates, 54, 81.

D

Damas, 81, 133.
Dandois (L.), 54.
Danemark, 48^{bis}, 51, 79, 114.
de Ceuleneer (A.), 54.
DE GROOT (G.), 31, 32, 33, 47, 146.
de la Fontaine (H.), 53.
DE LALAING (J.), 145.
DE LA VALLÉE POUSSIN (Ch.-J.), 53.
DELVILLE (J.), 142, 145, 185.
DELVIN (J.), 5, 6, 45, 47, 142.
Demeuse (M^{lle} E.), 5.
de Sanctis (G.), 53, 108.
DES MAREZ (G.), 158.
DESTRÉE (J.), 5, 18, 145.
Devigne (Marguerite), 146.
DE VRIENDT (J.), 142, 146, 157.
d'Ocagne (M.), 51.
DOLLO (L.), 52.
Donnay (A.), 138.
Donnet (F.), 51.

Dublin, 82.
Du Bois (L.), 137, 148.
Dufay (Guillaume), 141, 142.
Dumont (G.), 157.
Dunstable, 141, 142.
DUPRIEZ (L.), 38, 39.
DUPUIS (Ch.), 52.
DUPUIS (S.), 28, 137, 148, 157, 158, 181.
DURRIEU (Comte P.), 52, 138.

E

École des Chartes, Paris, 148.
Édimbourg, 48^{bis}, 52, 80, 118.
Eeckhoud (G.), 54, 108, 112.
Effront (J.), 53.
Élisabeth de Belgique (S. M. la Reine), 108.
ERRERA (P.), 25, 38, 39.
Espagne, 51, 79.
États-Unis, 48^{bis}, 51, 79, 81, 115.
Europe, 79, 82.

F

FABRY (E.), 6, 18, 47.
FAURÉ (G.), 141, 145.
FÉTIS (Ed.), 25.
Felt (Harry), 180, 182.
Finlande, 82, 115.
Firket (C.), 54, 108, 112.
Frampton (Sir George), 52.
France, 7, 50, 51, 52, 64, 79, 80, 141.
Franck (César), 181.
FRÉDÉRIC (L.), 18, 47.

G

Gand, 7, 18, 134, 148, 157, 180.
Gérines (Jacques de), 146.
GIRAULT (Ch.), 52.
GLAZOUNOW (A.-G.), 142, 147.
Goemans, 54.
GONSE (L.), 18.
Gorini (C.), 53.
Gossec, 21, 23.

Table onomastique.

Grande-Bretagne et Irlande, voir :

Royaume-Uni.

Grèce, 48^{ter}, 53, 80, 119.

Grétry, 19.

H

Haarlem, 48^{ter}, 53, 81, 127.

Hahr (Auguste), 141.

Haskins (Ch.-H.), 51.

Hasselt, 54.

Helsingfors, 82, 115.

Hendrickx, 6, 138, 148, 181.

HENNEBICQ (André), 25.

HERMANS (Ch.), 5, 25, 47.

Heymans (A.), 5, 18.

HEYMANS (J.-A.), 5, 6, 18, 146.

Hirayama (G.), 53.

Hocquet (Adolphe), 138.

Hollande, 7.

HOMOLLE (Th.), 52.

Hongrie, 137.

HORTA (V.), 6, 7, 148, 181.

HUBERT (E.), 108, 110.

HULIN DE LOO (G.), 6, 7, 142.

HYMANS (H.), 25, 137.

I

Inde, 48^{ter}, 53, 79, 122.

Inouyé (T.), 53.

Institut archéologique, Arlon, 54.

Institut de Bologne, 123.

Institut de France, 64, 79.

Institut de la Nouvelle-Zélande, Wellington, 82.

Institut d'études catalanes, Barcelone, 51, 79.

Institut grand-ducal, Luxembourg, 53, 80.

Institut royal des Architectes britanniques, 80.

Institut royal lombard des sciences et des lettres, Milan, 48^{ter}, 53, 80, 125.

Institut royal vénitien, Venise, 82.

Isabelle (L'Archiduchesse), 148.

Italie, 7, 48^{ter}, 53, 80, 82, 123.

J

JACKSON (Sir Thomas), 47.

Japon, 48^{ter}, 53, 79, 125.

JASPAR (P.), 146, 149, 157.

JONGEN (J.), 137, 148.

K

Kennelly (A.-E.), 51.

KENYON (Sir Frederic), 52.

KHNOPFF (F.), 5, 25, 142.

Kochanowski (J.), 53.

Koht (H.), 53.

Kyparissis (M.-N.), 53.

L

Lacour-Gayet (J.), 52.

Laeken, 108, 109.

LAERMANS (E.), 142, 145.

LAGAE (J.), 142, 145, 146, 147, 180.

Lamb (H.), 52.

LAMBEAUX (J.), 146.

LAMMERE (A.), 50, 83, 108.

Laudet (F.), 52.

LAVERY (Sir John), 140.

LEFRANC (A.), 52.

Leishman (Major général Sir William-B.), 50, 52, 76, 108.

LE NAIN (L.), 6.

Léopold, Duc de Brabant (S. A. R.), 108.

LÉVY (R.-G.), 156.

Leyde, 82, 128.

LHERMITTE (L.), 47, 140.

Liège, 54, 135, 146, 149, 157.

Ligne (Prince de), 148, 152.

Lille, 52, 80.

Lisbonne, 53, 81.

Table onomastique.

Londres, 48^{bis}, 52, 76, 80, 116, 117, 118, 119.

LORENTZ (H.), 53.

Luxembourg, 80.

Luxembourg (Grand-duché de), 53, 80.

LYON-CAEN (Ch.-L.), 52.

M

Madrid, 51, 79.

MÂLE (E.), 142, 145.

MARGERIE (Emm. de), 52.

Marie-Élisabeth d'Autriche (L'Archiduchesse), 148.

Marie-José (S. A. R. la Princesse), 108.

Marie-Thérèse, 48^{ter}.

Markovitch (S. Exc. M. J.-T.), 54, 108.

Marquet de Vasselot, 52.

Martorell (Fr.), 51.

Masson (F.), 50, 61.

MATHIEU (E.), 146.

Matignon (A.), 52.

MAX (A.), 32, 33, 146.

Méaudre de la Pouyade, 52.

MELLERY (X.), 5.

MERCIER (S. Em. Mer), 108.

MESNIL (F.), 51.

Milan, 48^{ter}, 53, 80, 82, 124, 125.

Millikan (R.-A.), 51.

Ministère hellénique de l'Instruction publique, 119.

Ministre (Premier), 38.

Ministre de la Justice, 50, 61.

Ministre des Sciences et des Arts, 5, 7, 18, 25, 32, 47, 108, 109, 110, 112, 137, 145, 147, 148, 149, 157, 180, 181.

Minobé (T.), 53.

Möckel (A.), 138.

Monneret de Villard (U.), 53.

Mons, 54.

Morawski (K. de), 53.

Mourello (R.), 51.

Musée des Beaux-Arts, Gand, 18.

N

Nakamura (K.), 53.

Namur, 54.

Naples, 82, 125.

Naturforschende Gesellschaft, Zürich, voir : Société des Naturalistes.

New-Haven, 81.

New-York, 51, 79.

Norvège, 48^{ter}, 53, 80, 126, 180, 182.

Nouvelle-Galles du Sud, 82, 127.

Nouvelle-Zélande, 82.

NYROP (Ch.), 51.

O

Oda (Y.), 53.

Omond (G.-W.-F.), 53.

P

Padoue, 25.

Paillot (R.), 52.

Pascoe (E.-H.), 53.

Pays-Bas, 48^{ter}, 53, 81, 82, 127.

Pennell (E.-R.), 47.

PENNELL (J.), 47, 51.

Pérez (Ch.), 52.

Petrograd, 53, 82, 130.

Petit (L.), 52.

PICARD (E.), 51, 108.

PIRENNE (H.), 39, 50, 89.

POLLOCK (R. Hon. Sir Frederick), 53.

Pologne, 48^{ter}, 53, 81, 128.

POPE (Sir William), 53.

Portugal, 53, 81.

POTTIER (Ed.), 52.

Pycke (F.), 18, 47.

Q

Queensland, 82.

Table onomastique.

R

REINACH (Th.), 52.
 ROMBAUX (E.), 147, 180.
 Rome, 53, 80.
 Roumanie, 82, 129.
 ROUSSEAU (V.), 6, 50, 108, 113, 146, 147, 180.
 Royaume des Serbes, Croates et Slo-
 vènes, 54, 81.
 Royaume-Uni de Grande-Bretagne et
 d'Irlande, 48^{bis}, 50, 52, 80, 82, 116.
 Rozwadewski (J.), 53.
 Russie, 53, 82, 130.

S

Saintenoy (P.), 147.
 Saint-Léger (A. de), 52.
 SAINT-SAËNS (C.), 5.
 Schwoerer (E.), 51.
 Sens (G.), 52.
 Serbes, 54, 81.
 Sjöstedt (Y.), 54.
 Slovènes, 54, 81.
 SMITS (Eug.), 5, 47.
 Société archéologique, Namur, 54.
 Société asiatique du Bengale, Calcutta,
 48^{ter}, 53, 79, 122.
 Société belge de Géologie et d'Hydro-
 logie, Bruxelles, 54.
 Société centrale d'Architecture de Bel-
 gique, 146, 149, 157.
 Société chimique, Bruxelles, 54.
 Société chimique, Londres, 53, 80.
 Société chimique de France, 52, 80.
 Société d'Anthropologie, Bruxelles, 54.
 Société de Biologie, Paris, 52, 79.
 Société des sciences médicales et natu-
 relles, Bruxelles, 54.
 Société royale d'Archéologie, Bruxelles,
 54.
 Société d'Astronomie, Bruxelles, 54.
 Société de littérature néerlandaise,
 Leyde, 882, 12.
 Société royale de Botanique, Bruxelles,
 54.

Société des arts et des lettres, Batavia,
 82.
 Société des Bibliophiles, Anvers, 54.
 Société des Bibliophiles, Liège, 54.
 Société des Bibliophiles belges, Mons,
 54.
 Société des Bibliophiles et Iconophiles,
 Bruxelles, 54.
 Société des Mélophiles, Hasselt, 54.
 Société des Naturalistes, Zurich, 82,
 133.
 Société des sciences, Haarlem, 53, 81.
 Société des sciences, Varsovie, 48^{ter},
 53, 81, 129.
 Société des sciences, agriculture et arts,
 Lille, 52.
 Société d'histoire et d'archéologie,
 Tournai, 54.
 Société entomologique, Bruxelles, 54.
 Société finlandaise des sciences, Hel-
 singfors, 82, 115.
 Société géologique, Londres, 48^{bis}, 52,
 80, 118.1
 Société géologique de Belgique, Liège,
 54.
 Société géologique de France, 52, 80.
 Société helvétique des sciences natu-
 relles, Berne, 48^{ter}, 54, 81, 132.
 Société historique d'Utrecht, 82.
 Société hollandaise des sciences, Haar-
 lem, 48^{ter}, 127.
 Société libre d'Émulation de Liège, 135.
 Société linnéenne de la Nouvelle-Galles
 du Sud, Sydney, 82, 127.
 Société nationale des Antiquaires de
 France, 52, 79.
 Société nationale des sciences, Lille, 80.
 Société philosophique et littéraire de
 Cambridge, 52, 80.
 Société royale, Dublin, 82.
 Société royale, Édimbourg, 48^{bis}, 52,
 80, 118.
 Société royale, Londres, 48^{bis}, 52, 76,
 80, 116.
 Société royale de Géographie, Anvers,
 54.

Table onomastique.

Société royale de Géographie, Bruxelles, 54.
 Société royale de l'Australie du Sud, Adelaïde, 82.
 Société royale de Numismatique, Bruxelles, 54.
 Société royale des sciences, Liège, 54.
 Société royale du Queensland, Brisbane, 82.
 Société royale géographique (Angleterre), 53, 80.
 Société royale historique (Angleterre), 53, 80.
 Société royale zoologique, Bruxelles, 54.
 Société scientifique, Bruxelles, 54, 135.
 Société zoologique, Londres, 48^{bis}, 52, 80, 119.
 Soldat inconnu (Le), 181.
 SOLVAY (L.), 6, 12, 25, 137, 142, 146, 148, 155.
 Sørensen (Ch.), 51.
 Stanton (H. Hughes), 52.
 Stockholm, 48^{ter}, 54, 81, 131.
 Stuart Jones (H.), 52.
 Suède, 48^{ter}, 54, 81, 131.
 Suisse, 48^{ter}, 54, 81, 82, 132.
 Sydney, 82, 127.
 Sykes (Le Général Sir Frederick), 53.
 Syrie, 133.

T

Tatlock (J.), 51.
 THOMAS (P.), 113.
 Tokyo, 48^{ter}, 53, 79, 125.
 Tournai, 54, 148.
 Toutain (J.), 52.
 Trente (Concile de), 148.
 Turin, 53, 80.

U

Union académique internationale des beaux-arts, 19.

Université de Gand, 148, 157, 180.
 Université de Padoue, 25.
 Utrecht, 82.

V

Van Daele, 7.
 Vanden Borren (Ch.), 141, 142.
 Van der Paal, 157.
 van Ermengem (E.), 54.
 Van Eyck (Hubert et Jean), 7.
 van Goolen, 147.
 VAN RYSELBERGHE (O.), 7, 138, 148, 181.
 van Vollenhoven (C.), 53.
 VAN ZYPE (G.), 5.
 Varsovie, 48^{ter}, 53, 81, 129.
 VAUGHIER (M.), 5, 38, 39, 48^{bis}, 50, 55, 108, 109, 142.
 Venise, 82.
 Vergneau, 52.
 VERHAEREN (A.), 6, 18, 32, 146.
 VERLANT (E.), 6, 19, 50, 100, 146.
 Verlet (R.), 52.
 Villalobar (S. Exc. le marquis de), 51, 108.
 Viltart (L.), 52.
 VINOGRADOFF (Sir Paul), 53.

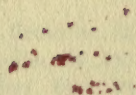
W

Washington, 48^{bis}, 51, 79, 115.
 Wattez (O.), 54, 108, 112.
 WEISS (A.), 52.
 Wellington (Nouvelle-Zélande), 82.
 Whistler, 47.
 WILMOTTE (M.), 38.
 WINDERS (J.), 6, 7, 138.

Z

Zagreb, 54, 81.
 Zurich, 82, 133.

[Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page]



JUL -- 1935

AS Académie royale des sciences,
242 des lettres et des beaux-arts
B3413 de Belgique. Classe des
1921-22 beaux-arts
Bulletin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
